

**L'HISTOIRE**  
**DE FRANCE**

**RACONTÉE A LA JEUNESSE**

**PAR**

**M. LAMÉ FLEURY**

---

**DEUXIÈME PARTIE**

**DEPUIS LES VALOIS JUSQU'A NOS JOURS**

---

**NOUVELLE ÉDITION**  
**REVUE ET CORRIGÉE**

**PARIS**

**LIBRAIRIE HENRI ANIÉRE**  
**J. VICTORION, RUE DUPUYTREN, 4**

**1898**

Jay or e Blackwell  
1175 Harvard Ave. N.Y.

W.P.S.  
209-

# COURS D'HISTOIRE

RACONTÉE

AUX ENFANTS ET A LA JEUNESSE

ADOPTÉ

POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. LÉVI

L'éditeur du *Cours d'histoire racontée aux enfants et à la jeunesse*, par M. Lamé Fleury, ayant rempli toutes les formalités prescrites par les traités avec les divers États qui ont fait avec la France des conventions littéraires, poursuivra toutes les contrefaçons ou traductions des ouvrages de cette collection faites au mépris de ses droits.



# L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE A LA JEUNESSE

PAR

M. LAMÉ FLEURY

---

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS L'AVÈNEMENT DES VALOIS JUSQU'À NOS JOURS

---

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

---

PARIS

LIBRAIRIE HENRI ANIÉRÉ

J. VICTORION, RUE DUPUYTREN, 4

---

1898



L'HISTOIRE

# DE FRANCE

RACONTÉE AUX ENFANTS!

---

## LE PREMIER DES VALOIS.

Depuis l'an 1328 jusqu'à l'an 1347.

---

Cinq rois du nom de Philippe avaient déjà occupé le trône de France depuis Hugues Capet, lorsque le successeur de Charles le Bel prit, à son avènement, le nom de PHILIPPE VI ou de Valois. 1328. Son règne fut un des plus mémorables de notre histoire nationale.

Ce prince, à la vérité, par son impré-

voyance et peut-être par son orgueil, causa de grands malheurs à la France, et attira sur ce pays d'effroyables revers; mais la magnificence et la pompe dont, le premier, il entoura le trône le rendirent aussi cher que redoutable à la noblesse française. Sous son règne, elle cessa de se montrer turbulente et insoumise, comme elle l'avait été sous les premiers Capétiens.

Vous n'avez point oublié, sans doute, cette impérieuse Éléonore de Guyenne que Louis le Jeune se vit contraint de répudier, à cause de son caractère altier, et la vengeance cruelle qu'elle tira de cet affront, en épousant presque aussitôt l'héritier du trône d'Angleterre. Elle lui apporta en dot son duché d'Aquitaine, comprenant alors la plus grande partie des provinces situées sur la rive gauche de la Loire. Depuis cette époque, tous les rois d'Angleterre avaient précieusement conservé ce titre de duc d'Aquitaine, qui les plaçait au premier rang des grands vassaux de la couronne de France.

Philippe VI, aussitôt son avènement, eut soin de faire savoir au monarque anglais qui se trouvait alors revêtu de ce titre, qu'il eût à venir, dans un court délai, rendre foi et hommage à son nouveau suzerain, pour son duché de Guyenne.

Le prince qui portait alors la couronne d'Angleterre était cet illustre ÉDOUARD III, que vous apprendrez un jour à connaître dans l'histoire de ce royaume. C'était un des plus vaillants capitaines de son temps. Comme il n'avait pas moins de fierté que de courage, ce ne fut pas sans peine qu'il consentit, suivant les coutumes de la féodalité, à venir ployer le genou devant Philippe VI, et lui jurer l'obéissance qu'un bon et fidèle vassal devait garder à son suzerain. Cependant Édouard s'embarqua pour la France, suivi de quelques chevaliers anglais, et parut en présence du nouveau roi, qu'il trouva entouré d'une cour brillante et nombreuse. 1329.

Dans cette cérémonie de foi et hommage, le vassal, selon les anciens usages

féodaux, devait s'avancer tête nue, sans épée et sans éperons, et se mettre à genoux aux pieds de son seigneur suzerain.

Le roi d'Angleterre ne put se résoudre à s'humilier ainsi devant son égal. Se tenant debout, il promit simplement, à haute voix, de garder fidélité au roi de France, comme son « féal et amé vassal » ; et il s'en retourna presque aussitôt dans ses États, ne rêvant au fond du cœur que guerre et que vengeance.

Il ne fut pas difficile de prévoir, dès lors, que les deux rois ne seraient pas longtemps amis. Philippe prépara ses armes en secret. Édouard, de retour à Londres, parut, pendant quelque temps, avoir déposé sa haine et ses desseins ; mais vous allez voir de quelle manière les ennemis de Philippe de Valois trouvèrent moyen de l'en faire ressouvenir.

Un jour que le roi d'Angleterre avait convié à un festin les plus nobles dames et les plus grands seigneurs de son royaume, on vit entrer tout à coup, dans la salle du banquet, un gentilhomme fran-



çais, nommé ROBERT D'ARTOIS, et beau-frère de Philippe VI. Il avait été dépouillé de tous ses biens et banni du royaume, pour avoir tenté, par de prétendus sorcilières, de faire mourir le fils aîné du roi de France.

Or Robert d'Artois, dont le caractère était aussi implacable que vindicatif, n'avait pas cessé, depuis son bannissement, de chercher à susciter des ennemis à Philippe, se flattant, avec leur aide, de rentrer dans sa patrie, et d'y recouvrer les terres et les châteaux dont ce monarque s'était emparé. Aussi voyait-il avec peine qu'Édouard, au milieu des délices de sa cour, semblât oublier les desseins hostiles qu'il avait formés contre le roi de France.

Robert, suivi de plusieurs musiciens et joueurs de vielle, fut donc introduit dans la salle du festin. Il portait dans ses mains un plat d'argent, sur lequel était servi un héron, gros oiseau dont la chair noire et huileuse n'offre qu'un mets peu appétissant et peu recherché.

Les musiciens jouèrent alors de leurs

instruments; et tandis qu'une agréable symphonie se faisait entendre, Robert s'avança d'un pas ferme vers Édouard, mit un genou en terre, et lui présenta très humblement son héron, le suppliant de vouloir bien l'accepter, ce que le roi fit de fort mauvaise grâce. Vous n'en serez point surpris, lorsque vous saurez que cet oiseau était, dans ce temps, l'emblème de l'indolence et de la lâcheté, comme le paon représentait alors le courage et la fierté.

Cependant Édouard était un prince trop belliqueux pour ne point s'indigner d'avoir mérité un tel présent, qu'il regarda avec raison comme un reproche de son oisiveté. Se levant aussitôt de table, il jura, en présence de toute sa cour, que l'année ne s'achèverait pas sans que Philippe le vît sur les terres de France, le fer et la flamme à la main, venger l'affront qu'il venait de recevoir.

A ce moment solennel, tous les chevaliers anglais se levèrent avec enthousiasme, et prirent le ciel à témoin qu'ils sui-

vraient le roi leur maître, partout où il lui plairait de les conduire. On dit même qu'un de ces guerriers s'engagea à tenir l'un de ses yeux constamment fermé, jusqu'à ce qu'il eût vaincu les Français; et dès ce moment, il tint parole.

En effet, l'année n'était pas encore écoulée, lorsque Édouard parut sur les côtes de Flandre, avec un grand nombre de vaisseaux, et détruisit la flotte française, qu'il surprit dans le port de l'ÉCLUSE. 1340.

Ce fut le début de cette longue et sanglante lutte entre les deux pays, à laquelle on a donné le nom de GUERRE DE CENT ANS. Pendant quelques années, les hostilités continuèrent en Flandre et en Guyenne, sans résultat marqué. Mais enfin, ayant achevé ses préparatifs, le roi d'Angleterre débarqua en Normandie avec une armée formidable, et s'avança rapidement jusqu'aux portes de Paris, sans qu'aucun obstacle ralentît sa marche victorieuse. Philippe n'aurait point ainsi abandonné cette grande ville à ses ennemis. Appelant autour de lui sa vaillante 1346.

noblesse, il se hâta de marcher contre Édouard, qui se retira devant les Français jusqu'au village de CRÉCY, situé à peu de distance des côtes de l'Océan, dans le voisinage de la flotte anglaise.

Le roi d'Angleterre avait un fils nommé le prince de GALLES, et plus souvent le prince NOIR, parce qu'il avait fait vœu de ne porter que des armes et des panaches de cette couleur, jusqu'à sa première victoire. Ce jeune homme n'avait que seize ans; mais il montrait déjà tant de courage, que son père voulut qu'il commandât en personne la plus grande partie de son armée, le jour de la bataille qui se préparait, afin, disait-il, qu'il y gagnât ses éperons de chevalier.

Le prince NOIR avait à peine achevé de ranger ses troupes sur les vastes collines qui dominent le village de Crécy, quand il apprit que Philippe s'avancait avec une armée très supérieure en nombre à celle des Anglais, et se disposait à engager le combat. Cette nouvelle fut reçue dans les rangs de ceux-ci avec un calme pro-

fond, présage toujours assuré de la victoire.

Dans les rangs français, au contraire, l'ardeur inconsidérée que Philippe avait su inspirer à ses troupes n'avait pu être ralentie, ni par une marche pénible de plusieurs lieues dans la même journée, ni par une pluie abondante qui avait rendu les chemins impraticables. Parmi les chefs et les soldats, c'était à qui joindrait le plus tôt les ennemis; et les plus grands seigneurs eux-mêmes donnaient à leurs vassaux l'exemple d'une impatience qui devait leur être si funeste.

Le roi de France avait placé aux premiers rangs de son armée une troupe nombreuse d'archers génois, fameux par leur courage et par leur adresse à lancer des flèches. Lorsqu'il leur fit donner l'ordre d'engager le combat, ces étrangers répondirent qu'ils ne pouvaient faire usage de leurs arbalètes, dont les cordes à boyaux se trouvaient détendues par la pluie qui n'avait cessé de tomber depuis le matin.

En entendant cette réponse, les seigneurs qui entouraient le roi s'écrièrent que ces Italiens étaient des traîtres, qui ne faisaient qu'embarrasser l'armée. Poursuivant sur ces malheureux leurs gens d'armes et leurs chevaux bardés de fer, ils firent de ces étrangers un épouvantable carnage, qui mit le comble au désordre qui régnait déjà dans l'armée française.

Alors s'engagea une terrible bataille, où l'on combattit de part et d'autre avec tant d'acharnement, que quelqu'un, effrayé de cette épouvantable mêlée d'hommes et de chevaux, courut dire au roi d'Angleterre que tout était perdu. Mais ce prince, qui était doué d'un caractère ferme et inébranlable, demanda, sans changer de couleur, si son fils était mort. On lui répondit que le jeune prince combattait avec vaillance au premier rang : « Laissez donc faire l'enfant, répondit-il ; et qu'il gagne ses éperons. »

Il me serait impossible de vous raconter ici combien de faits glorieux pour les deux nations s'accomplirent dans cette



journée. Malgré toutes les prouesses du roi de France et de ses intrépides chevaliers, dont l'ardeur inconsidérée devint la première cause d'un sanglant désastre, la victoire demeura au prince Noir, qui, pendant cette action, déploya la bravoure d'un jeune soldat et la prudence d'un vieux capitaine. Les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille, que les débris de l'armée française furent contraints de leur abandonner.

Ce fut ce jour-là, dit-on, que l'on entendit retentir, pour la première fois, l'explosion de ces terribles canons dont on se sert encore aujourd'hui dans les batailles. Les Français n'avaient aucune idée des épouvantables effets de ces machines meurtrières. Ils furent d'abord saisis de terreur, en voyant leurs bataillons foudroyés par ces armes effrayantes, dont ils comparaient les ravages aux éclats du tonnerre; mais bientôt ils se rallièrent avec intrépidité, et ne songèrent plus qu'à mourir avec gloire.

Un vieux prince aveugle, JEAN, roi de

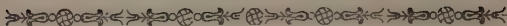
BOHÊME, à qui Philippe de Valois avait, depuis quelque temps, accordé un asile à la cour de France, ne voulut pas survivre à une telle défaite. Il pria avec instance ceux qui l'entouraient de lui procurer, avant de mourir, la satisfaction de donner encore un bon coup d'épée; et ayant fait attacher son cheval à ceux de cinq autres chevaliers qui lui étaient entièrement dévoués, on les trouva, tous six, morts au lieu même où ils avaient combattu. Tous les Français, seigneurs et vassaux, nobles et gens des communes, combattirent avec le même courage; et le lendemain, lorsque le vainqueur fit donner la sépulture à tant de vaillants guerriers dignes d'un meilleur sort, on compta parmi les morts onze princes, quatre-vingts barons, douze cents chevaliers et trente mille soldats.

Philippe de Valois ne put être arraché qu'avec peine de ce champ funeste, où venait de tomber la fleur de la nation. Le soir de cette fatale journée, suivi de quelques braves soldats qui s'étaient ralliés autour de lui après la bataille, il vint

heurter fort tard à la porte d'un château, où il demanda l'hospitalité. Le seigneur châtelain s'étant présenté aussitôt aux créneaux, pour demander qui frappait ainsi à cette heure avancée de la nuit : « Ouvrez, lui répondit Philippe à haute voix, c'est la fortune de la France ! »

Quant à Édouard, peu de jours après cette victoire éclatante, il mit le siège devant la ville de CALAIS, dont il ne s'empara pourtant que l'année suivante, après 1347. une résistance vive et meurtrière. Ce fut alors que six bourgeois de Calais s'illustrèrent par leur dévouement ; mais comme cette intéressante histoire vous sera racontée dans un autre livre, je n'aurai pas besoin de vous la rapporter ici.

---



## LA PESTE NOIRE.

Depuis l'an 1347 jusqu'à l'an 1350.

---

La perte de la bataille de Crécy et la prise de Calais, qui la suivit d'une année, ne furent pas les seuls désastres qui pesèrent sur la France, pendant le règne de Philippe de Valois. Une affreuse épidémie, connue sous le nom de PESTE NOIRE, après avoir ravagé une partie de l'Europe, s'abattit tout à coup sur le Languedoc, et causa successivement dans tout le royaume une effroyable mortalité.

1348.

De tous côtés on ne voyait que des malheureux atteints de la contagion, et qui expiraient en poussant des cris lamentables. La mort, avec toute son horreur, se montrait sous toutes les formes. Les

uns tombaient dans les rues ou sur les chemins, foudroyés par un mal subit et sans remède; les autres, minés par une fièvre dévorante, voyaient de moment en moment s'approcher le terme de leur existence. Les liens les plus sacrés de la famille semblaient suspendus ou brisés; et les mères elles-mêmes n'approchaient plus qu'en tremblant du berceau de leurs enfants. Chacun évitait avec un soin égal la rencontre et le contact de ses proches ou de ses amis, de peur de contracter ou de communiquer un mal dont personne ne pouvait se garantir. Bientôt, on ne trouva plus qu'un petit nombre d'hommes assez courageux pour donner des secours à leurs semblables; et les morts restés sans sépulture, tant ils étaient nombreux, ajoutaient encore à l'horreur de ce tableau. Jamais enfin un tel spectacle de désolation ne s'était offert au monde.

Au milieu d'une calamité qui menaçait toutes les têtes, et que rien ne pouvait combattre, il se trouva des gens, égarés par le désespoir, qui s'indignaient

que Dieu pût permettre un pareil fléau. Ils vomissaient des imprécations contre la Providence, au lieu de la prier et de l'invoquer dans leurs douleurs, comme la religion nous l'enseigne; car la prière, mes enfants, est un remède assuré contre les souffrances de la vie, et il est bien rare que celui qui prie avec ferveur n'en éprouve pas aussitôt quelque soulagement.

Cependant cet effroi du peuple, en le portant ainsi à des actes de désespoir et d'impiété, ajoutait encore à la violence de l'épidémie, qui semblait chaque jour étendre ses ravages. Philippe alors, espérant mettre un terme à cette fureur, ordonna que les blasphémateurs (c'est ainsi que l'on nomme ceux qui outragent la Divinité par leurs paroles) auraient les lèvres fendues avec un fer tranchant, afin que chacun pût les reconnaître à la première vue.

Pendant ce temps, d'autres misérables, en proie à un aveuglement non moins odieux, prétendaient que les juifs étaient



seuls cause du fléau, et les accusaient d'avoir empoisonné les puits et les fontaines pour faire périr les chrétiens, renouvelant ainsi les accusations portées contre les lépreux, sous le règne de Philippe le Long. Bientôt, comme l'égarement conduit trop souvent à la barbarie, tous les juifs qui tombèrent entre les mains du peuple ameuté furent impitoyablement massacrés, ou expirèrent sur des bûchers ardents.

Il faut que je vous fasse remarquer, à propos de cette triste histoire, que depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dans presque tous les pays où l'effroyable fléau de la peste a sévi, les mêmes scènes d'horreur, excitées par de vagues accusations d'empoisonnement, se sont renouvelées avec les mêmes circonstances. Il semble que lorsque la multitude se voit ainsi menacée d'une calamité qu'elle ne peut ni détourner ni combattre, et dont la cause lui est inconnue, ce soit contre elle-même qu'elle tourne sa rage, dont les effets ne font que rendre

plus rapides les progrès de l'épidémie, par la terreur qu'elle excite.

La peste noire, après avoir dévasté pendant trois ans la plus grande partie de la France, et particulièrement la ville de Paris, où elle frappa, dit-on, en six semaines, plus de cinquante mille victimes, s'éteignit enfin, comme pour faire place à d'autres fléaux.

En voyant son royaume en proie à une semblable désolation, force fut au roi Philippe de demander la paix à son terrible vainqueur, qui lui accorda seulement une trêve de sept années. Mais le monarque français n'en vit pas la fin ; car

---

1350. il mourut peu de temps après, consumé

des regrets du passé et des inquiétudes de l'avenir.



## LE COMBAT DES TRENTE.

Depuis l'an 1350 jusqu'à l'an 1356.

---

*Le* Le fils aîné de Philippe de Valois se nommait Jean. C'était un prince honnête et courageux, qui avait bravement combattu dans plusieurs batailles contre les Anglais. Il prit, en montant sur le trône, 1350. le nom de JEAN II, parce que l'on comptait au nombre des rois de France l'enfant de Louis le Hutin, qui n'avait vécu que cinq jours; et il fut en même temps surnommé le BON, à cause de son affabilité envers ses moindres sujets.

Ce prince eut, comme son père, beaucoup d'infortunes à supporter, et il paya bien cher l'honneur de porter une couronne. Peu de règnes ont été aussi désastreux que le sien; et pourtant il n'y a

*fin* *Thomson*

guère, dans notre histoire, d'époque plus fertile en événements mémorables.

Quoique une trêve de sept années eût été jurée entre Édouard III et Philippe de Valois, comme je vous le disais tout à l'heure, et qu'aucun de ces princes ne mît en effet d'armée en campagne, la guerre se poursuivait, dans diverses provinces, entre les seigneurs des deux nations. C'était dans ces combats partiels que les barons français et anglais nourrissaient cette haine qui divisait alors les deux pays; mais, tout en continuant de se haïr, ils apprenaient du moins à apprécier leur valeur mutuelle.

Je voudrais, mes enfants, n'avoir pas sans cesse à vous raconter cette multitude de guerres et de batailles de tout genre, qui remplissent la plupart des livres d'histoire, parce que ces événements offrent peu d'intérêt à votre âge. Pourtant, je ne dois pas vous laisser ignorer un fait d'armes extrêmement célèbre, qui eut lieu en Bretagne, au temps du roi Jean, et qui servira, mieux que tout

ce que je pourrais vous dire, à vous faire connaître l'esprit et le caractère des hommes de cette époque.

Un baron breton, nommé ROBERT DE BEAUMANOIR, ayant appris qu'à peu de distance de son château habitait un capitaine anglais de grande renommée, l'envoya défier de venir, avec trente chevaliers de sa nation, combattre contre un pareil nombre de Français. De semblables propositions avaient souvent lieu entre les guerriers de ce temps, et jamais elles n'étaient rejetées.

Le lieu du rendez-vous fut choisi auprès de la ville de PLOERMEL, en Bretagne; et aucun des combattants, de part et d'autre, ne manqua de s'y trouver, au jour et à l'heure indiqués. Ces vaillants hommes d'armes s'avancèrent tout couverts de fer, ainsi que leurs chevaux; et lorsque le signal eut été donné, ils se précipitèrent les uns sur les autres, et combattirent à outrance.

Dès le premier choc, plusieurs cavaliers des deux nations furent terrassés

*à terre ou tués.*

La lutte fut aussi terrible que devait le faire prévoir le courage éprouvé des combattants; et pendant plusieurs heures, la victoire flotta incertaine entre les deux partis.

On raconte que dans cette rencontre, que l'on a nommée le COMBAT DES TRENTE, à cause du nombre des chevaliers de chaque nation qui s'y trouvèrent engagés, le sire de Beaumanoir, grièvement blessé et dévoré d'une soif ardente, allait se retirer du combat ou succomber, lorsqu'un de ses compagnons, s'apercevant qu'il fléchissait, lui cria : « Bois ton sang, Beaumanoir; ta soif se passera. » L'intépide Breton, ranimé par ces paroles, redoubla d'efforts, et la victoire se déclara enfin pour les Français. Huit chevaliers anglais étaient restés morts sur la place; les autres se rendirent à discrétion.

Ce courage féroce et indomptable ne doit pas surprendre, lorsqu'on se rappelle que la vie entière des gentilshommes de ce temps était consacrée à des exer-



cices militaires, et que la guerre était l'occupation de toute leur vie.

Pendant que ces choses se passaient, le roi Jean, dès son avènement au trône, se voyait environné d'ennemis, dont le plus acharné appartenait à sa propre famille. CHARLES D'ÉVREUX, dit le MAUVAIS, roi de Navarre, petit-fils, par sa mère, de Louis le Hutin, avait épousé la fille du roi. Au lieu de s'attacher à son beau-père et de le servir loyalement, ce méchant prince conçut une jalousie furieuse contre un seigneur espagnol, nommé Charles de LA ÇERDA, que le roi affectionnait particulièrement. Jean l'avait même élevé à la dignité de CONNÉTABLE, qui était alors la plus illustre dans les armées françaises.

La haine de Charles le Mauvais devint 1354.  
si violente, qu'il résolut de la satisfaire à tout prix. Il apostâ autour d'une hôtellerie, où il savait que le connétable devait s'arrêter dans un voyage, de misérables assassins, qui le surprirent dans son lit, et l'égorèrent sans pitié.

A la première nouvelle de ce lâche attentat, le roi, indigné contre Charles, jura de le punir d'une manière terrible, et le bannit à jamais de sa présence; mais les princes et les princesses de la famille royale, s'étant jetés à ses pieds, obtinrent la grâce du coupable, qui reçut enfin la permission de reparaitre à la cour de France. Cependant, au lieu de témoigner du repentir et du regret, cet homme incorrigible se montra, au contraire, plus disposé que jamais à seconder les ennemis du roi, dans toutes leurs entreprises. Il ne cessait, en toute occasion, de mal parler de son beau-père, et l'on croit même qu'il se ligua secrètement avec les Anglais, pour leur ouvrir l'entrée du royaume.

Or, peu d'années avant les événements  
1343. que je viens de vous raconter, les habitants d'une belle province, nommée le DAUPHINÉ, et que le Rhône séparait de l'Aquitaine, avaient supplié Philippe VI de les recevoir sous son obéissance, à la seule condition que son fils aîné prendrait

le titre de DAUPHIN; et, en effet, depuis cette époque, ce titre a été jusqu'à nos jours celui du premier-né des rois de France.

Le dauphin, fils de Jean II, se nommait aussi Charles. A peine âgé de dix-huit ans, il se montrait déjà sage et réfléchi; et il témoignait, en toute circonstance, une affection sincère à son beau-frère le roi de Navarre, qu'il croyait alors plutôt égaré par de mauvais conseils, qu'entraîné au mal par ses propres penchans. Le dauphin, qui portait aussi le titre de duc de Normandie, tenait habituellement sa cour à Rouen, la plus grande ville de cette province. Ayant appris que Charles le Mauvais se proposait de lui rendre visite avec un bon nombre de seigneurs qui lui étaient attachés, il les invita à un festin, pour célébrer leur bienvenue. 1356. Aucun des Navarrais n'y manqua; et le repas le plus splendide commençait à peine, lorsque tout à coup les portes de la salle s'ouvrirent, et le roi Jean, que chacun croyait à cinquante lieues de

là, parut, suivi d'une troupe nombreuse de sergents d'armes et de seigneurs.

« Que nul ne bouge d'ici, quelque chose qu'il voie! » s'écria une voix terrible. Les convives troublés, se levant aussitôt de table, s'avancèrent au-devant du roi, pour le saluer respectueusement. Mais ce prince, dont le visage était pâle de colère : « Or sus, traître! » dit-il en s'adressant au roi de Navarre; et le saisissant d'un bras vigoureux : « Tu n'es pas digne de t'asseoir à la table de mon fils, et je ne veux boire ni manger tant que tu vivras. » A ces mots, le roi des ribauds, qui était le chef de la garde du roi, s'approchait déjà du prince navarrais, lorsque le dauphin, embrassant les genoux de son père, le supplia d'épargner le roi de Navarre, afin qu'il ne fût pas dit, dans le monde entier, que le festin auquel il l'avait invité n'était qu'un piège déloyal, tendu pour l'attirer à sa perte.

Le roi, malgré sa colère, sembla se

rendre aux justes raisons de son fils, et s'en alla dîner, dit l'histoire, avec ceux qui l'avaient accompagné, laissant le roi de Navarre et les seigneurs de sa suite sous bonne et sûre garde. Chacun crut un moment que le ressentiment de Jean était apaisé, et que les Navarrais en seraient quittes pour la peur. Mais à peine le repas fut-il terminé, que ce prince monta à cheval, avec une troupe de ses gardes et de ses barons; et faisant amener dans un champ voisin plusieurs des amis de Charles le Mauvais, il les livra au bourreau à l'instant même, et leur fit couper la tête en sa présence.

Ce fut ainsi que périrent quelques-uns des principaux seigneurs de Normandie, qui n'avaient commis d'autre crime que de montrer trop d'attachement au roi de Navarre. Quant à celui-ci, Jean ordonna qu'il fût conduit, pieds et poings liés, dans son château du Louvre, à Paris, où il passa plusieurs années dans une étroite prison.



## LA CAPTIVITÉ DU ROI JEAN.

1355-1356.

Cependant la trêve de sept années conclue autrefois par Philippe de Valois avec les Anglais était près d'expirer; et déjà ceux-ci se préparaient à renouveler la guerre en Guyenne, où le prince Noir venait de débarquer à la tête d'une puissante armée.

Jean le Bon se vit donc obligé de réunir aussi des soldats. Mais comme les seigneurs ses vassaux, presque tous ruinés par tant de guerres désastreuses, ne lui en amenaient plus qu'un petit nombre, 1355. il convoqua à Paris, de toutes les provinces du royaume, une grande assemblée de barons, d'évêques et de bourgeois

des communes, à laquelle on donna le nom d'ÉTATS GÉNÉRAUX.

Quoique je n'aie point encore eu occasion de vous parler de ces sortes d'assemblées, celle que réunit le roi Jean, au moment de recommencer la guerre contre les Anglais, ne fut pas la première de ce genre que l'on eût vue en France. Vous avez déjà appris à connaître, sous les deux premières dynasties, les Champs de Mars et de Mai, et, sous les Capétiens, les cours plénières successivement transformées en parlement. Eh bien, les plus anciennes assemblées où l'on ait vu figurer les députés des communes, à côté des barons et des prélats de France, furent convoquées par Philippe le Bel, dans quelques circonstances où il crut avoir besoin du concours de tous les Français, et particulièrement lorsqu'il voulut faire juger les Templiers et s'approprier leurs dépouilles. A la vérité, les bourgeois ne se rendirent d'abord à ces réunions qu'avec une extrême répugnance, parce que, la plupart du temps, c'était pour leur de-

mander de l'argent ou des soldats qu'on les y appelait. Peu à peu ils s'accoutumèrent à ce nouvel état de choses, et résolurent de profiter de l'occasion pour adresser au roi des cahiers de doléances, c'est-à-dire de plaintes, où ils lui représentaient humblement les souffrances du peuple.

Ayant donc convoqué les États généraux à Paris, le roi Jean commença, selon la coutume, par réclamer des secours qui lui permissent de guerroyer contre les Anglais. Les États lui accordèrent ses demandes, à la condition qu'il leur promettrait, en retour, d'abolir certains usages dont le peuple des villes et des campagnes se plaignait depuis un grand nombre d'années.

Ainsi, c'était autrefois la coutume, lorsque la cour arrivait dans certains lieux, que les gens du roi allassent par les maisons quérir les meubles, les matelas, les chevaux, les mulets, les ustensiles de toute espèce, et tout ce qui était nécessaire au service royal. On appelait cela exercer le



« droit de prise » ; et ce droit féodal était une lourde charge pour la plupart des habitants.

Les États généraux, entre autres griefs, ne manquèrent donc pas de signaler ce désordre au roi, qui, ne pouvant se passer de leur concours, les assura qu'à l'avenir pareille chose ne se renouvelerait plus ; mais bien des années s'écoulèrent, avant que cette coutume ne fût complètement abolie.

A ce prix, cependant, les députés du royaume consentirent à permettre au roi Jean de lever une armée considérable de fantassins, renforcée d'un bon nombre d'hommes d'armes complètement équipés et montés. Ils lui abandonnèrent, en outre, une forte somme d'argent, au moyen de laquelle il s'engagea à défendre vaillamment le royaume contre les Anglais.

Alors le roi marcha au-devant du prince Noir, qui s'avancait déjà sur Paris. Les deux armées se rencontrèrent auprès de cette même ville de PORTIERS, 1356.

où je vous ai dit qu'autrefois Charles Martel défit les Sarrasins. Les Français étaient au moins cinq fois plus nombreux que leurs adversaires; et le prince Noir, malgré sa vaillance, hésita un moment à s'exposer au danger d'être écrasé par le nombre.

Toutefois, comme la crainte ne pouvait avoir d'empire sur sa grande âme, il se décida promptement à courir les chances d'un combat; et l'on vit alors s'engager une bataille, dont l'issue fut encore plus funeste à la France que celle de la journée de Crécy. Les princes et les barons français, emportés encore une fois par un courage aveugle et une ardeur irréfléchie, chargèrent en désordre l'ennemi, et causèrent ainsi la perte de toute l'armée, qui joncha la plaine de ses cadavres. Jean lui-même, avec plusieurs de ses fils, tomba vivant au pouvoir du vainqueur.

Jamais encore, dans les jours les plus malheureux de notre histoire, une pareille calamité n'avait frappé le royaume. Ni la valeur indomptable du roi, qui

combattit le dernier avec le courage d'un lion, n'ayant plus à ses côtés que son plus jeune fils, PHILIPPE, duc de Bourgogne, qui ce jour-là mérita le surnom de HARDI, quoiqu'il fût à peine âgé de douze ans; ni les efforts des barons français, dont la plupart expièrent par une mort glorieuse leur fatale imprudence, ni l'héroïsme des moindres soldats de l'armée, ne purent empêcher une défaite complète. *scarcely* *heroic* *defeat*

Le roi, blessé au visage et accablé de fatigue, après avoir rendu son épée à un chevalier français qui se trouvait parmi les ennemis, pour qu'il ne fût pas dit qu'il avait été désarmé par un Anglais, fut conduit aussitôt devant le prince Noir, qui se montra aussi généreux après la victoire, qu'il avait été intrépide pendant la bataille. Il honora le malheur de son illustre captif en le servant lui-même à table, et refusa par respect de prendre place à ses côtés, parce que, disait-il avec modestie, il ne se croyait pas digne de s'asseoir près *believe* *worth* *virt* *man*

d'un si grand prince et d'un si vaillant capitaine.

Le roi Jean, d'abord conduit à Bordeaux, principale ville du duché de Guyenne, et alors comme vous savez au pouvoir des Anglais, fut bientôt après embarqué pour l'Angleterre. Il y demeura plusieurs années, constamment traité avec tous les égards dus à son rang et à son noble caractère.

Un voile de douleur parut alors couvrir tout le royaume. Il semblait que le malheur eût commencé à régner sur la France avec la maison de Valois; et l'on dit que ce fut le jour de cette fatale bataille de Poitiers, que les soldats français firent entendre pour la dernière fois le chant guerrier du paladin Roland.

*champion*

---



## ÉTIENNE MARCEL.

Depuis l'an 1356 jusqu'à l'an 1364.

---

*20...*  
*André* Tandis que le roi Jean était ainsi em-<sup>*André*</sup>  
mené prisonnier en Angleterre, le dau- 1356.  
phin Charles avait pris le titre de régent  
du royaume. C'était, comme je vous l'ai  
dit, un prince sage et prudent, dont  
quelques mécontents n'apprécièrent pas  
d'abord tout le mérite. Après la bataille  
de Poitiers, au lieu de rallier autour de  
sa personne les débris de l'armée fran-  
çaise, il avait jugé plus à propos de laisser  
ce soin à ses généraux, et de se rendre  
en toute hâte à Paris, pour y prendre  
les mesures convenables en pareille cir-  
constance, avant que la nouvelle de cette  
défaite eût jeté le trouble dans la capi-  
tale. *chinois disant*

Au milieu du découragement général que ce revers inattendu avait répandu dans les esprits, ce prince se trouva fort embarrassé de faire face aux dangers qui, de toutes parts, menaçaient le royaume. Son plus vif désir eût été de payer aux Anglais, sans retard, la rançon de son père, pour que le royal captif pût rentrer dans ses États; mais les difficultés étaient grandes. Les préparatifs énormes de cette guerre, dont l'issue venait d'être si funeste, avaient épuisé toutes les ressources; et le roi d'Angleterre mettait à un si haut prix la liberté de son prisonnier, que le dauphin désespéra de pouvoir jamais réunir une pareille somme d'argent.

Alors il eut l'idée d'assembler de nouveau les États généraux, à Paris, pour les pays de la langue d'Oïl, et à Toulouse, pour ceux de la langue d'Oc, afin de leur exposer les malheurs publics, et de les supplier d'unir leurs efforts aux siens pour remédier à tant de désastres. Mais cette fois, les États, qui venaient de voir, en quelques mois, se fondre les armées et les

trésors <sup>must</sup> confiés au roi Jean, se montrèrent peu disposés à de nouveaux sacrifices. Il se trouva même, parmi eux, des hommes qui, paraissant animés de l'amour du <sup>an'imal</sup> bien public, résolurent d'éviter à l'ave-<sup>avoid</sup> nir les fautes qui avaient mis si promptement le royaume à deux doigts de sa perte.

Parmi ceux qui avaient répondu à l'appel du régent, et dont les noms sont par-<sup>an'imal</sup> venus jusqu'à nous, on distinguait ROBERT LECOQ, évêque de Laon, et ÉTIENNE MARCEL, <sup>martyr</sup> prévôt des marchands de Paris, c'est-à-dire principal magistrat de cette grande ville. Ces deux hommes accusaient le roi Jean d'avoir employé une partie de l'argent recueilli pour la guerre, non à payer des soldats, mais à enrichir ses courtisans.

Cependant Étienne Marcel, à la première nouvelle de la défaite de Poitiers, avait songé, en sa qualité de prévôt de Paris, à mettre cette capitale en état de défense. Il fit réparer promptement les <sup>murailles</sup> <sup>murailles</sup>, et tendre, à l'entrée de chaque

rue, de grosses chaînes de fer, pour empêcher la cavalerie ennemie d'y pénétrer. Aussi, tandis que dans les campagnes, les habitants, frappés d'épouvante, voyaient chaque jour des bandes de pillards de toute nation incendier leurs chaumières, s'emparer de leurs bestiaux et enlever jusqu'à leurs enfants, les Parisiens, à l'abri de leurs bonnes murailles, se trouvaient préservés de toute attaque.

Mais un autre fléau, produit par le désespoir même des malheureux campagnards, vint bientôt mettre le comble aux maux qui les accablaient. Les bandits qui ravageaient les provinces, non contents d'exercer envers ces pauvres gens les plus affreuses vexations, ajoutaient encore à leurs cruautés par d'amères dérisions, disant que pour arracher quelque chose d'un paysan, il fallait frapper rudement JACQUES BONHOMME : c'était le nom ridicule qu'ils donnaient à leurs malheureuses victimes, dont ils épuisaient ainsi la patience, à force de mauvais traitements.

A la fin, ces infortunés, ne pouvant



plus supporter désormais cet excès de misère, se réunirent dans les campagnes, au nombre de plusieurs milliers; et formant des troupes tumultueuses, ils ravagèrent à leur tour les environs de Paris. Les châteaux furent dévastés, les villes et les villages saccagés; et surtout une guerre à mort fut déclarée à tous les seigneurs, accusés par eux d'être les auteurs de leurs maux, et de ne rien faire pour les secourir. Cette insurrection des paysans français, pendant la captivité du roi Jean, est connue sous le nom de JACQUERIE, et vint mettre le comble aux malheurs publics; car personne n'apportant plus de vivres dans Paris, les horreurs de la famine se joignirent bientôt à toutes les autres calamités. 1358.

Robert Lecoq et Étienne Marcel, au nom des États assemblés, enjoignirent alors au dauphin d'accepter les réformes qu'ils proposaient pour la suppression des abus. Ils demandèrent, avec instance, qu'un châtiment sévère fût infligé aux officiers soupçonnés de s'être partagé

les trésors royaux. Le dauphin, qui avait intérêt à ne pas se brouiller avec les États, répondit par des promesses évasives, cherchant, sous divers prétextes, à gagner du temps.

Ce fut alors qu'Étienne Marcel et ses amis, devenus maîtres dans l'assemblée, résolurent d'opposer au régent son beau-frère, Charles le Mauvais, ce roi de Navarre que Jean II avait autrefois justement privé de sa liberté. L'arrachant de sa prison par surprise, ils osèrent le présenter au peuple de Paris comme le libérateur du royaume et le réparateur de tous les maux ; c'était un redoutable adversaire que les partisans du prévôt venaient de susciter au dauphin.

Cependant les États, affaiblis par le départ des amis de la royauté, et réduits aux partisans de Marcel, parlaient toujours d'abandonner à la vengeance publique les officiers désignés par Robert Lecoq et Étienne Marcel. Le dauphin, s'étant laissé attirer à Paris, sous prétexte de rassurer par sa présence les Parisiens

alarmés, eut la douleur de voir deux de ses plus fidèles serviteurs, le maréchal de Champagne et le maréchal de Normandie, égorgés au Louvre sous ses yeux, et si près de lui que leur sang rejaillit jusque sur ses vêtements. Il aurait lui-même couru les plus grands dangers si Marcel, pour le préserver de la fureur populaire, ne lui eût placé sur la tête son propre chaperon, qui était rouge et bleu, et ne l'eût ainsi présenté au peuple, qui le salua de mille acclamations.

Or il faut savoir que ce chaperon, moitié rouge, moitié bleu, dont Marcel venait de couvrir la tête du dauphin, était une sorte de coiffure adoptée par les partisans du prévôt, pour se reconnaître. Bientôt, il n'y eut plus guère de Parisiens qui ne portassent ce signe de ralliement, les uns par crainte, les autres par attachement à la cause populaire.

Cependant le massacre des deux officiers du dauphin avait produit parmi la noblesse la plus vive indignation. Les barons de Champagne supplièrent ce

prince de ne pas laisser impunis de pareils assassinats; et pour lui en donner les moyens, ils le déterminèrent à sortir de Paris. D'ailleurs le roi de Navarre, en haranguant fréquemment le peuple, qu'il soulevait ou apaisait à son gré, était presque devenu le véritable souverain dans la capitale. Le dauphin consentit donc à se retirer au milieu de ses fidèles barons, qui s'engagèrent à lui fournir les moyens de rétablir le pouvoir royal et de punir Étienne Marcel, son mortel ennemi.

Dans cette circonstance, le prévôt, redoutant les dangers qui le menaçaient, lui et sa cause, s'unit plus étroitement au roi de Navarre, et le fit même proclamer capitaine général du royaume. Mais, peu de jours après, les Parisiens soupçonnèrent que Charles le Mauvais, tout en paraissant servir la cause du peuple, cherchait secrètement à se réconcilier avec le dauphin, et que même il avait contribué, avec les troupes de ce prince, à l'extermination des JACQUES (c'était le nom donné aux paysans qui suivaient la

Jacquerie). Le dépouillant de son titre, ils le chassèrent de leur ville, et défendirent à Marcel de jamais le recevoir dans leurs murs.

Pendant ce temps-là, le dauphin s'était approché de la capitale avec les soldats que les barons de Champagne lui avaient amenés. Dans l'impossibilité d'attaquer cette grande ville, où toute la population était en armes, il se contenta d'empêcher les vivres d'entrer dans Paris. Déjà la famine se faisait sentir avec violence. Marcel, à bout de ressources, se décida à livrer secrètement une des portes de la ville au roi de Navarre, en stipulant, pour sa sûreté et celle de ses partisans, des conditions avantageuses.

Le prévôt, portant les clefs de la porte Saint-Antoine, allait encore une fois livrer Paris à ce méchant homme. Mais une troupe de bourgeois, conduits par un échevin nommé JEAN MAILLARD, assaillit Marcel et ses compagnons, en s'écriant : « MONTJOYE ! SAINT DENIS ! » qui était alors le cri de guerre des Français ; et

1358.

Maillard, atteignant le prévôt d'un coup de hache, le renversa mort sur la place.

La mort de Marcel changea aussitôt le cours des événements. La faveur populaire, qui l'avait porté si haut, se convertit tout à coup en haine furieuse : son corps, traîné dans les rues par la populace, fut mis en pièces et jeté à la rivière. Charles le Mauvais se vit contraint de chercher fortune ailleurs ; et le dauphin rentra dans Paris, où sa présence fit cesser les désordres.

Après tant d'orages, le calme intérieur semblait à peine rétabli, qu'une nouvelle tempête parut prête à fondre sur la France. Le roi d'Angleterre s'avança encore aux portes de Paris ; et le dauphin se décida à tout sacrifier, pour éviter au royaume une ruine complète. Il sollicita donc et obtint d'Édouard III une paix peu glorieuse à la vérité, et chèrement achetée, mais qui devait rendre le repos à l'Europe et la liberté à son père. Le traité qui terminait cette longue et désastreuse guerre fut signé à BRÉTIGNY, pe-

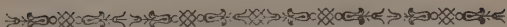
tite ville située entre Paris et Étampes. Il assura au prince anglais la possession définitive d'une partie de ses conquêtes, et particulièrement celle de la ville de Calais et du duché de Guyenne. De plus, le roi d'Angleterre, et c'est ce qui lui importait surtout, se trouva désormais affranchi de toute vassalité envers la couronne de France.

Quant à la rançon du roi Jean, il s'en fallait encore de beaucoup que l'on eût réuni la somme énorme exigée par le vainqueur. Il fut convenu que le roi de France donnerait en otages, jusqu'à l'entier paiement de la somme, un certain nombre des plus nobles seigneurs et des plus riches bourgeois de son royaume. A ce prix seulement, la liberté de rentrer dans ses États lui fut rendue. Mais il n'en jouit que peu d'années; car étant retourné de nouveau en Angleterre, pour proposer à son ancien ennemi une croisade contre les Sarrasins, il tomba malade à Londres, et mourut au bout de quelques jours.

1364.

Plus de vingt ans après la mort de Jean II, Charles le Mauvais, dont la haine contre son beau-père avait tant contribué aux calamités de son règne, fut puni, dit-on, d'une manière où l'on ne peut méconnaître le doigt de Dieu. Ce prince, à son tour atteint d'une maladie grave, et désirant réparer les forces qui l'abandonnaient chaque jour, se fit coudre, par le conseil de son médecin, dans un drap imbibé d'esprit-de-vin. Mais ce remède, dont il attendait la vie, devint la cause de sa perte. Son valet de chambre ayant eu l'imprudence d'approcher de lui avec une lampe allumée, le feu se communiqua subitement au drap dont il était enveloppé, et le mauvais prince fut consumé vif dans les flammes, avant qu'on ait eu le temps de lui porter secours.





## LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN.

Depuis l'an 1364 jusqu'à l'an 1380.

---

Sous le règne de CHARLES V (c'était le nom qu'avait pris le dauphin en succédant à son père), il y avait en Bretagne un chevalier nommé BERTRAND DU GUESCLIN, qui fut certainement un des hommes les plus illustres dont la France puisse s'enorgueillir. *oued ok*

Le jeune Bertrand, dans son enfance, *jevoia* était tellement *jevoia* depourvu des grâces ordinaires de cet âge, que les yeux mêmes de ses parents s'arrêtaient avec peine sur ce fils, qui devait pourtant un jour répandre tant de gloire sur leur maison. Sa taille était épaisse et disgracieuse, ses épaules larges, sa tête disproportionnée, sa physionomie commune; et sans l'éclat ex-

traordinaire de son regard, on eût difficilement reconnu chez cet enfant, si maltraité de la nature, une âme énergique et douée des plus rares qualités. « Je sais bien, disait-il souvent, dans le langage naïf de cette époque, que je suis difforme, et que jamais je ne serai bien vu des dames; mais je saurai au moins me faire craindre des ennemis du roi. »

Né avec un caractère farouche, que les menaces et les châtimens ne faisaient qu'exciter, ceux qui l'entouraient eurent d'abord le tort d'irriter son orgueil en cherchant à l'humilier : mais alors le sauvage enfant devenait intraitable : et s'armant d'un bâton, il frappait rudement quiconque avait osé l'outrager. Heureusement, ses parents essayèrent enfin de dompter par la douceur cette humeur difficile; bientôt on obtint de lui plus de déférence et de docilité, car Bertran était doué d'un cœur noble et généreux que l'on avait trop longtemps méconnu. Cependant, on ne put jamais parvenir à lui apprendre à lire; et le pré-

cepteur qui lui avait été donné dans cette intention fut contraint d'y renoncer. A la vérité, ce n'était pas chose rare, dans ce temps-là, que de voir un gentilhomme ou un vaillant capitaine ne connaître ni A ni B, parce qu'alors les gens de guerre regardaient la science comme bonne toute au plus à des moines ou à des légistes. Pour eux, ils se trouvaient suffisamment instruits, lorsqu'ils possédaient l'art de donner de bons coups d'épée et de manier adroitement un cheval de bataille. Aussi, dès son plus jeune âge, Bertrand ne respirait-il qu'exercices militaires et que combats. Sa mère, qui l'aimait tendrement, se plaignait sans cesse de son humeur tapageuse, et disait souvent qu'il n'y avait pas au monde de plus méchant garçon, toujours blessé ou meurtri, et toujours battant ou battu.

(Un jour que cette mère affligée confiait ses peines à une religieuse de ses amis, celle-ci, comme soudainement illuminée par un pressentiment, fit approcher l'enfant indocile. Après l'avoir con-

sidéré avec attention : « Ne vous plaignez pas, madame, dit-elle à sa mère, que Dieu vous ait donné un tel fils ; car cet enfant deviendra un jour la gloire de votre maison et celle de tout le royaume. » La pauvre dame ne crut guère alors à cette prédiction, qui se vérifia pourtant dans la suite d'une manière si éclatante, comme nous le verrons tout à l'heure.

En attendant, le caractère turbulent et impérieux du petit Bertrand ne le faisait aimer ni des enfants de son âge, ni des personnes raisonnables. Tout le monde le craignait ou le haïssait ; chacun évitait son approche. Mais la Providence, qui avait permis qu'il parût aussi disgracié de la nature, avait mis en lui une âme intrépide et un esprit d'une trempe supérieure.

C'était l'usage, à cette époque, que l'on célébrât des jeux où les chevaliers de tous les pays environnants se présentaient, couverts de leurs armures, pour combattre les uns contre les autres, à grands coups de lance et d'épée. Ces jeux se nommaient des **TOURNOIS**. Les combattants

y paraissaient ordinairement le visage  
 masqué par la visièrre de leur casque; et  
 ils joutaient ensemble si rudement, à  
 pied et à cheval, qu'il arrivait souvent  
 que quelqu'un d'entre eux restât mort  
 sur la place.

Bertrand venait d'atteindre sa dix-sep-  
 tième année, lorsqu'on publia à son de  
 trompe, dans le pays de Bretagne, qu'il  
 serait célébré un grand tournoi, où toute  
 la noblesse des environs était invitée à se  
 rendre. Le sire du Guesclin, père de Ber-  
 trand, fut un des premiers à se mettre en  
 route pour cette solennité militaire. Pre-  
 nant avec lui ses meilleurs chevaux de  
 bataille et ses écuyers, il refusa d'em-  
 mener son fils, qu'il trouvait encore trop  
 jeune, ou peut-être trop mal élevé, pour  
 prendre part à de pareilles fêtes.

Bertrand demeura donc bien chagrin  
 au logis, lorsque son père fut parti, car  
 il se sentait déjà un homme intrépide et  
 vigoureux; il lui vint dans l'idée de  
 monter un vieux cheval qui était resté  
 dans un coin de l'écurie, et d'aller ainsi

*corner*      *estable*

au tournoi, sans que personne le reconnût.

(Le jeune homme n'avait point d'argent pour se faire un brillant équipage, et la curiosité seule le conduisit d'abord à cette fête. Mais lorsqu'il entendit le son des trompettes, le cœur lui battit avec violence; il ne fut plus maître de son désir de descendre aussi dans l'arène.) Apercevant un chevalier, qui, après avoir honorablement combattu, se retirait dans une maison voisine pour se reposer de ses fatigues, il l'y suivit, se jeta à ses pieds, et le supplia avec tant d'instance de lui prêter ses armes et son cheval, pour paraître à son tour dans la lice, que le bon chevalier, touché de l'extrême ardeur de ce jeune homme, consentit, non sans peine, à satisfaire ses désirs.

Dès que Bertrand se vit ainsi équipé, il baissa la visière de son casque, pour éviter que l'on aperçût son visage; et ayant obtenu des juges du camp, selon l'usage, la permission de combattre, il renversa dans la poussière les plus vail-

lants guerriers. Déjà même on le proclamait vainqueur, et il allait recevoir le prix de l'honneur, lorsqu'un chevalier s'avança pour le lui disputer à son tour. Le jeune homme se préparait encore à combattre ce nouveau rival, quand il reconnut dans cet adversaire le sire du Guesclin, son père. Alors Bertrand, courant vers lui, abaissa sa lance, mit un genou en terre, et le pria de lui accorder sa bénédiction.

Le bon père releva son fils en pleurant de joie; et tous les assistants l'applaudirent, plus encore à cause de sa piété filiale, que des victoires qu'il venait de remporter. Le prix du courage, qu'il avait mérité par ses prouesses, lui fut décerné d'une voix unanime; mais il ne l'accepta qu'à condition de le partager avec le complaisant chevalier qui lui avait prêté son cheval et son armure.

Dès ce moment, Bertrand ne quitta plus les armes. Selon la coutume de ce temps, qui voulait que chaque gentilhomme eût son cri d'armes, il choisit

pour le sien : « Notre-Dame Guesclin ; »  
et tant qu'il vécut, ce cri devint le signal  
de la défaite des ennemis. Le roi récom-  
1370. pensa ses services en le faisant conné-  
table de France, c'est-à-dire chef de  
toutes les armées du royaume.

(Aussi habile capitaine que vaillant che-  
valier, Bertrand devint bientôt la terreur  
des Anglais, qui n'avaient plus alors  
leur prince Noir pour les commander ;  
et grâce à l'illustre connétable, les désas-  
tres de Crécy et de Poitiers furent pres-  
que entièrement réparés.)

Parmi les maux incalculables que  
les longues guerres contre l'Angleterre  
avaient attirés sur la France, on pouvait  
mettre au premier rang, à l'époque du  
règne de Charles V, l'existence d'un nom-  
bre infini de soldats de toute nation et de  
toute origine, qui, vendant leur épée à  
quiconque pouvait la payer, dévastaient  
le royaume dans tous les sens, et s'occu-  
paient moins de combattre les ennemis,  
que de dépouiller les pauvres habitants.

Les ROUTIERS (c'était ainsi qu'on



nommait ces soldats farouches et insatiables de pillage) formaient des bandes formidables, qu'on désignait alors sous le nom de GRANDES COMPAGNIES, ou compagnies d'aventures. Plusieurs barons, français et anglais, s'étaient mis à leur tête, et cette soldatesque indisciplinée était un fléau que rien ne pouvait contenir ni détourner. Du Guesclin, que sa haute renommée de courage faisait respecter de ces hommes terribles, fut chargé par Charles V de conduire plusieurs de ces grandes compagnies en Espagne, sous prétexte de guerroyer, mais en réalité dans l'espoir qu'elles y seraient exterminées. Malheureusement, cette expédition, où le connétable acquit une nouvelle gloire, quoique la fortune des armes ne lui fût pas toujours favorable, ne produisit pas l'effet qu'on en attendait. Après une courte campagne, les routiers rentrèrent par troupes dans le royaume, où, sous différents chefs, ils continuèrent encore leurs ravages, pendant près de cinquante années.

Il me serait impossible, mes enfants, de vous dire ici tous les services que du Guesclin rendit à la France, tant qu'il vécut; l'espace nous manque pour vous raconter cette histoire, où vous apprendriez en même temps à honorer le nom de ce grand homme, qui montra, dans toutes les circonstances de sa vie, autant d'humanité que de bravoure. Atteint d'une maladie mortelle, pendant qu'il assiégeait, en Languedoc, le château de RAN-  
1380. DUX, occupé par les Anglais, il reconnut bientôt qu'il allait mourir. Faisant appeler alors autour de son lit les capitaines de son armée, il les embrassa, leur recommandant de ne point oublier, en quelque pays qu'ils fissent la guerre, que les gens d'Eglise, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne devaient jamais être traités en ennemis.

Lorsque l'illustre connétable eut rendu le dernier soupir, le gouverneur du château de Randon vint déposer sur son cercueil les <sup>commandes</sup> clefs de cette forteresse, témoignant ainsi, à la face du monde entier,

le respect que ses ennemis mêmes portaient à sa mémoire.

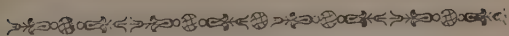
Charles V, qu'on a surnommé le SAGE, à cause de la prudence avec laquelle il s'efforça de réparer les malheurs du règne précédent, fit transporter le corps de du Guesclin dans les caveaux de Saint-Denis, et placer ainsi sa sépulture parmi celle des rois et des princes de leur famille. Le peuple, que du Guesclin avait toujours protégé de son épée, vint en foule sur les routes que son cortège funèbre devait parcourir, et pleurait en voyant passer le cercueil de ce grand capitaine.

Le roi ne survécut que peu de mois au vaillant soldat qui l'avait si bien servi; et le royaume perdit, presque en même temps, les deux hommes qui, seuls, depuis bien longtemps, étaient parvenus à lui rendre le calme et la prospérité.

C'est à Charles V qu'on attribue la fondation, à Paris, de cette belle et immense bibliothèque qui est aujourd'hui une des plus précieuses du monde entier. A

cette époque, elle ne <sup>contain</sup> contenait guère plus de neuf cents volumes manuscrits, nombre considérable pour ce temps; et elle était renfermée tout entière dans un cabinet de l'hôtel SAINT-PAUL, que ce prince avait fait bâtir sur la rive droite <sup>ban</sup> de la Seine, au-dessus de Paris, et dont il ne reste plus guère de trace aujourd'hui. <sup>f</sup>

---



## LA DÉMENCE DE CHARLES VI.

Depuis l'an 1380 jusqu'à l'an 1422.

---

L'histoire de la maison de Valois est presque toujours l'histoire des malheurs de la France; mais aucune période n'offre une plus longue suite de désastres que le règne du fils aîné de Charles le Sage, et son successeur sous le nom de CHAR- 1380.  
LES VI.

Ce prince, âgé de dix ans, lorsqu'il fut appelé au trône, annonçait déjà de belles qualités, une âme honnête et un cœur vertueux; mais le sort ne permit pas qu'il jouît des avantages que lui promettaient ces heureux dons de la nature. Dès son enfance, il se trouva entouré de parents jaloux et d'ennemis acharnés. Le peuple souffrit beaucoup, avant que le roi fût en

âge de gouverner par lui-même: et ce moment tant désiré était à peine arrivé que Charles VI éprouva le plus grand de tous les maux, car il perdit la raison.

Charles avait toujours eu l'esprit faible, parce que ses quatre oncles, les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, que son père mourant lui avait donnés pour tuteurs, avaient eu intérêt à négliger son éducation, afin de régner plus aisément à sa place. Un événement imprévu acheva de déranger sa pauvre cervelle.

1392. Le roi, tout jeune encore, se disposait à porter la guerre en Bretagne, dont le souverain avait tenté de faire périr le connétable OLIVIER DE CLISSON, successeur de du Guesclin et l'un des plus vaillants capitaines de son temps. Un jour que Charles traversait, en plein midi, une vaste forêt, suivi de plusieurs chevaliers armés, un homme, d'une taille gigantesque et à demi nu, s'élança tout à coup du milieu du bois, et, saisissant avec force la bride de son cheval, lui cria

d'une voix terrible : « O roi ! n'avance  
pas, tu es trahi ! » A peine eut-il pro-  
noncé ces paroles, que cet inconnu <sup>un inconnu</sup> <sup>réentend</sup> rentra  
précipitamment dans le bois, où bientôt  
on perdit ses traces.

En entendant ces mots étranges, Char-  
les tomba dans une <sup>dream</sup> rêverie profonde. <sup>deep</sup>  
Il ne proféra plus une seule parole, et  
poursuivit son chemin dans un silence  
effrayant, qu'aucun des seigneurs de sa  
suite n'osait interrompre. <sup>interrupt</sup>

Derrière le roi marchaient deux jeunes  
pages, chargés de porter la lance et le  
bouclier du monarque. L'un, deux ayant  
par hasard laissé heurter cette lance con-  
tre le casque de son compagnon, ce choc  
produisit un léger retentissement. <sup>resounding</sup>

Aussitôt Charles, arraché de sa rêverie <sup>dream</sup>  
par ce <sup>noise</sup> <sup>un bruit</sup> bruit inattendu, s' imagine qu'on  
en veut à sa vie ; sa tête s'égare, il tire <sup>draw</sup>  
son épée, et se précipite sur ceux de sa  
suite qui sont le plus rapprochés de sa  
personne. Quatre de ces malheureux  
tombent sous ses coups, sans songer seu-  
lement à se défendre, et les autres n'ont

que le temps de prendre la fuite, pour éviter un sort semblable.

*madness* Cette aveugle fureur ne dura pourtant qu'un moment. Le roi, presque épuisé par cette crise effrayante, descendit bientôt après de cheval; et s'étant dépouillé de son armure, il s'endormit profondément au pied d'un arbre. Ce fut là qu'on le trouva, après plusieurs heures de recherches, encore plongé dans ce sommeil dont on ne put le tirer qu'avec peine. Mais combien le moment de son réveil fut affreux pour les fidèles serviteurs qui l'entouraient, et que sa frénésie n'avait pu éloigner de lui : le roi de France n'était plus qu'un insensé!

*doctor* Alors, on appela de tous les pays les plus habiles médecins de ce temps, qui tentèrent vainement de le rendre à lui-même. Cependant, à force de soins, on parvint à lui procurer quelques intervalles de raison, qui ne servaient qu'à faire comprendre au pauvre prince toute l'horreur de sa situation.

Dans un de ces instants où le roi pa-



<sup>par</sup> raissait avoir repris son bon sens, et <sup>évidente</sup> témoignait un grand <sup>+agte</sup> goût pour les danses<sup>s</sup> et les jeux de toute espèce, on imagina, <sup>est</sup> pour le divertir, de donner une fête dans son propre palais, avec des mascarades où il avait son rôle.<sup>s</sup>

<sup>est</sup> A cet effet, il se déguisa en satire, sorte de personnage fabuleux, dont il est question dans la mythologie. Il avait décidé cinq jeunes seigneurs de sa cour à prendre de semblables travestissements; <sup>déguise</sup> et à leurs robes enduites de poix, on avait <sup>pitch</sup> attaché de longues étoupes qui leur donnaient l'apparence de véritables <sup>trou</sup> hommes des bois. Ainsi déguisés, ayant le roi à leur tête, ils entrèrent en dansant dans la fête, où chacun s'empessa de leur faire place; mais à peine eurent-ils fait quelques pas au milieu de la <sup>crowd</sup> foule, que quel-<sup>est</sup> qu'un, pour plaisanter, eut l'imprudence d'approcher de l'un d'eux une torche allumée. Le feu prit aussitôt aux étoupes dont il était revêtu et se communiqua <sup>tal</sup> rapidement de l'un à l'autre, à l'exception du roi, sur lequel on eut le bonheur

*cast* de jeter assez promptement un large <sup>*enough*</sup> manteau, pour qu'il fût préservé de l'in-  
*fire* cendie. *fire*

*braced* Cependant, ses infortunés compagnons, entièrement embrasés, couraient çà et là au milieu du palais, et poussaient des hur-  
*laments* lements effroyables, sans qu'on pût ar-  
*cent* rêter le feu qui les dévorait; la poix dont leur robe était enduite s'étant fondue et  
*ti. qu'on* allumée, il n'y avait plus aucun moyen  
de l'éteindre. Quatre de ces imprudents  
jeunes gens périrent ainsi, à l'instant  
même, dans des souffrances affreuses;  
et le cinquième, quoique horriblement  
*brûlé* brûlé, n'évita la mort qu'en se plongeant  
dans une cuve d'eau qui se trouvait par  
hasard dans une salle voisine.

*ce. 15* Quant au malheureux Charles VI, ce  
déplorable événement produisit sur son  
esprit une si douloureuse impression,  
que, peu de jours après, il éprouva de  
*qu'on voit* nouveaux accès de démence, qui ne lais-  
*malade* sèrent bientôt plus à son intelligence  
affaiblie que des lueurs faibles et incer-  
*glimmer* taines.

Ce monarque infortuné avait été marié, dès sa première jeunesse, à une princesse allemande, dont le nom se trouve tristement mêlé à la plupart des événements de cette sinistre époque. ISABEAU DE BAVIÈRE (c'était ainsi qu'elle s'appelait), jeune, belle, élégante, spirituelle, fut accueillie en France avec tout l'enthousiasme que devaient exciter tant d'avantages réunis; et son entrée solennelle à Paris fut célébrée par des fêtes qui semblaient être le présage d'un règne prospère. Mais la nouvelle reine ne tarda pas à tromper toutes les espérances que son premier aspect avait fait naître. Sa jeunesse et sa beauté cachaient une âme égoïste et implacable; son élégance devint la source d'un faste effréné, qui dissipa les trésors de la couronne péniblement amassés par Charles le Sage; et son esprit ne se manifesta que par des intrigues et des menées dont elle fit usage pour satisfaire les plus mauvaises passions.

Lorsque cette princesse, incapable

d'éprouver aucun bon sentiment, eut acquis la certitude que la cruelle maladie de son royal époux ne laissait plus espérer de guérison, elle écarta de sa personne ses plus fidèles serviteurs, le relégua dans le plus sombre appartement de son palais, et ne permit qu'à un seul domestique de porter des soins à son malheureux maître, abandonné dans le plus affreux dénuement. Pour elle, ne songeant plus qu'à déployer une magnificence inouïe jusqu'alors, elle crut imposer silence au mécontentement public, par le luxe prodigieux de ses ajustements et de ses équipages; mais le peuple, qui n'oubliait pas son roi, en la voyant passer suivie d'une foule de courtisans, priait Dieu pour Charles VI, et lui donnait le surnom de Bien-Aimé.

Cependant, de ce fatal mariage étaient nés plusieurs fils, qui tous étaient encore en bas âge. L'ainé, nommé Charles, ainsi que son père, portait, comme héritier du trône, le titre de dauphin de France. Quelques barons fidèles, à la tête des-

quels était le comte d'ARMAGNAC, connétable de France et l'un des plus grands seigneurs du royaume, entouraient cet enfant précieux; mais ils ne purent empêcher que le jeune dauphin ne courût de grands dangers, par la scélératesse de sa mère, incapable même d'aimer ses propres enfants.

Il y avait alors, en France, deux princes que divisait une haine mutuelle, parce que chacun d'eux nourrissait l'ambition de gouverner seul le royaume pendant la démence du roi. L'un était LOUIS, duc d'ORLÉANS, propre frère de Charles VI, et l'autre, son cousin, JEAN SANS PEUR, duc de BOURGOGNE, fils de ce Philippe le Hardi qui, tout jeune encore, avait si vaillamment combattu à côté du roi Jean son père, le jour de la bataille de Poitiers.

La reine Isabeau, qui affectionnait le duc d'Orléans, peut-être parce qu'il partageait ses goûts de luxe et de magnificence, aurait préféré qu'il obtînt la régence du royaume, et se défît de Jean sans

Peur. (Mais ce dernier était si redoutable par la violence de son caractère et la puissance de ses armes, qu'elle craignit d'irriter un pareil ennemi, et engagea même le duc d'Orléans à se réconcilier avec son cousin.) Ces deux hommes, dont chacun connaissait l'inimitié réciproque, après s'être embrassés devant toute la cour, furent admis ensemble à la communion, et même, la nuit suivante, dormirent ensemble dans le même lit; ce qui, suivant un usage de ce temps, parut aux yeux de tous la preuve certaine d'une réconciliation sincère.

Le lendemain de ce <sup>réconciliation</sup> rapprochement public, qui semblait promettre quelque calme au royaume, vers huit heures du soir, par la profonde obscurité d'une nuit du mois de novembre, le duc d'Orléans sortait de chez la reine, monté sur une mule, sorte de moyen de transport fort ordinaire à cette époque. Il n'avait d'autre escorte que deux écuyers placés sur un même cheval, et quatre ou cinq valets à pied, portant des torches pour s'éclairer

dans les rues sombres de Paris, où il s'en fallait bien qu'il y eût alors, comme aujourd'hui, des lanternes et des boutiques illuminées. Tout à coup, une troupe de gens armés entourait le prince, en criant : « A mort ! à mort ! » A ce cri, les gens du duc, effrayés ou gagnés d'avance, à l'exception d'un seul écuyer, abandonnèrent leur maître ; et celui-ci, ne pouvant croire que ce guet-apens fût dressé contre sa vie, s'avança au-devant de ces inconnus, en leur disant avec calme : « Je suis le duc d'Orléans ! » Mais ces forcenés, qui le cherchaient, le reconnaissant à sa voix, se jetèrent sur lui, et lui fendirent la tête d'un coup de mas-  
sue. Le fidèle écuyer, qui seul était resté près de son maître, fut percé de coups, en cherchant à couvrir le prince de son propre corps ; et les assassins, à la faveur des ténèbres, se dérobèrent par la fuite, sans avoir été reconnus.

Dans le premier moment de la stupeur causée par cet événement, personne ne sut à qui attribuer ce crime inouï. On vit

le duc de Bourgogne, comme les autres princes, assister en habits de deuil aux funérailles du malheureux duc d'Orléans, et donner même des marques de regret à sa mémoire. Mais, peu de jours après, le bruit se répandit que, parmi les meurtriers, on avait aperçu, malgré l'obscurité, plusieurs serviteurs de la maison de Bourgogne, et l'on ne douta plus alors que Jean sans Peur ne fût l'auteur de cet attentat. Cette rumeur devint bientôt si générale, que ce prince, se voyant soupçonné, ne chercha pas plus longtemps à nier son crime. Il déclara lui-même hautement qu'il avait commandé le meurtre, et se retira en Bourgogne, où il attendit fièrement l'effet de l'indignation publique.

Cependant, au milieu de l'épouvante causée par tant d'audace, il n'y eut personne qui ne fût profondément touché de la douleur de VALENTINE DE MILAN, veuve du prince assassiné, et mère de plusieurs jeunes enfants, que le crime de Jean sans Peur venait de rendre orphe-



lins.) Cette noble dame, malgré son désespoir, eut encore la force de se rendre à Paris, accompagnée de quelques-uns de ses enfants, et vint se jeter aux pieds du roi Charles VI, qui, dans ce moment, paraissait n'avoir recouvré une lueur de raison que pour être témoin des désastres de sa famille. Le roi, attendri par ses larmes, la releva avec bonté, lui promit une prompte et sévère justice; et peut-être lui eût-il tenu parole, si tant de secousses, en ébranlant de nouveau son faible cerveau, ne l'eussent fait retomber presque aussitôt dans une démence complète.

Alors s'éloigna pour Valentine l'espoir de la juste vengeance qui l'avait soutenue jusqu'à ce moment. Cette princesse inconsolable ne put survivre à des malheurs qui étaient sans remède, et elle succomba bientôt à tant d'angoisses et de douleurs, après avoir fait jurer à ses fils que jamais ils ne reverraient en face l'assassin de leur père.

Mais le silence et l'exil ne pouvaient

convenir longtemps à celui qui n'avait pas craint de se mettre ainsi au-dessus de toutes les lois divines et humaines. Jean sans Peur, dès que la première impression de son crime fut affaiblie, n'hésita point à envoyer à Paris un fameux docteur, nommé JEAN PETIT. (Il le chargea de prouver, dans un discours prononcé à la grande salle de l'hôtel Saint-Paul, devant les princes, les barons et les autres seigneurs de la cour, que le duc de Bourgogne avait eu le droit de faire tuer son cousin le duc d'Orléans.)

Or c'était la coutume, dans ce temps-là, que tous les discours publics fussent semés de paroles tirées de l'Évangile et des autres livres saints, comme si un pareil meurtre pouvait être excusé par des paroles venant d'une source de charité et de justice. Aussi Jean Petit eut beau dire, il ne put empêcher que ce crime ne fût jugé abominable. Il fallut donc que le duc de Bourgogne recourût à d'autres moyens, qui plaisaient mieux à son caractère audacieux. Peu de temps après, on

le vit reparaître à Paris, bravant hautement le ressentiment de ses ennemis, et armant, pour les contenir, les bouchers de cette capitale, dont il avait su se faire des partisans. Ces hommes, accoutumés à répandre le sang, devinrent la terreur des gens paisibles; et on leur donna le nom de CABOCHIENS et d'ÉCORCHEURS, parce qu'ils avaient pour chef un misérable appelé CABOCHE, qui faisait le métier d'écorcheur de bêtes. 1411.

Tandis que, par ces terribles moyens, Jean sans Peur, demeuré seul maître de Paris, gouvernait le royaume, en faisant couler chaque jour le sang des plus honnêtes gens sur les échafauds, ou en livrant aux mains des cabochiens les derniers défenseurs de la monarchie, dont il avait rempli les prisons de la capitale, un nouveau désastre était près de mettre le comble aux malheurs de la France. Conduite par le roi HENRI V, troisième successeur du redoutable Édouard III, une puissante armée anglaise, débarquée en Normandie s'était avancée sur le bord de la 1415.

Somme, et livrait une sanglante bataille aux armées françaises, réunies un moment pour combattre l'étranger. Ce fut auprès d'un village appelé AZINCOURT, dont le nom est devenu aussi tristement célèbre pour nos armes que ceux de Crécy et de Poitiers, que les Anglais remportèrent une nouvelle victoire, où périt l'élite de la noblesse française, et dont le résultat fut de mettre entre leurs mains la plus grande partie du royaume.

Il semblait, à cette époque, que tous les malheurs dussent fondre à la fois sur la maison de France. Les deux fils aînés du roi, déjà parvenus à l'âge d'homme, moururent de maladie en quelques mois; et le titre de dauphin échut en partage à un jeune prince nommé Charles, comme son père, à qui devait être réservée la tâche de relever cette royauté accablée par tant de revers. La reine Isabeau, qui avait d'abord pris la fuite, pour ne pas tomber au pouvoir du duc de Bourgogne, résolut de se réconcilier avec ce prince; et pour lui donner un gage de la sincé-

rité de son retour, elle lui abandonna le comte d'Armagnac, ainsi que les meilleurs serviteurs du roi et du dauphin. Ce jeune prince fût sans doute lui-même devenu victime de l'odieuse politique de sa mère, si un courageux citoyen, nommé TANNEGUY DUCHATEL, qui était alors prévôt de Paris, pour arracher le dauphin au péril qui le menaçait, ne l'eût emporté sous son manteau jusqu'à la BAS- 1418.  
TILLE SAINT-ANTOINE, l'une des principales forteresses de la capitale. Bientôt après, il le conduisit dans une ville de France, où tout ce qui restait encore des amis de sa famille s'empressa de venir le joindre.

Cependant le dauphin venait à peine 1419.  
d'atteindre sa dix-septième année. D'après le conseil de ceux qui l'entouraient, il se décida à faire proposer au duc de Bourgogne une entrevue, où ils pourraient conférer sur les moyens de mettre un terme à tant de misères. Le lieu choisi pour cette conférence fut le pont d'une petite ville nommée MONTEREAU, peu distante

de Paris. Par une <sup>méchanceté</sup> méfiance réciproque, et que l'événement ne justifia que trop bien, <sup>que</sup> il avait été convenu d'avance que les deux princes arriveraient en même temps <sup>ce</sup> au lieu du rendez-vous, avec une suite composée d'un même nombre de barons et de chevaliers, ce qui fut rigoureusement exécuté. Mais, au moment même où tous deux mettaient le pied sur le pont et s'avançaient l'un vers l'autre, un homme, qu'on ne reconnut pas dans le tumulte, s'élança sur le duc de Bourgogne, et le frappa d'un coup de hache qui l'étendit mort sur la place. Le jeune dauphin, à ce spectacle affreux, s'évanouit, et l'on fut obligé de l'emporter, avant qu'il eût repris connaissance.

Personne, en France, ne supposa le dauphin capable d'avoir ordonné ce lâche assassinat, quoique Jean sans Peur fût son plus formidable ennemi, et que ce dernier eût lui-même donné l'exemple d'un pareil attentat envers son cousin d'Orléans; mais la reine Isabeau, que la mort du duc de Bourgogne abandonnait

à ses propres forces, n'hésita <sup>absolument</sup> point à re-  
 jeter sur son fils toute l'horreur de ce  
 crime odieux. Dans son ressentiment, <sup>désolé de</sup>  
 elle embrassa le parti des Anglais, donna  
 en mariage sa propre fille, CATHERINE de  
 France, à leur roi Henri V, et leur ou- 1420.  
 vrit les portes de Paris, dont ils demeu-  
 rèrent les maîtres pendant plus de  
 quinze années.

L'infortuné Charles VI, dont la raison  
 avait achevé de s'égarer dans l'étroite  
 captivité où Isabeau le retenait, ne sur-  
 vécut pas longtemps à ces malheurs pu-  
 blics. Lorsqu'il mourut, il y avait si peu 1422.  
 d'argent dans le trésor royal, qu'on fut  
 obligé de vendre une partie des meubles  
 et de la vaisselle de la couronne, pour  
 subvenir aux frais de ses funérailles, qui  
 furent célébrées à Saint-Denis.

Le peuple suivit en pleurant les restes  
 d'un prince dont l'infortune avait causé  
 toutes celles du royaume. Après qu'on  
 l'eut descendu dans le tombeau de ses  
 ancêtres, les officiers de sa maison brisè-  
 rent leurs épées et renversèrent leurs

*... and in secret.*

armes ; et il y eut des gens apostés par la reine Isabeau qui crièrent : « Vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre ! »

++

---





## JEANNE D'ARC.

Depuis l'an 1422 jusqu'à l'an 1435.

---

La Loire est, comme vous savez, un grand fleuve qui sépare la France en deux parties, dans chacune desquelles sont situées plusieurs belles provinces et un grand nombre de villes.

Ce fut au delà du fleuve que le dauphin, qui, depuis la mort de son père, avait pris le nom de CHARLES VII, fut obligé de se retirer<sup>?</sup>, parce que les Anglais 1420 occupaient Paris et les trois quarts du royaume. Ses ennemis lui donnèrent par dérision le titre de ROI DE BOURGES, la seule cité de quelque importance qui demeurât en sa puissance. *à l'époque*

Jamais encore <sup>aucun</sup> ~~aucun~~ roi de France ne s'était vu réduit <sup>à</sup> à une condition aussi mi-

sérable que le successeur de Charles VI. Il ne possédait ni armée, ni trésor, ni capitale; il vivait des dons de quelques villes fidèles, et n'avait d'autres gardes et d'autres serviteurs que quelques généreux Français, qui avaient tout quitté pour suivre leur roi. Mais, dans toutes les provinces de France, le peuple savait que la couronne appartenait au fils de Charles VI, et les bourgeois des communes n'attendaient qu'une occasion pour lui ouvrir leurs portes et repousser les Anglais. *Personne n'osait pourtant espérer la fin de tant de calamités, lorsqu'un événement extraordinaire vint arracher la France à la domination du roi d'Angleterre.*

Il y avait alors dans le village de DOMREMY, sur les bords de la Meuse, une jeune fille simple et naïve qu'on nommait JEANNE D'ARC. Son père était un honnête laboureur, qui lui avait inspiré, dès sa première jeunesse, toutes sortes de bons sentiments; et les habitants de son village, qui étaient du parti des ARMA-

GNACS (c'était ainsi qu'on désignait les ennemis des Anglais et du duc de Bourgogne), ne cessaient de plaindre le sort de Charles VII, qu'ils se plaisaient à nommer leur gentil dauphin.

Un jour d'été, vers l'heure de midi, Jeanne se trouvait seule dans le jardin de son père, occupée de quelques soins domestiques, lorsque tout à coup une vive clarté frappa ses yeux, et il lui sembla qu'une voix mélodieuse parlait à son oreille. 1427.

Jeanne d'Arc se sentit d'abord saisie, malgré elle, d'une grande frayeur; mais la voix lui parla avec tant de douceur, et lui donna de si bons conseils, en lui recommandant de prier Dieu, d'aller souvent à l'église, et d'être toujours sage et docile, que cet effroi fut bientôt dissipé. Elle ne douta pas que cette voix mystérieuse ne vînt du ciel, parce que toutes ses pensées étaient continuellement tournées vers Dieu.

Une autre fois, Jeanne gardait également seule son troupeau dans la campa-

gne, lorsque la même voix se fit entendre, et il lui parut que plusieurs êtres éclatants de beauté s'offraient à ses regards.

L'un d'eux, disait-elle, avait les traits et la physionomie d'un homme vertueux.

Ses épaules portaient des ailes, mais sa tête n'était ceinte d'aucune couronne. Autour de lui se groupaient un nombre infini d'anges du ciel, qu'une clarté éblouissante environnait de toutes parts. Jeanne fut encore effrayée de cette vision; mais elle crut entendre le saint personnage lui adresser la parole avec bonté, et elle cessa de trembler.

Il lui dit alors, racontait-elle, qu'il était l'archange saint Michel (l'un des anges les plus puissants, et celui-là même qui terrassa le démon); que Dieu, ayant pitié de la France, l'avait choisie, elle, Jeanne d'Arc, pour délivrer le royaume des Anglais, et conduire Charles VII à Reims, afin qu'il y fût sacré, comme ses aïeux l'avaient été.

A ces mots, la jeune bergère fondit en larmes. Elle répondit qu'elle n'était qu'une

pauvre et simple fille, qui ne saurait ni monter à cheval ni conduire une armée; mais l'archange la rassura, en lui ordonnant de se présenter devant un seigneur des environs, qui la ferait conduire auprès du roi, en lui promettant qu'elle <sup>accomplirait</sup> ~~accomplirait~~ <sup>accomplirait</sup> heureusement ce voyage. <sup>succès</sup>

Cependant la pauvre Jeanne était trop timide, pour oser entreprendre ce que l'archange lui avait ordonné; et le saint lui était apparu plusieurs fois, avant qu'elle eût pu se décider à lui obéir. Chaque fois, il lui recommandait d'être docile à sa voix, et l'assurait que Dieu lui serait en aide. Il lui parlait surtout des malheurs de la France, dont elle avait grande pitié.

De ce moment, Jeanne devint triste et rêveuse, et elle se retirait souvent dans un endroit <sup>écarté</sup> ~~écarté~~ <sup>écarté</sup>, où, plusieurs fois, on la vit prier Dieu à voix basse et de toute son âme. <sup>mind</sup>

Pendant ce temps, les Anglais, auxquels il restait si peu de chose à faire pour conquérir tout le royaume, vinrent

1428. mettre le siège devant ORLÉANS, l'une des plus grandes villes des bords de la Loire, et située à peu de distance de Bourges, où le roi Charles VII s'était réfugié.

Alors l'archange apparut plus souvent à Jeanne d'Arc, en lui répétant, au moins trois fois chaque semaine, qu'il fallait qu'elle vînt en France, c'est-à-dire auprès du roi; et cette généreuse fille, ne pouvant plus résister davantage, résolut d'obéir à la voix céleste, avec la ferme confiance que Dieu l'aiderait dans son entreprise.

Ce fut Jeanne elle-même, mes enfants, qui raconta tout ce que je viens de vous dire, lorsqu'elle se mit en route pour aller

1429. trouver le roi, avec deux de ses frères, qui voulurent absolument l'accompagner.) Elle arriva ainsi dans la ville de Bourges, où d'abord il lui fut impossible d'approcher du roi; mais elle mit tant d'insistance à solliciter la permission de parler<sup>e. t.</sup> au monarque, qu'elle obtint enfin d'être introduite dans le château qu'habitait Charles VII. Dès qu'elle entra dans la

salle où se trouvait ce prince, qu'elle n'avait pourtant jamais vu, et qu'entouraient <sup>sur son</sup> un grand nombre d'officiers et de serviteurs, elle courut vers lui sans hésiter, et embrassa ses genoux, <sup>altough</sup> quoiqu'il fût plus <sup>rough</sup> simplement vêtu que tous les seigneurs qui l'entouraient, et qu'il se cachât à <sup>hid e hi</sup> dessein derrière sa suite. Sans être <sup>in gited</sup> intimidée, en aucune façon, de se trouver ainsi au milieu d'une foule de barons et <sup>crowd</sup> d'hommes armés, et en présence du roi, elle lui déclara qu'elle venait, de par Dieu, <sup>recours</sup> faire lever le siège d'Orléans, et le conduire à Reims, pour qu'il y fût sacré, comme devaient l'être alors tous les rois de France.

Ceux qui entendirent cette fille de dix-sept ans parler avec tant d'assurance furent d'abord tentés de croire qu'elle avait perdu la raison ; mais lorsqu'elle eut demandé au roi des armes et des soldats pour aller délivrer Orléans, personne ne douta qu'il n'y eût en elle quelque chose de surnaturel, et que la volonté divine <sup>will</sup> elle-même ne lui mît les armes à la main.

Alors les plus braves guerriers, parmi lesquels on distinguait le vaillant DUNOIS, cousin du roi, et deux nobles chevaliers nommés LA HIRE et XAINTRAILLES, se firent un honneur de la suivre à la guerre et de lui obéir.

Charles lui fit donc donner une armure complète, à l'exception d'une épée, qu'elle envoya chercher dans le tombeau d'un vieux chevalier, mort depuis bien des années, parce que, dit-elle, l'archange lui avait ordonné de ne jamais se servir d'une autre arme. Elle fit porter devant elle une bannière blanche, qu'elle prenait en main dans les moments de péril; et l'on vit cette faible fille, marchant sur Orléans à la tête d'une armée, combattre avec une intrépidité digne des plus braves soldats, jusqu'à ce qu'elle eût forcé les Anglais de se retirer, et d'abandonner le siège de cette ville.

1429. Ainsi fut sauvée cette grande cité, dont la perte eût entraîné celle du royaume. Jeanne d'Arc reçut dès lors le surnom de PUCELLE D'ORLÉANS, que l'histoire lui a conservé.



Quoique blessée dans plusieurs rencontres, Jeanne ne quittait jamais le champ de bataille, où sa présence encourageait les guerriers; quant à elle, aucun danger ne semblait l'étonner, et c'était en toute occasion le poste le plus périlleux qu'elle choisissait de préférence.

Le moment approchait où Jeanne d'Arc avait annoncé qu'elle conduirait Charles VII à Reims, pour y être sacré. Elle réunissait ses bataillons, et amena le roi jusque dans la cathédrale de cette ville, où elle se tint tout armée auprès de sa personne, pendant toute la durée de cette cérémonie. 1429.

Cependant Jeanne n'avait point oublié les paroles de l'archange saint Michel. Dès que le roi fut sacré, elle demanda avec instance qu'il lui fût permis de retourner dans son village; car elle n'aimait guère cette vie tumultueuse des camps, elle qui n'avait jamais vécu que comme une bonne et simple fille. Mais le roi insista tellement, pour qu'elle restât encore auprès de lui, qu'elle promit, quoique à

regret, de ne pas le quitter, jusqu'à ce que les Anglais fussent chassés de Paris et de tout le royaume.

La guerre, qui continuait de part et d'autre avec acharnement, donna encore à Jeanne d'Arc l'occasion de remporter de nouvelles victoires sur les Anglais et de leur reprendre plusieurs villes; mais on remarqua que chaque jour elle montrait plus de tristesse, et parlait plus souvent de son village et de son vieux père.

1430. Lorsque Jeanne regrettait si amèrement sa chaumière et persistait à se retirer, elle était sans doute agitée par quelque pressentiment de ce qui devait lui arriver, si elle désobéissait à l'archange, qui ne l'avait envoyée que pour délivrer le roi et le faire sacrer à Reims. En effet, étant allée peu de temps après se jeter dans la ville de COMPIÈGNE, dont les Anglais venaient de former le siège, elle tomba, dans une mêlée, au pouvoir des ennemis, qui ne purent cacher leur joie d'avoir entre leurs mains celle dont les victoires avaient mis un terme à leurs conquêtes.

Ces formidables étrangers, honteux<sup>ais ames</sup> d'avoir été vaincus par une faible femme, après l'avoir achetée aux soldats qui l'avaient prise, eurent la bassesse de l'accu-<sup>vaient</sup>ser de sorcellerie, comme si la protection de Dieu, son courage et sa vertu n'eussent pas été ses seuls sortilèges. Quoique <sup>mine</sup>convaincus eux-mêmes de son innocence, ils trouvèrent des juges assez iniques pour la condamner, suivant l'usage du temps, 1431. à être brûlée vive comme magicienne.

Le prince qui portait alors la couronne d'Angleterre n'était plus le redoutable Henri V, à qui la victoire d'Azincourt et la trahison d'Isabeau de Bavière avaient ouvert les portes de Paris et livré la plus <sup>des river</sup> grande partie de la France. Son fils encore au berceau lui avait succédé, quelques années auparavant, sous le nom de HENRI VI; et c'est au règne de ce monarque enfant que s'attache la honte du meurtre <sup>chance</sup> de Jeanne d'Arc. Il est à remarquer, pourtant, que cet acte d'iniquité, commis en son nom, sembla peser désormais comme <sup>bonne -</sup> une fatalité sur toute l'existence du roi <sup>port</sup>.

d'Angleterre, qui perdit, peu de temps après, toutes les provinces que les Anglais possédaient encore en France. A peine de retour dans ses États, des malheurs inouïs vinrent accabler ce prince, à qui l'on ne pouvait reprocher que trop de faiblesse. Sa vie entière ne fut qu'une longue suite de désastres et de misères, et ses derniers jours s'écoulèrent dans une prison, où il périt, le dernier de sa race, étranglé de la main de ses propres sujets.

Charles VII ne se montra pas d'abord aussi affligé qu'il aurait dû l'être de la perte de la pauvre Jeanne, à laquelle, après Dieu, il était pourtant redevable d'avoir recouvré le royaume de ses pères; mais lorsqu'il eut chassé de Paris les Anglais, il combla sa famille de biens, et rendit de tardifs honneurs à la mémoire de Jeanne d'Arc.

Quant à l'implacable Isabeau, à qui on attribuait avec raison la plupart des malheurs de cette époque, les succès de ce fils qu'elle détestait la frappèrent d'un

coup mortel. Abandonnée des Anglais eux-mêmes, elle expira, chargée des malédictions du peuple de France. Pour soustraire ses restes à la fureur populaire, on fut obligé de les transporter de nuit sur la Seine, dans un bateau couvert, jusqu'aux caveaux de Saint-Denis, où des moines masqués la déposèrent sans aucune cérémonie, « ne plus ne moins, dit un ancien historien, qu'une simple demoiselle ».

---



## LOUIS XI.

Depuis l'an 1435 jusqu'à l'an 1483.

---

Charles VII, ayant ainsi recouvré sa couronne par le courage d'une simple bergère et par un miracle véritable de la toute-puissance divine, devint un monarque redoutable et révééré. Après avoir entièrement chassé les Anglais de ses États, 1453. il conquit sur eux la Guyenne, province que leurs rois possédaient depuis le temps de Louis VII, et la réunit définitivement au royaume; de sorte qu'il ne resta plus, dans toute la France, que les duchés de Bourgogne et de Bretagne qui appartenissent à d'autres seigneurs que le roi même. La honte du traité de Brétigny se trouva ainsi effacée, et l'on perdit

bientôt le souvenir des funestes journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Ce fut également ce monarque qui, dans ses vieux jours, mit fin aux ravages des routiers et des compagnies d'aventures. Organisant, sous le nom de COMPAGNIES D'ORDONNANCE et de FRANCS-ARCHERS, des troupes régulières à cheval et à pied, il rendit inutile et dispersa pour toujours cette multitude d'aventuriers de toute nation, que les malheurs de la France et l'espoir du pillage attiraient dans les campagnes, et qui n'avaient cessé de les dévaster, pendant toute la durée des guerres contre l'Angleterre. 1448.

Les peuples reconnaissants décernèrent à Charles le surnom de VICTORIEUX; et depuis bien des siècles, la monarchie française n'avait pas atteint un pareil degré de prospérité.

Cependant ce roi puissant n'était pas encore exempt de peines. Après avoir passé une vie si agitée, sa vieillesse fut cruellement troublée par les chagrins que lui causa le dauphin son fils, dont le ca-

ractère était loin de répondre aux espérances que la tendresse paternelle de Charles VII lui avait fait concevoir de l'héritier de son trône.

Louis, c'était le nom du dauphin, quoique à peine âgé de dix-huit ans, montrait déjà une humeur sombre, inquiète et turbulente. Informé que plusieurs seigneurs, par un reste d'attachement aux anciennes prérogatives de la féodalité, voyaient avec mécontentement que le roi les eût contraints à l'obéissance, il encouragea leurs murmures, et s'associa secrètement à des projets de vengeance et de trahison qu'ils nourrissaient contre ce monarque. L'espoir de régner quelques années plus tôt, s'il parvenait à renverser son père, lui dissimula les dangers de cette entreprise téméraire. Il devint l'âme de tous les complots, même les plus criminels; mais Dieu le maudit, comme il maudit toujours les enfants ingrats et dénaturés.

Charles ne tarda pas à découvrir les desseins formés contre sa couronne, et



peut-être contre sa vie ; mais rien ne peut être comparé à la douleur qu'il ressentit, en apprenant que son propre fils n'avait pas craint de s'associer aux plus coupables projets des rebelles. Cependant, il fut assez maître de son ressentiment, pour se borner à mander le dauphin en sa présence ; et là, sans témoin, après lui avoir adressé de justes reproches, il lui accorda un généreux pardon, sous la seule condition qu'il se séparerait de ceux qui l'avaient entraîné dans un pareil crime.

Tout autre fils, touché de tant d'indulgence, n'eût plus songé qu'à effacer ses torts par la sincérité de son repentir ; mais le dauphin était incapable d'un pareil sentiment. Il continua de susciter chaque jour de nouveaux embarras à son malheureux père, et finit par abandonner furtivement la cour de France, pour se retirer d'abord en Dauphiné, dont la souveraineté lui appartenait comme héritier du trône. Bientôt après, ne se croyant pas assez en sûreté dans cette

province, il chercha un refuge auprès  
1457. de PHILIPPE LE BON, son cousin, fils du terrible Jean sans Peur. Le duc de Bourgogne n'osa pas refuser un asile, dans sa ville de Dijon, à celui qui devait porter un jour la couronne de France.

Pendant que ce fils ingrat causait de si cruelles afflictions au roi Charles, ce  
1461. prince infortuné tomba dangereusement malade. Ses serviteurs lui ayant inspiré la crainte que ses ennemis ne jetassent du poison dans les boissons que lui préparaient ses médecins, il prit la résolution de refuser toute espèce de médicaments et de nourriture. Il mourut quelques jours après, encore peu avancé en âge, mais consumé de chagrins, autant qu'épuisé par cette longue privation d'aliments.

Ainsi le dauphin, par sa méchanceté, eut à se reprocher d'avoir abrégé les jours de son père, et il se trouva chargé du plus grand de tous les crimes, aux yeux de Dieu et des hommes.

Cependant le roi étant mort, il fallut bien que le dauphin prît sa place. Ce

prince, qui ne s'était encore fait connaître que comme fils coupable et sujet rebelle, se trouva naturellement porté au trône, où il monta sous le nom de Louis XI.

Le duc de Bourgogne, qui avait bien voulu le recevoir à sa cour, lorsqu'il était errant et fugitif, crut d'abord que personne ne voudrait se soumettre à un prince qui s'était fait détester par ses torts envers son père. Il offrit à Louis une armée, pour l'aider à rentrer à Paris. Mais le nouveau monarque, connaissant le respect que les Français avaient toujours porté au sang de leurs rois, remercia son cousin, et se rendit à Reims, où il se fit sacrer, suivant l'ancienne coutume.

Lorsque les rois de France rentraient à Paris, après la cérémonie du sacre, ils faisaient dans cette capitale une entrée solennelle, qui donnait lieu le plus souvent à des particularités fort curieuses. Celle qui fut célébrée, à l'occasion du retour de Louis XI, ayant été une des plus remarquables de ce genre, il n'est

peut-être pas sans intérêt, mes enfants, de vous en donner une idée.

Le roi était vêtu d'une tunique de couleur violette, recouverte d'une robe de satin blanc parsemée de fleurs de lis d'or, et coiffé d'un petit chaperon fort élégant. Il montait un cheval blanc, dont le dos était couvert d'une housse de drap d'or et de velours ornée d'orfèvrerie. Les princes de sa famille et les plus grands seigneurs de la cour le suivaient à cheval, également resplendissants d'étoffes précieuses et de pierreries.

Le prévôt de Paris et les magistrats de cette capitale vinrent au-devant du roi, tous vêtus de robes de damas fourrées de martre, selon l'usage, quoique l'on fût alors au cœur de l'été, et une foule immense de peuple remplissait les rues que le cortège devait parcourir.

A quelque distance de la ville se tenaient cinq dames richement habillées, et montées sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés. Ces dames représentaient les cinq lettres du nom de Paris ;

c'est-à-dire que la première portait le signe du P, la seconde celui de l'A, la troisième celui de l'R, et enfin les deux dernières figuraient les lettres I et S, qui complètent le nom de la première ville de France. Ces cinq dames firent, chacune à son tour, un compliment au roi, qui, après les avoir écoutées avec plaisir, poursuivit sa marche.

A la porte de la ville, Louis aperçut un grand navire argenté, qui formait les armoiries de Paris. Il était suspendu à la voûte, et l'on y voyait plusieurs personnages figurant les différents ordres de l'État, et les vertus qui ont été le partage de la plupart des anciens rois de France.

Dans un autre endroit était disposée une nouvelle scène, qui amusa singulièrement le roi, grand amateur lui-même de ce genre de divertissement. C'étaient des chasseurs sonnant du cor et poursuivant une biche, suivis d'un grand nombre de chiens, ce qui, dit-on, faisait un grand tapage et un agréable spectacle.

De tous côtés des flûtes, des hautbois,

et d'autres instruments en usage à cette époque, faisaient entendre des airs mélodieux, tandis que des fontaines, placées de distance en distance, laissaient couler à grands flots du lait, du vin et des liqueurs, dont les passants pouvaient s'abreuver à leur aise. Mais ce qui charma le plus le monarque, ce fut la vue de deux cents douzaines de petits oiseaux renfermés dans une infinité de cages, qu'on ouvrit toutes à la fois. Pendant un instant, l'air fut agité et presque obscurci par cette multitude d'oiseaux, qui se dispersèrent de tous côtés en battant de l'aile et en gazouillant.

Cependant les débuts de ce règne, signalés par tant de réjouissances, n'annoncèrent point à la France des jours paisibles ni heureux. A peine Louis XI fut-il parvenu au trône, qu'il vit se tourner contre lui la plupart des barons féodaux, dont il avait lui-même excité les mécontentements contre l'autorité royale, quelques années auparavant.

A la tête des coalisés s'étaient placés

les plus grands vassaux de la couronne, tels que FRANÇOIS II, duc de Bretagne, CHARLES LE TÉMÉRAIRE, comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne, et enfin CHARLES, duc de BERRY, propre frère du roi. Ils formèrent entre eux une alliance, qu'ils nommèrent la LIGUE DU BIEN PUBLIC. Le bien du peuple de France en était le prétexte apparent ; mais, en réalité, ces seigneurs ne songeaient qu'à accroître leurs domaines, au détriment de Louis XI, qu'ils connaissaient déjà trop bien pour ne pas le redouter. 1465.

Suivis d'une nombreuse armée de gens d'armes et d'archers, les princes marchèrent sur Paris, dont ils savaient que le roi se trouvait éloigné en ce moment. Ils étaient à la veille de se faire ouvrir les portes de cette grande ville, lorsque le retour inopiné de Louis XI les obligea de livrer, presque sous les murs de la capitale, dans un lieu nommé MONTLHÉRY, une bataille sanglante dont le résultat fut complètement indécis. Des deux côtés, on combattit avec le même acharnement ; et

si les princes confédérés demeurèrent maîtres du champ de bataille, ils n'en furent pas moins arrêtés aux portes de Paris par l'habile Louis XI, qui, sans employer d'autres armes que la ruse et la perfidie, parvint à dissoudre cette ligue formidable.

Trompés enfin par le traité de paix conclu à CONFLANS, sur les bords de la Seine, et qui semblait devoir satisfaire à toutes les exigences qui leur avaient mis les armes à la main, les princes alliés se retirèrent successivement dans leurs États. Mais bientôt, Louis XI sut leur reprendre avec usure tous les avantages qu'il avait feint de leur accorder; et dès ce moment, tous les efforts de sa vie entière n'eurent d'autre but que la ruine totale des grands vassaux de la couronne, qui avaient si longtemps balancé la puissance royale.

Louis XI ne fut pas, comme la plupart de ses prédécesseurs, un prince magnifique et généreux. Au lieu de la robe bleu d'azur, parsemée de fleurs de lis d'or,



que les rois de France portaient depuis Philippe Auguste, son vêtement ordinaire était un habit de drap grossier, et sa chaussure de pesantes bottes enduites de graisse.

A son chapeau étaient attachées de petites images en plomb de la sainte Vierge et de plusieurs saints, auxquels il adressait dévotement ses prières : et chaque fois qu'on lui apportait quelque nouvelle, bonne ou mauvaise, il recommençait ses dévotions. Mais il était porté à la vengeance ; et il lui arriva d'envoyer froidement à la mort de pauvres gens, qui n'avaient eu d'autre tort que de lui inspirer de la défiance. Les biens de ses victimes servaient de récompense à ceux qui se montraient les dociles instruments de ses rancunes ou de son ambition.

Ce monarque ignorait que la prière d'un cœur pur et repentant peut seule être agréable à Dieu, et que c'est offenser la Divinité que de la faire servir à la justification de ses crimes. Il était loin de ressembler à saint Louis, son aïeul, pour

qui la vie du moindre de ses sujets était d'un si grand prix.

Le duc de NEMOURS, comte d'Armagnac, petit-fils de celui qui avait été égorgé, du temps de Charles VI, pour avoir embrassé le parti du dauphin contre le duc de Bourgogne, ainsi que je vous le racontais il n'y a pas longtemps, était un des plus grands seigneurs du royaume. Il s'était associé, comme tant d'autres, à la Ligue du bien public; et quoique le traité de Conflans eût proclamé une réconciliation sincère entre le roi et les barons alliés, il avait eu l'imprudence d'exciter de nouveau la colère du redoutable monarque. Étant parvenu à se saisir de sa personne, Louis XI le fit traduire devant le parlement, qui le condamna à avoir la tête tranchée.

Louis XI aimait à s'entourer des hommes de la classe du peuple, les choisissant de préférence, pour que leur intérêt lui répondit du dévouement absolu qu'il exigeait d'eux. Ses compagnons habituels étaient OLIVIER LE DAIM ou plutôt le

Diable, dont il fit plus tard un ambassadeur, et TRISTAN L'ERMITE, prévôt du palais, que le roi nommait son compère, et dont les fonctions consistaient à faire exécuter ceux que son maître avait condamnés.

De tous les serviteurs de Louis XI, celui qu'il avait admis dans ses confidences les plus intimes était le cardinal LA BALUE, fils d'un simple meunier, et courtisan aussi habile que spirituel, à qui le roi avait conféré les plus hautes dignités de l'État et de l'Eglise. Mais cet homme était insatiable; et Louis ne tarda pas à découvrir que La Balue avait livré à ses ennemis une partie des secrets dont il l'avait fait dépositaire. 1469

En apprenant qu'il était trahi, peu s'en fallut que le roi, envoyant chercher son compère Tristan, ne fît mettre à mort celui qui avait si indignement abusé de sa confiance. Il réfléchit ensuite que ce supplice ne serait point d'assez longue durée, et préféra le faire enfermer dans une cage de fer, qu'on suspendit

dans une tour. Le coupable y demeura douze années, avant de recouvrer sa liberté.

Il y avait certainement une grande cruauté à faire endurer un pareil supplice à cet homme, quel que fût son crime; mais vous éprouverez sans doute moins d'indignation de ce châtiment, lorsque vous saurez que La Balue était lui-même l'inventeur de cette longue torture, et qu'il avait conseillé au roi d'en faire usage contre ceux pour qui la mort lui semblait un châtiment trop expéditif.

Malgré la barbarie dont il donna de si fréquents exemples, Louis XI rendit, en peu d'années, le pouvoir royal en France plus fort qu'il n'avait jamais été. Sans aimer la guerre, il montra du courage et de l'activité, toutes les fois qu'il fut obligé de la faire. Non content d'avoir, par le supplice du malheureux duc de Nemours et de plusieurs autres, frappé de terreur les seigneurs et les barons qui auraient pu être tentés de résister à ses volontés, il acheva de ruiner les restes de la féo-

dalité, en favorisant l'accroissement des communes, et les progrès du commerce et de l'industrie. Mais l'un des principaux titres de gloire de ce monarque, à qui l'on doit également l'utile institution de la poste aux lettres, fut l'encouragement qu'il accorda à l'IMPRIMERIE, découverte toute récente à cette époque, en permettant à l'un des premiers inventeurs de cet art précieux de venir s'établir à Paris, où il exerça bientôt avec le plus grand succès. 1469.

La vie presque entière de Louis XI fut employée à se défaire de tous les adversaires qu'il put croire redoutables. Après avoir menacé le duc de Bretagne de le dépouiller de ses États, pour le punir d'avoir donné asile au duc de Berry, propre frère du roi, qui conspirait de nouveau avec les ennemis du royaume, il lui imposa, les armes à la main, une paix humiliante et onéreuse.

Mais le duc de Berry ayant péri peu de temps après, empoisonné, dit-on, par une pêche qu'il avait partagée avec une

autre personne, Charles le Téméraire, devenu duc de Bourgogne par la mort de Philippe le Bon, son père, ne craignit pas d'accuser hautement le roi lui-même d'être l'auteur de ce crime abominable.

1472. Une armée bourguignonne envahit même la France, et marcha droit sur Paris. Elle fut arrêtée devant BEAUVAIS, par la résistance opiniâtre que lui opposèrent les habitants de cette ville, excités par une femme intrépide nommée JEANNE HACHETTE, dont l'exemple entraîna les autres femmes à se joindre aux combattants, pour repousser les assauts des Bourguignons. En mémoire de cette défense héroïque, Louis XI ordonna que, chaque année, il serait célébré à Beauvais une fête publique, dans laquelle les femmes auraient le pas sur leurs maris. De nos jours, une statue en bronze, élevée à Jeanne Hachette, a consacré le souvenir de cet acte de courage.

Pendant plusieurs années, Charles le Téméraire, ainsi surnommé à cause de

son extrême bravoure, que souvent il poussait jusqu'à l'extravagance, obligea le roi tantôt à le combattre, tantôt à le ménager, sans que, pour cela, Louis se lassât de cette lutte perpétuelle. Il était persuadé qu'un jour viendrait où ce prince imprudent, se jetant de lui-même dans quelque danger, trouverait une fin digne de son audace. En effet, dans une bataille sanglante, livrée sous les murs de NANCY, en Lorraine, Charles ayant été défait et tué, son corps, à peine reconnaissable, fut retiré d'une mare à demi glacée, où son cheval s'était enfoncé. 1477.

Favorisé par cet événement, Louis s'empara, presque sans combat, de la plus grande partie des États de ce prince, et les réunit à la France. Depuis cette époque, l'habile monarque aurait pu vivre tranquille sur ce trône qu'environnaient désormais la crainte et le respect, si la main de Dieu, en s'appesantissant sur son existence, ne lui eût fait expier, d'une manière terrible, les chagrins amers dont il avait abreuvé les derniers

jours de son père, et ses iniquités sans nombre envers ses sujets.

A mesure que le roi avançait en âge, son caractère devenait plus sombre et plus farouche. Chaque jour, sa défiance contre ceux qui l'entouraient paraissait s'accroître, et il semblait ne plus rêver que poignards et empoisonnements. Ne se croyant plus en sûreté dans Paris, où une garde nombreuse, presque entièrement composée de soldats écossais, veillait sans cesse autour du Louvre, il choisit pour retraite le château de PLESSIS-LÈS-TOURS, sur les bords de la Loire, qu'il fit défendre par des fossés profonds, des ponts-levis, des donjons et de triples murailles, et où l'on ne pouvait pénétrer que par des portes hérissées de pointes de fer.

Des étroites fenêtres du château, on apercevait dans la campagne un double rang de potences, où parfois, sans autre forme de procès, le compère Tristan faisait pendre, avec de grosses chaînes de fer, les voyageurs suspects qui s'étaient



trop approchés du manoir de l'ombrageux monarque. Leurs corps demeuraient ainsi suspendus, jusqu'à ce que les oiseaux carnassiers les eussent dévorés, pour servir d'avertissement à ceux qui auraient eu l'imprudence de suivre le même chemin.

Malgré tant de précautions menaçantes, le roi, constamment préoccupé des pensées les plus sinistres, était assiégé par l'effroi d'une mort prochaine, qui ne lui laissait pas un instant de repos. Autour de lui régnait un silence effrayant, que personne n'osait interrompre, tant le moindre bruit lui causait d'alarmes.

Quelquefois, au milieu de la nuit, ce silence était tout à coup troublé par des cris perçants que poussait le malheureux prince, sans doute agité par le remords des mauvaises actions qu'il avait cominises. Alors la grosse cloche du château retentissait au loin, et ses serviteurs accouraient de toutes parts; le roi ne se rassurait qu'en entendant un grand nombre de voix murmurer de

longues prières ou entonner de pieux cantiques.

D'autres fois, afin que ses sujets ne s'aperçussent pas qu'il était malade, il affectait de se montrer en public, paré avec recherche. Couvert d'ornements d'or et de pierreries, il se flattait encore de déguiser à ses sujets sa maigreur et son dépérissement ; mais, dans ce moment même, il ne permettait pas qu'on approchât de sa personne, et ne se laissait voir le plus souvent que de l'extrémité d'une galerie.

Il y avait alors, en Italie, un saint religieux nommé FRANÇOIS DE PAULE, qui vivait depuis quarante ans dans la solitude, et dont chacun célébrait les miracles. On avait dit à Louis que les prières de cet homme vénérable pourraient prolonger sa vie, et le guérir de ses terreurs ; et dans cette espérance, le roi fit tout au monde, pour que le bon ermite consentit à le visiter.

1483. Lorsque François, vêtu d'une robe de bure grossière, fut introduit au château

du Plessis-lès-Tours, le roi vint se jeter à ses pieds en pleurant, et criant : « Guérissez-moi » ; mais le saint lui parla de la nécessité du repentir, pour se faire pardonner ses péchés, et l'engagea à se préparer à une mort chrétienne. Olivier le Daim, et son médecin JACQUES COYTHIER, ne lui cachèrent pas non plus que sa fin était prochaine, et cette certitude parut lui rendre tout son courage.

De ce moment, le vieux roi se jeta dans les bras de la Providence. Retrouvant alors toute sa présence d'esprit, il voulut encore mettre ordre aux affaires du royaume, et régla lui-même, dans les plus petits détails, la pompe de ses propres funérailles. Il enjoignit ensuite aux officiers de sa maison, avant même qu'il eût cessé de vivre, de se rendre auprès du dauphin, son fils, qui allait devenir leur roi ; et il expira peu de jours après.

Après avoir vu mourir un des plus grands rois de la terre, François de Paule s'en retourna au désert, pour y reprendre sa vie pauvre et édifiante.



## CHARLES VIII.

Depuis l'an 1483 jusqu'à l'an 1498.

---

Il est heureusement fort rare, mes enfants, de voir des fils ingrats et dénaturés euvers leurs parents comme l'avait été Louis XI à l'égard de son père Charles VII; mais il est bon de remarquer que ceux dont la jeunesse a été troublée par une faute aussi déplorable ne se sont pas mieux acquittés, dans tout le cours de leur vie, des autres devoirs naturels qu'ils ont été appelés à remplir. Personne ne doit donc être surpris si Louis XI, qui s'était montré mauvais fils, s'est également montré plus tard prince impitoyable, frère vindicatif, et père sans affection pour ses propres enfants.

Le dauphin, fils de Louis, se nom-

mait Charles. C'était, dit un historien contemporain, un gentil prince, si doux, si gracieux et si affable, qu'il n'était point possible de voir une meilleure créature. Ce prince ne ressemblait donc guère à son père, que son humeur sombre et farouche rendait un objet de terreur pour tous ceux qui l'approchaient.

Cet effroi de la mort, dont je vous disais tout à l'heure que Louis XI avait été si vivement agité, n'avait pas seulement pour cause la certitude d'une autre vie, où il lui faudrait rendre compte de ses mauvaises actions; il éprouvait, en même temps, une peine amère à songer qu'un autre, après lui, posséderait ce pouvoir absolu auquel il avait tout sacrifié. Cette idée lui était insupportable; et quoiqu'il sût parfaitement que, selon l'ordre de la nature, le dauphin dût être son successeur, la vue seule de cet enfant lui était devenue pénible. Pendant les dernières années de sa vie, il le confina au château d'AMBOISE, voisin de celui du Plessis-lès-Tours, avec son gouverneur

et un petit nombre de domestiques, défendant que personne l'approchât sans sa permission. Il avait même négligé à dessein son éducation, disant hautement que si le jeune prince savait dissimuler sa pensée, il serait assez savant pour régner. Aussi, c'est à peine si le dauphin apprit à lire; et le seul genre d'étude auquel il prit goût était le récit des vieilles histoires des croisades, et celui des hauts faits d'armes de Bertrand du Guesclin et des autres chevaliers de grande renommée. L'attention qu'il prêtait à ces récits lui inspira de bonheur le désir d'imiter un jour ces vaillants capitaines, en faisant aussi de grandes guerres, et en s'illustrant comme eux par des traits de courage.

Cependant, en mourant, Louis XI se repentit amèrement d'avoir négligé l'éducation de son fils. Il recommanda à ses grands officiers, en les envoyant auprès du jeune roi, de servir fidèlement leur nouveau maître, ainsi qu'ils l'avaient servi lui-même.

Toute la cour se rendit aussitôt au châteaud'Amboise, pour rendre hommage au dauphin, qui, après avoir pleuré sincèrement son père, monta sur le trône et devint roi de France, sous le nom de 1483.  
CHARLES VIII.

Or le nouveau roi n'était âgé que de treize ans; et quoique cet âge fût celui où les rois de France, depuis Charles V, étaient censés pouvoir gouverner par eux-mêmes, ce fut sa sœur aînée, nommée ANNE, épouse du sire de BEAUJEU, qui prit le titre de régente. C'était une femme d'un esprit fin et délié, et dont le caractère impérieux ne manquait pas de ressemblance avec celui de son père Louis XI. Quelques actes de justice lui concilièrent promptement la faveur du peuple, qui lui sut un gré infini d'avoir fait pendre Olivier le Daim, le barbier et le confident du roi son père, que chacun accusait d'avoir trempé dans plus d'un crime abominable. Les biens considérables que ce méchant homme avait amassés furent confisqués; et l'on n'entendit plus parler

désormais du prévôt Tristan l'Ermite, ni de ses barbaries. A la vérité, plusieurs princes et barons, se souvenant encore de la ligue du Bien public que Louis XI avait eu tant de peine à détruire, murmuraient d'obéir ainsi à une femme et à un roi enfant. Leurs murmures n'étaient point fondés; car si la loi salique excluait les femmes de la couronne de France, aucune coutume nationale ne les empêchait de régir le royaume, lorsque les rois étaient trop jeunes, ou absents de leurs États.

La seconde sœur de Charles VIII, nommée JEANNE, différait entièrement de son aînée, la dame de Beaujeu. Son caractère était timide, son extérieur peu agréable, son visage sans aucun charme; et pour comble de disgrâce, elle était boiteuse et de petite taille. Cette princesse avait épousé le plus proche parent du roi, LOUIS, duc d'ORLÉANS, petit-fils du malheureux duc assassiné par Jean sans Peur, et de l'intéressante Valentine de Milan. Le jeune prince, doué de qualités



aimables et brillantes, avait pourtant un défaut qui lui fit commettre bien des fautes : c'était une ambition démesurée, qui le brouilla avec la dame de Beaujeu, dont il supportait avec plus de peine que tout autre l'humeur impérieuse et le caractère altier.

Après avoir vainement employé tous les moyens de conciliation, pour parvenir à se faire donner la tutelle du jeune monarque, il résolut de se plaindre, devant le parlement de Paris, que la dame de Beaujeu eût écarté de la régence les princes du sang royal. La sage compagnie, après avoir pris connaissance de cette plainte, répondit par l'organe de son président : « Que le parlement n'était institué que pour rendre la justice aux peuples, et qu'il ne lui appartenait en aucune façon d'intervenir dans les querelles des grands princes. »

Ces paroles sont d'autant plus remarquables, que, lorsque nous serons plus avancés dans cette histoire, vous verrez d'autres magistrats tenir un tout autre

langage, et prétendre à leur tour au gouvernement de l'Etat.

1484. Il fallut donc que le duc d'Orléans recourût à d'autres moyens. Les seigneurs ennemis de la régente obligèrent les conseillers du jeune Charles à convoquer à Tours les États généraux du royaume, comme vous vous souvenez sans doute qu'ils avaient été assemblés au temps de la captivité du roi Jean, et dans quelques autres circonstances graves. Mais cette assemblée, composée d'un grand nombre de barons, d'évêques et de bourgeois, et qui comptait dans son sein de généreux citoyens, ne put faire prévaloir les vœux du pays, et mettre fin aux querelles des grands.

1488. Alors le duc d'Orléans, séduit par les mauvais conseils de quelques amis imprudents, se laissa entraîner dans une entreprise dont il ne tarda pas à se repentir. Il prit les armes contre la régente, sous pré-  
texte de délivrer le roi, qu'il disait être tenu en captivité, et osa livrer une bataille aux troupes royales, dans un lieu

nommé SAINT-AUBIN-DU-CORMIER. Il fut complètement vaincu, malgré le secours du duc de Bretagne, qui avait embrassé son parti. Presque tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune périrent malheureusement, et lui-même fut jeté dans une prison. Il y passa trois années à faire des réflexions sur son imprudence et son étourderie, qui auraient pu lui devenir plus funestes encore; car il s'était exposé à perdre la tête, pour avoir porté les armes contre le roi.

Au lieu de ce terrible châtiment, que le duc d'Orléans n'aurait certainement point évité sous Louis XI, l'un des premiers soins de Charles VIII, dès que le jeune monarque eut atteint l'âge où il put régner par lui-même, fut d'ouvrir à son cousin les portes de sa prison et de lui tendre les bras. Cette réconciliation fut aussi sincère que durable de part et d'autre; le duc d'Orléans se montra dès lors le plus fidèle ami de Charles VIII, qui ne cessa jamais de lui témoigner une confiance absolue.

Depuis que la mort de Charles le Téméraire avait réuni au royaume le duché de Bourgogne, la Bretagne était la seule province de France qui eût conservé son duc particulier. Le prince qui régnait sur ce pays, du temps de Louis XI, étant venu à mourir, sa puissance passa entre les mains de sa fille, ANNE DE BRETAGNE, jeune princesse d'une rare beauté et du plus aimable caractère. Elle était destinée, dès son enfance, à épouser l'empereur d'Allemagne; mais Charles VIII craignit avec raison de voir cette union introduire des étrangers dans le royaume. Ayant demandé lui-même la duchesse Anne en mariage, l'intérêt des deux pays obligea cette princesse à l'accepter pour époux, et elle devint reine de France presque malgré elle.

Le roi, pour parler vrai, n'était pas beau. Il était petit de taille, et mal proportionné; son corps chétif et sans grâce portait une grosse tête, et les traits de son visage formaient un ensemble peu agréable. Mais il était si bon, si affable,

si poli, si attentif à prévenir les moindres désirs de la reine, qu'en peu de temps il eut toute son affection.

Charles VIII n'avait point oublié les prouesses des anciens chevaliers français, dont les récits avaient autrefois charmé son enfance. Plus épris que jamais de ces aventures, qu'il ne pouvait espérer de rencontrer dans son royaume devenu paisible, il indiqua à Lyon un tournoi, semblable à celui où Bertrand du Guesclin avait combattu pour la première fois avec tant de vaillance. Une foule de seigneurs s'y rendirent de tous côtés, avec une suite nombreuse et une prodigieuse magnificence d'équipages. Les fêtes que l'on célébra furent splendides. Le roi profita de l'élan général, pour proposer à cette réunion de nobles guerriers de passer en Italie, où les rois de France, depuis Charles d'Anjou, prétendaient avoir des droits sur le royaume de Naples. Cette proposition fut accueillie avec acclamation; et cette vaillante noblesse, sans presque prendre le temps de quitter ses

1494.

habits de fête, se mit en marche pour l'Italie, où le souvenir des Vèpres siciliennes n'était point encore oublié.

Malgré les alliés que Charles VIII trouva d'abord dans cette contrée, il lui fallut livrer bien des batailles, dans lesquelles il se distingua, parmi tant d'intrépides chevaliers, par sa gaieté et sa hardiesse dans les périls. Plus d'un succès couronna son entreprise; et déjà il s'était rendu maître de Rome et de Naples, où il avait fait une entrée solennelle, à la tête de ses troupes. S'apercevant alors que tant de marches et de combats avaient considérablement diminué ses forces, il se décida à retourner en France, avec  
1495. moins de huit mille soldats, restes d'une armée quatre fois plus nombreuse, à la tête de laquelle il avait franchi les Alpes, quelques mois auparavant.

L'impétuosité naturelle de son caractère n'avait pas permis à Charles VIII d'apprécier les dangers de cette expédition aventureuse. Il n'eut pas plus tôt mis le pied en Italie, que la plupart de

ceux même qui l'y avaient appelé s'étaient tournés contre lui, les uns ouvertement, les autres par des alliances secrètes avec les ennemis de la France. Aussi, à peine eut-il commencé son mouvement de retraite, qu'il vit l'Italie presque entière soulevée contre lui, et les forces réunies de ses adversaires lui fermer, au passage des Alpes Pennines, le seul chemin qu'il pût suivre pour rentrer dans ses États

Ce fut auprès d'une petite ville appelée FORNOUE, dans une vallée profonde, où il semblait impossible qu'une armée pût se déployer pour combattre, que les troupes ennemies, cinq fois plus nombreuses que celles du roi de France, l'attendirent de pied ferme, se flattant de ne pas laisser échapper un seul Français. Mais, secondé par son intrépide gendarmerie, Charles les attaqua avec tant de résolution, qu'il força cette multitude à lui ouvrir un passage, laissant quatre mille morts sur le champ de bataille, tandis que les vainqueurs ne perdirent pas plus de deux cents soldats.

Cette journée de Fornoue, où Charles, par sa valeur, mérita qu'on dît de lui qu'il était « petit de corps, mais grand de cœur », devint l'occasion d'un acte de dévouement qu'on ne saurait trop admirer. Neuf chevaliers français, ayant appris que les ennemis, qui connaissaient la couleur de la cotte d'armes du roi, se proposaient de diriger contre lui tous leurs efforts, revêtirent tous, d'un commun accord, des armures semblables à la sienne, afin de détourner sur eux-mêmes les coups destinés au monarque.

Charles rentra donc en France avec la gloire d'avoir livré de brillants combats; mais c'était tout ce qui lui restait de cette expédition, où le sang et les trésors de ses sujets n'avaient point été épargnés. Le royaume de Naples ne demeura point en sa puissance. Deux ans à peine après son retour, lorsqu'il songeait à tenter une seconde fois la même

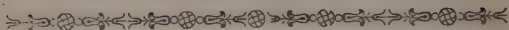
1498. conquête, il mourut tout jeune encore, après une maladie de quelques heures, dans ce même château d'Amboise où



s'étaient écoulées les dernières années de son enfance.

Je vous donnerai une idée de l'amour que les Français portaient à ce roi, en vous disant que lors de la célébration de ses funérailles à Saint-Denis, deux des officiers de sa maison moururent de douleur, pour avoir perdu un si excellent maître.

---



## LE PÈRE DU PEUPLE.

Depuis l'an 1498 jusqu'à l'an 1515.

---

Nous voici arrivés à l'une des époques les plus mémorables de l'histoire du monde, non seulement par les événements qui la signalèrent, mais encore par les changements remarquables qui s'étaient opérés, depuis un certain temps, dans l'esprit des peuples de l'Europe.

En effet, dans le cours du siècle auquel appartiennent les événements dont je viens de vous raconter l'histoire, quelques hommes éminents par leur savoir et leur industrie avaient fait des découvertes importantes, et inventé des choses dont on n'avait eu jusqu'alors aucune idée.

Telle avait été d'abord la composition

de la poudre à canon, qu'on attribue à un moine allemand, et dont on fit 1320. usage, pour la première fois dans les batailles, à la fatale journée de Crécy, ainsi 1336. que je vous l'ai fait observer. Cette invention, qui rendit inutiles les pesantes armures de fer auxquelles les seigneurs et les chevaliers avaient dû leur supériorité sur les autres combattants, acheva aussi de ruiner la féodalité. Les châteaux forts, malgré leurs épaisses murailles et leurs larges fossés, cessèrent d'être imprenables, lorsqu'au moyen d'une certaine quantité de poudre placée sous les fondations d'un édifice, on put, par une explosion terrible, renverser de fond en comble, d'un seul coup, des remparts que les plus puissantes machines de guerre n'avaient pu, jusque-là, parvenir à ébranler.

L'introduction de l'imprimerie, que 1469. Louis XI avait favorisée en France, comme je vous l'ai dit ailleurs, n'avait pas produit des effets moins remarquables dans un autre genre. Cette utile inven-

tion multiplia les livres à l'infini; et de ce moment, il ne fut plus permis à personne de demeurer ignorant.

1492. Enfin, au temps de Charles VIII, un habile navigateur, nommé CHRISTOPHE COLOMB, natif de Gênes en Italie, avait obtenu du roi d'Espagne, à force de prières, trois petits vaisseaux, sur l'un desquels ils s'était embarqué, avec quelques marins intrépides. Sans avoir d'autre guide qu'une aiguille mobile, dont la pointe possède la singulière propriété de se tourner sans cesse vers le nord, il s'avança sur l'immensité de l'Océan jusqu'à ce qu'il eût rencontré d'autres terres, et des pays tout à fait inconnus jusqu'alors aux Européens. L'instrument dont il se servit pour ce voyage aventureux est ce qu'on nomme aujourd'hui une « boussole », et il y avait alors peu de temps que les marins avaient appris à en faire usage.

Ces contrées étrangères, dont la découverte vous sera aussi racontée quelque jour, reçurent d'abord le nom de NOUVEAU MONDE; mais, plusieurs années

après, un autre navigateur appelé AMÉRIC VESPUCE, ayant suivi l'exemple de Christophe Colomb, donna au vaste continent qu'il découvrit à son tour la dénomination d'AMÉRIQUE, qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

Ces inventions, et les découvertes qui en furent la conséquence, changèrent en peu de temps la plupart des anciens usages. L'or et l'argent, dont on trouva des mines considérables dans le Nouveau Monde, devinrent plus communs en Europe. Le commerce maritime enrichit un grand nombre de villes, qui, jusqu'alors, n'avaient eu aucune importance; et l'on vit à Paris, et dans plusieurs autres cités de France, s'ouvrir des écoles et des collèges, où les jeunes gens de toutes les provinces vinrent en foule acquérir l'instruction dont ils commençaient à comprendre la nécessité.

Cependant Charles VIII étant mort sans laisser de postérité, Louis, duc d'Orléans, 1498. son plus proche parent, fut appelé à lui succéder sous le nom de LOUIS XII.

Aussitôt son avènement, quelques-uns de ces courtisans qui ne manquent jamais d'accourir auprès des princes heureux vinrent lui conseiller de se venger de ceux qui l'avaient combattu et fait prisonnier à Saint-Aubin-du-Cormier ; mais Louis leur eut bientôt imposé silence, en prononçant à haute voix ces paroles remarquables : « Ce n'est pas à Louis XII de venger les injures du duc d'Orléans ».

Cette réponse est très honorable pour ce prince. En parlant ainsi, le roi témoignait qu'il n'userait jamais de son pouvoir actuel pour punir ceux qui, en le combattant, lorsqu'il n'était qu'un sujet rebelle, n'avaient fait que remplir un devoir rigoureux mais nécessaire.

La veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, aussitôt après la mort de son mari, avait voulu se retirer dans ses États, pour ne pas voir un autre prince occuper la place de celui qu'elle pleurait. Mais, peu de temps après, Louis XII, ayant fait déclarer nul son mariage avec la pauvre Jeanne de France, cette seconde

fille de Louis XI, si disgracieuse et si triste, qu'il avait épousée autrefois, il offrit à la duchesse de Bretagne de partager son trône, et obtint son assentiment.

Par ce mariage, le duché de Bretagne se trouva définitivement réuni à la France, dont il était demeuré séparé depuis les derniers démembrements de l'empire de Charlemagne. Presque toutes les provinces de l'ancienne Gaule vinrent ainsi, successivement, se réunir de nouveau à ce royaume, auquel, depuis cette époque, elles n'ont jamais cessé d'appartenir.

A l'exemple de son prédécesseur, Louis XII, que son affabilité avait déjà fait surnommer le PÈRE DU PEUPLE, eut l'idée de passer en Italie, pour faire valoir ses droits sur le MILANAIS. Cette 1501.  
province avait appartenu autrefois à la famille de sa grand'mère, Valentine de Milan; mais le roi d'Espagne, ainsi que plusieurs princes d'Italie, prétendaient la lui disputer. Laissant donc le soin de gouverner ses États, pendant son absence, à

un sage et habile ministre, le cardinal d'AMBOISE, dans lequel il avait placé toute sa confiance, il se mit en marche avec une armée nombreuse, mais formidable surtout par le courage des chevaliers qui l'accompagnaient.

Parmi ces guerriers, il y avait un capitaine nommé BAYARD, qui non seulement était le plus brave des officiers de son temps, mais que ses vertus avaient fait surnommer le CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

Dès son jeune âge, Bayard s'était montré capable des plus grandes choses ; ses jeux mêmes annonçaient un caractère ferme et généreux. Il n'était point turbulent et mutin, comme l'avait été Bertrand du Guesclin ; mais à tout il préférait les exercices militaires, qui exigent de la force et de l'adresse.

A peine sorti de l'enfance, Bayard suivit le roi Louis XII en Italie. Auparavant, il avait demandé et reçu avec recueillement la bénédiction de son vieux père ; car il n'était pas possible qu'un



si bon jeune homme ne fût pas un fils tendre et respectueux. Dès que l'occasion s'en présenta, il se distingua par plusieurs traits d'un courage intrépide.

Un jour que les ennemis se montraient supérieurs en force à l'armée française, Louis XII ordonna de traverser un pont de bois, placé sur une rivière, et recommanda de détruire le pont aussitôt que les derniers soldats l'auraient franchi, afin que les Espagnols ne pussent pas les suivre.

Malheureusement, on n'eut pas le temps d'exécuter cet ordre. Les Français allaient être surpris dans leur retraite, lorsque Bayard, s'apercevant que le pont était abandonné, se plaça presque seul à l'entrée de ce passage difficile, et arrêta par son courage toute l'armée ennemie. Ce fut seulement après avoir combattu pendant plusieurs heures, pour donner aux troupes du roi le temps de se retirer, que Bayard, couvert de blessures, rejoignit les siens, laissant les Espagnols stupéfaits d'une si admirable valeur.

Hors du champ de bataille, où le courage du lion semblait lui être naturel, Bayard avait la douceur et la simplicité d'un agneau. Il détestait le mensonge, et aurait mieux aimé être puni, s'il avait eu le malheur de commettre une faute, que de s'excuser en parlant contre la vérité.

A ces précieuses qualités, Bayard joignait une piété sincère et une charité sans bornes. A la prise d'une ville d'Italie nommée BRESCIA, où il s'était élancé l'un des premiers à l'assaut, ses soldats lui amenèrent une jeune fille d'une beauté remarquable, et qu'ils avaient arrachée à des dangers effrayants. Elle était baignée de larmes, et ne cessait de demander sa mère, dont elle ignorait la destinée. Le bon chevalier, touché de ses pleurs, n'eut pas de repos qu'il n'eût retrouvé cette femme, et lui rendit sa fille. Ayant appris qu'elle était dans l'indigence, et veuve d'un gentilhomme milanais tué à l'armée, il la pria d'accepter, pour la dot de sa fille, une somme d'argent, dont la Providence

permit qu'il se trouvât pourvu en ce moment.

Ces deux personnes, pénétrées de la plus vive reconnaissance, se jetèrent à ses pieds, pour le remercier d'un pareil bienfait; mais il les releva avec bonté, et ne leur demanda, pour prix de tant de grâces, que de lui garder un secret inviolable sur cette aventure. Malgré cette précaution, la belle action qu'il avait faite fut bientôt connue de toute l'armée.

Cependant Bayard n'était pas le seul capitaine français qui montrât tant de vaillance et de vertu. Louis XII lui-même se distinguait par son courage, au milieu de tant d'hommes intrépides. Un jour, dans un combat sanglant, quelques-uns de ses officiers murmuraient de le voir exposer, avec une sorte de témérité, sa vie et la leur aux coups des ennemis : « Que ceux qui ont peur, » s'écria le roi en riant, « se mettent derrière moi. » Ce mot fit rougir de honte les mécontents; et personne ne songea

plus à son propre salut, en voyant le sang-froid du monarque.

L'un des guerriers les plus brillants de cette époque fut GASTON DE FOIX, comte d'Armagnac et duc de Nemours, propre neveu du roi, et parent du malheureux prince de ce nom à qui Louis XI avait fait trancher la tête. Ce jeune chevalier, que Louis XII aimait comme s'il eût été son propre fils, joignait aux qualités les plus aimables la valeur la plus intrépide; mais, comme si cette famille d'Armagnac eût été réservée à une infortune héréditaire, il périt à la fleur de l'âge, à RAVENNE, en Italie, dans une bataille où il venait de remporter une victoire éclatante sur les Espagnols. Sa mort devint le signal des revers qui, depuis ce moment, ne cessèrent pas d'assaillir les Français dans cette contrée, dont le sol fut arrosé de leur sang pendant plus d'un demi-siècle.

Les désastres de ces guerres d'Italie, presque aussi funestes à la France que les invasions des Anglais, avaient obligé Louis XII à rentrer dans son royaume,

où le rappelait d'ailleurs la mort de son 1510.  
fidèle ministre le cardinal d'Amboise.

Ce prince ne pensa plus, dès lors, qu'à faire le bien de son peuple, dont il était adoré. Monté sur une mule blanche, on le voyait chaque jour parcourir, sans aucune suite, les rues de Paris, écoutant avec douceur quiconque avait quelque grâce à solliciter, et donnant tous ses soins à ce que bonne et prompte justice fût faite à tout le monde.

Quelquefois aussi, déguisé sous des vêtements obscurs, il prenait plaisir à se mêler à la foule du peuple, pour connaître ce que chacun pensait de son gouvernement. Il recueillait attentivement les plaintes que les plus pauvres gens faisaient entendre; et lorsque leurs réclamations étaient justes, ils apprenaient, en voyant leurs vœux exaucés, que c'était au roi lui-même qu'ils s'étaient adressés.

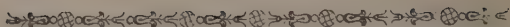
Un grand seigneur de la cour avait un jour, par accident sans doute, cassé le bras à un pauvre ouvrier, qui n'avait point osé se plaindre. Le roi, informé de

cet événement, dans une de ses promenades secrètes, mit aussitôt son bras en écharpe, comme s'il eût été blessé lui-même; puisse présentant devant les juges, il déclara qu'il ne se regarderait comme guéri, que lorsque l'auteur de cette blessure aurait été puni. Les juges, ayant pris des informations, condamnèrent l'homme riche à payer une somme d'argent au pauvre malade, qu'il dut en outre faire guérir à ses frais; et le roi eut la satisfaction d'entendre les bénédictions de son peuple, qui lui souhaitait une longue vie.

1514. La reine Anne, dont la charité égalait celle de son royal époux, s'associait à ses bonnes œuvres; aussi sa mort fut-elle une grande affliction pour les pauvres et les malheureux. Vainement Louis s'était flatté de trouver des consolations dans une autre union, en épousant une jeune princesse nommée MARIE TUDOR, fille de Henri VII, roi d'Angleterre, dont je vous parlerai dans une autre histoire. Le vieux roi n'eut pas le temps

de jouir du bonheur qu'il attendait de ce nouveau mariage. Il mourut peu de mois après; et le jour de ses funérailles, dans les villes et dans les campagnes, il semblait, à voir la douleur publique, que chaque Français eût perdu son père. 1515.

---



## FRANÇOIS PREMIER.

Depuis l'an 1515 jusqu'à l'an 1547.

---

Si la mort du bon roi Louis XII fut amèrement pleurée du peuple, de qui il avait si bien mérité d'être aimé, il n'en fut pas de même de la noblesse française, dont ce prince, dans les derniers temps de sa vie, s'était efforcé de contenir l'humeur guerrière et aventureuse. Aussi

1515. salua-t-elle avec transport l'avènement du jeune comte d'ANGOULÊME, gendre de Louis XII, et son plus proche parent, qui lui succéda et prit le nom de FRANÇOIS I<sup>er</sup>.

François I<sup>er</sup> était élégant, affable et spirituel. Il aimait les hommes instruits, et attira, des divers pays de l'Europe, plusieurs d'entre eux à Paris, en les comblant de toutes sortes de faveurs. Par ses bien-



faits, il encouragea les sciences et les arts, dont les Français avaient pris le goût dans leurs expéditions d'Italie, le pays du monde le plus riche en monuments, en peintures et en chefs-d'œuvre de tout genre. Son règne est à jamais mémorable par la RENAISSANCE des lettres, qui, à cette époque, prirent en France un nouvel essor. Il eût été peut-être le prince le plus accompli de son temps, s'il n'eût trop aimé la guerre, et causé, par cette folle passion, de grands malheurs au royaume et à lui-même.

Lorsque François I<sup>er</sup> fut appelé à régner sur la France, il y avait en Europe deux rois puissants, dont il aurait dû s'efforcer de n'être jamais l'ennemi : l'un était HENRI VIII, que vous apprendrez un jour à connaître dans l'histoire d'Angleterre; l'autre était CHARLES-QUINT, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, l'un des princes les plus habiles et les plus ambitieux qui aient jamais existé.

François I<sup>er</sup>, qui, dans les premiers temps de son règne, avait compris la né-

1520

cessité de se concilier l'amitié de ces princes, proposa une entrevue à Henri VIII. Elle eut lieu dans un endroit qu'on nomma le CAMP DU DRAP d'OR, à cause de la magnificence qui fut déployée pour ce rendez-vous des deux monarques.

Dans une vaste plaine de Flandre avaient été élevés plusieurs palais en bois, si richement décorés, que la description que je pourrais vous en faire ressemblerait à ces récits merveilleux et mensongers qu'on trouve dans les contes de fées. Les reines de France et d'Angleterre y accompagnèrent leurs maris, et se firent suivre des dames les plus nobles et les plus riches de leurs royaumes. Les deux rois se virent au milieu des fêtes, des bals, des tournois et des jeux de toute espèce, et ce fut à qui des deux porterait le plus loin l'élégance et la somptuosité.

Les courtisans des deux nations se ruinèrent pour surpasser leurs égaux en magnificence; et comme l'orgueil nous porte infailliblement à faire des sottises, il s'en trouva quelques-uns qui vendirent

leurs terres et leurs châteaux, pour acheter de beaux manteaux et des habits éblouissants d'or et de pierreries. Mais cette vanité ridicule ne leur attira que des railleries. En les voyant passer, on disait qu'ils n'étaient si fiers, que parce qu'ils portaient sur leurs épaules leurs moulins, leurs forêts et leurs prairies.

Après avoir passé tout un mois au camp du Drap d'Or, au milieu des plaisirs de toute espèce, les deux rois se séparèrent fort satisfaits de leur entrevue, et se faisant mille promesses, qu'ils n'avaient l'intention de tenir ni l'un ni l'autre.

François I<sup>er</sup> possédait alors un des plus puissants États de l'Europe; et il suffira, pour vous en convaincre, de jeter un coup d'œil sur une carte de la France, telle qu'elle était constituée à cette époque. La Normandie, arrachée par Philippe 1204.  
Auguste à Jean sans Terre; le Languedoc, cédé à Louis VIII par Amaury de Mont- 1223.  
fort, à la suite de la croisade contre les Albigeois; le Dauphiné, réuni à la France 1343.

sous Jean II; la Guyenne, conquise sur  
1453. les Anglais par Charles VII; la Bour-  
gogne presque entière, ajoutée à ces  
1477. provinces par Louis XI, après la mort de  
Charles le Téméraire; la Bretagne enfin,  
1499. acquise à Louis XII, par son mariage  
avec la duchesse Anne, formaient par  
leur réunion un des plus beaux royaumes  
que l'on eût encore vus. L'abaissement de  
tous les grands vassaux, sous les règnes  
précédents, avait établi solidement l'auto-  
rité royale sur les différentes provinces  
de France. François aurait donc pu se  
contenter de cette vaste puissance, que  
personne ne songeait à lui contester;  
mais il eut l'idée de faire revivre les  
anciennes prétentions de son prédéces-  
seur sur le Milanais, et n'eut pas de  
repos qu'il ne se fût mis en mesure de  
tenter la conquête de ce pays.

Plein de confiance dans le nombre et  
la valeur des chevaliers qui marchaient  
sous ses drapeaux, le bouillant monar-  
que n'attendit pas longtemps l'occasion  
de déployer son courage. A peine eut-il

franchi les Alpes, que les Suisses, gagnés par le duc de Milan, essayèrent de l'arrêter dans les défilés que forment ces montagnes. Les deux armées s'étant rencontrées auprès d'un village nommé MARRIGNAN, ce lieu devint le théâtre d'une sanglante bataille, qui dura deux jours et deux nuits sans interruption; et les Français y remportèrent une éclatante victoire. Les plus vieux soldats assurèrent qu'ils n'avaient jamais vu un combat aussi acharné, et l'un des plus intrépides déclara que c'était une vraie « bataille de géants ».

Le roi s'était distingué par sa bravoure, au milieu de tant de braves. Il voulut que le chevalier Bayard, qui avait combattu sous ses yeux pendant toute la bataille, l'armât chevalier, avec les cérémonies usitées en pareille circonstance. Bayard, toujours aussi modeste, se défendit d'abord d'un si grand honneur, que pouvaient revendiquer une foule de seigneurs plus élevés en dignités, mais certainement moins illustres par

leurs vertus; il dut cependant se soumettre aux ordres du roi. François s'étant mis à genoux, le vaillant capitaine lui appliqua, suivant l'usage, deux légers coups de son épée sur les épaules, et lui donna l'accolade.

Après cette cérémonie, le bon chevalier remit son épée dans le fourreau, en faisant serment de ne plus désormais se servir de cette arme que contre les infidèles et les Sarasins.

Cependant François I<sup>er</sup>, malgré son courage, ne fut pas aussi heureux dans toutes ses batailles qu'il l'avait été à Marignan. En Italie, les armées de Charles-Quint lui disputèrent pied à pied les provinces qu'il prétendait conquérir; et il lui fallut livrer une multitude de combats sanglants, qui coûtèrent la vie à un grand nombre de braves guerriers.

1524. Bayard lui-même fut atteint d'un coup mortel, dans une rencontre où il venait encore de s'illustrer par de nouvelles prouesses. Sentant sa fin approcher, il se fit déposer au pied d'un arbre, et ne

pensait plus qu'à bien mourir, en priant Dieu de lui accorder le pardon de ses fautes, comme doit le faire un bon chrétien.

Il était là, près d'expirer, lorsque des capitaines espagnols, ayant appris le malheur de cet intrépide chevalier, se rendirent auprès de lui, et lui témoignèrent le regret qu'ils éprouvaient de voir périr un si vaillant homme. Bayard les remercia avec politesse; mais voyant s'avancer le connétable de BOURBON, qui, brouillé avec le roi de France, était sorti du royaume et avait embrassé le parti de ses ennemis, il ne fut pas maître de son indignation.

Ce seigneur, s'étant approché de lui, voulut lui exprimer combien il avait pitié de le voir dans un si triste état. « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, lui répondit le mourant, mais vous plutôt, monseigneur, qui portez les armes contre le roi votre maître, et contre votre pays. » Peu d'instants après avoir dit ces belles paroles, qui firent rougir de honte le connétable,

le bon chevalier rendit l'âme, emportant les regrets de toute la France, et l'estime même de ses ennemis.

La perte de cet homme illustre ne fut que le prélude des malheurs dont François I<sup>er</sup> ne tarda pas à être frappé. Depuis ce moment, toutes ses entreprises en Italie furent désastreuses. Un an à peine après la mort de Bayard, le roi, ayant mis  
1525. le siège devant une place nommée PAVIE, se trouva en présence d'une armée espagnole que Charles-Quint avait envoyée pour la défendre.

Alors s'engagea, auprès de cette ville, une nouvelle bataille, dans laquelle l'armée française fut taillée en pièces, malgré les efforts inouïs du roi et des braves qui l'accompagnaient. François I<sup>er</sup> lui-même tomba au pouvoir des ennemis. Depuis la funeste bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier par les Anglais, une si grande calamité n'avait point affligé la France.

L'un des premiers soins du roi captif, après son malheur, fut d'écrire à sa mère



pour l'en informer, car il avait pour elle trop de tendresse et de respect, pour permettre qu'elle apprît par d'autres que lui-même le revers dont il était frappé. Sa lettre commençait par ces mots remarquables, que vous entendrez souvent répéter : « Tout est perdu, madame, fors l'honneur. »

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la joie de Charles-Quint, lorsque le royal prisonnier lui fut amené en Espagne. Il ne le traita pas d'abord avec les égards dus au souverain d'un grand royaume ; mais bientôt après, il se repentit de sa dureté, et lui témoigna une politesse dont les rois, plus que personne, doivent l'exemple aux autres hommes.

François I<sup>er</sup> demeura près d'un an prisonnier à Madrid. L'ennui de la captivité, le désœuvrement et les chagrins altérèrent sa santé ; et s'il fût resté plus longtemps éloigné de la France, peut-être serait-il mort au pouvoir de ses ennemis. Moyennant une forte rançon, Charles-Quint 1526. consentit enfin à lui rendre la liberté,

dont il profita pour rentrer aussitôt dans son royaume.

1540. Près de quinze ans après ces événements, les deux rois n'étant plus en guerre, Charles-Quint, qui, en qualité de roi d'Espagne et d'empereur d'Allemagne, possédait des royaumes dans toutes les parties de l'Europe, fit demander à François I<sup>er</sup> la permission de traverser la France pour se rendre dans un des États de son vaste empire.

Le roi n'avait point conservé de rancune, car la rancune est le défaut des âmes étroites et des mauvais esprits; et il voulut témoigner à son rival de gloire, qu'il ne lui conservait aucun ressentiment du passé.

Il fit donc préparer, pour recevoir le monarque espagnol, des fêtes magnifiques, qui coûtèrent des sommes considérables. Charles-Quint, accoutumé à tromper les autres, eut bien de la peine à se persuader que cette somptueuse réception ne cachait pas quelque piège. Il se trompait cependant; et le roi de France était incapable

d'une trahison, même envers son plus dangereux ennemi.

C'était l'usage, dans ce temps-là, qu'il y eût habituellement à la cour de France un homme malin et spirituel, que l'on nommait le FOU DU ROI. Ce fou affectait de porter un costume bizarre. Il pouvait dire tout ce qui lui passait par la tête, sans que personne eût le droit de s'en fâcher; et toute espèce de plaisanterie lui était permise, pourvu qu'il parvînt à faire rire le monarque, ce qui n'était pas toujours une tâche facile à remplir.

Le fou de François I<sup>er</sup> se nommait TRIBOULET. Dès qu'il apprit que Charles-Quint osait traverser la France, il se présenta devant le roi, portant sous son bras un volumineux registre. Ce prince, qui s'attendait à quelque nouvelle saillie de son bouffon, lui demanda à quel usage il destinait cet énorme volume :

« C'est pour écrire les noms de tous ceux qui sont plus fous que moi, lui répondit Triboulet; et je viens d'y inscrire

celui du tout-puissant empereur Charles-Quint. »

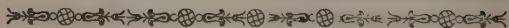
Triboulet, par cette réponse, voulait dire que ce souverain avait sans doute perdu la raison, pour venir ainsi se mettre à la disposition de son ancien ennemi. Le roi le comprit parfaitement; mais comme il ne se fâchait jamais des propos de Triboulet : « Eh! que diras-tu donc de moi, demanda-t-il à ce plaisant personnage, si je le laisse passer? — J'effacerai le nom de Charles, repartit le fou, et j'inscrirai à la même place celui de Votre Majesté. »

Le roi s'amusa beaucoup de cette plaisanterie, fit un riche présent à Triboulet, et n'en reçut pas moins, avec toute la loyauté de son caractère, le superbe empereur, qui sortit du royaume de France comme il y était entré; mais l'histoire rapporte que tant que Charles-Quint y demeura, il ne dormit pas tranquille, et ne mangea pas de bon appétit.

Je ne sais si François ne se repentit point plus tard de n'avoir pas suivi le

conseil de Triboulet, si l'on pouvait jamais se repentir d'une bonne action ; car la France eut encore plusieurs guerres à soutenir contre l'ambitieux Charles-Quint, qui ne tendait à rien moins qu'à réunir toute l'Europe sous sa domination. Ces guerres étaient à peine terminées, que François I<sup>er</sup> mourut au château de RAMBOUILLET. L'on y montre encore, 1547. dans une vieille tour, la chambre étroite et délabrée où ce prince rendit le dernier soupir. Son fils lui succéda, sous le nom de HENRI II.

---



## LES PROTESTANTS.

Depuis l'an 1547 jusqu'à l'an 1559.

---

Depuis que le monde existe, mes enfans, tous les hommes ont compris qu'ils ne pouvaient se dispenser de rendre un culte à la Divinité. Malheureusement, tous ne l'ont pas fait de la même manière; et cette diversité entre les différens cultes a causé quelquefois de violentes querelles, et même des guerres sanglantes, comme vous avez pu le lire déjà dans d'autres livres.

Or, dans le temps même que François I<sup>er</sup> commençait à régner en France, un moine nommé MARTIN LUTHER, d'un esprit ardent et indiscipliné, et doué d'une parole entraînante et hardie, se mit à prêcher publiquement en Allemagne des doc-

1517.

trines nouvelles, qui devaient devenir fatales à la tranquillité des peuples et des rois. Il attaqua avec violence un grand nombre d'institutions et de croyances religieuses ; et quand il vit ses actes condamnés par l'Eglise, il proclama que tous les chrétiens n'étaient pas obligés de se soumettre au pape, qui avait été regardé jusqu'alors comme le chef suprême de l'Eglise, et qu'ils étaient tenus seulement d'obéir à l'Écriture sainte, que chacun avait le droit d'interpréter à sa manière.

Ce nouvel enseignement jeta des germes nombreux de trouble et de désordre dans la foule qui s'assemblait pour l'entendre, et surtout parmi les grands et les savants, dont elle favorisait l'orgueil et les désirs d'indépendance. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que l'autorité des souverains pontifes était en butte à de pareilles attaques. Dans le siècle précédent, l'Italie, la France et l'Angleterre avaient vu éclater de semblables tentatives ; mais elles excitèrent, cette fois, une

fermentation presque générale en Europe, et ceux qui embrassèrent alors la doctrine de Luther reçurent le nom de LUTHÉRIENS.

1535. Quelques années plus tard, on vit paraître en France un autre novateur nommé CALVIN, dont la violence et l'opiniâtreté, dépassant les emportements de Luther, poussèrent encore plus loin l'audacieuse tentative de ce réformateur. C'est ainsi qu'il enseignait l'inutilité des bonnes œuvres pour être sauvé, rejetait comme superstitieuses la plupart des cérémonies de l'Église, niait les plus saints mystères, et prétendait que c'était offenser Dieu, que de le prier devant les images et les statues placées dans les édifices consacrés au culte. Des Français de toutes les conditions, depuis les plus grands seigneurs du royaume jusqu'aux dernières classes du peuple, embrassèrent la doctrine de Calvin, comme on avait suivi ailleurs celle de Luther, et les partisans de cette religion nouvelle se donnèrent le nom de CALVINISTES.



Enfin les luthériens d'Allemagne et les calvinistes de France adoptèrent plus tard la désignation de PROTESTANTS, parce qu'ils avaient réclamé hautement ou PROTESTÉ contre la défense qui leur fut faite de propager les erreurs qu'ils avaient embrassées. Ils se montrèrent même si excessifs, dès le commencement, dans leurs agressions, que François I<sup>er</sup> permit au parlement de condamner plusieurs protestants français à l'horrible supplice du feu, avec la même rigueur que l'on avait déployée autrefois contre les Albigeois du Languedoc.

De leur côté, les chrétiens qui demeuraient attachés à la foi ancienne, pour se distinguer de leurs adversaires, ne prirent plus que la dénomination de CATHOLIQUES, que portaient déjà les fidèles au temps des persécutions de l'Église naissante. C'est sous ces divers titres que nous allons voir les différentes confessions chrétiennes engagées dans des luttes sanglantes, auxquelles on a donné le nom de GUERRES DE RELIGION.

A présent, lorsque vous retrouverez dans vos livres certains personnages ou certains peuples désignés par le titre de protestants, vous vous rappellerez sans peine l'origine de cette qualification. Vous n'ignorez pas sans doute que, de nos jours encore, plusieurs États de l'Europe pratiquent la religion de Luther, tandis que d'autres observent la doctrine de Calvin.

1547. Lorsque le roi Henri II monta sur le trône, après la mort de son père, il se montra, comme lui, très animé contre les protestants, qui devenaient chaque jour plus hardis et plus entreprenants, et en fit aussi brûler plusieurs dans quelques villes du royaume. Ces exécutions, toutes terribles qu'elles étaient, au lieu d'effrayer les calvinistes, ne firent qu'en augmenter le nombre; et bientôt le roi fut informé que, malgré sa défense, quelques-uns des seigneurs de sa cour, parmi lesquels François d'ANDELOT, frère de l'amiral de COLIGNY, avaient embrassé la nouvelle religion.

Dans ce temps-là, la reine de France se nommait CATHERINE DE MÉDICIS. C'était une princesse italienne, qui possédait autant d'astuce que d'esprit. Il était bien rare qu'elle laissât pénétrer le fond de sa pensée; et le plus souvent, c'était à ceux qu'elle détestait le plus qu'elle faisait le plus de caresses.

Il y avait alors, à la cour de Henri II, deux princes dont chacun s'accordait à reconnaître les grands talents et l'habileté. Ils étaient frères, et appartenaient à l'illustre maison de LORRAINE, qui tirait, dit-on, son origine des derniers descendants de Charlemagne. De ces deux princes, l'un se nommait CHARLES, cardinal de LORRAINE, et l'autre, FRANÇOIS, duc de GUISE. Ce dernier avait vaillamment combattu, en plusieurs rencontres, pour le service du roi, notamment en repoussant l'empereur Charles-Quint, dont l'armée avait envahi le royaume; et ce fut même lui qui reprit aux Anglais la ville de Calais, qu'ils avaient toujours conservée depuis le temps de Philippe

de Valois, c'est-à-dire pendant plus de deux cents ans.

Le duc de Guise, fervent catholique, détestait les protestants; mais il n'aimait guère plus ANNE DE MONTMORENCY, connétable de France, et chef de l'une des plus anciennes familles du royaume. Il voyait avec déplaisir la déférence que le roi témoignait à ce noble vieillard, qu'il se plaisait à consulter sur toutes les affaires de son gouvernement. Le connétable de Montmorency était d'ailleurs l'oncle de d'Andelot, qui venait, à cette époque, d'embrasser ouvertement la doctrine de Calvin.

557. Malheureusement, dans une bataille perdue contre les Espagnols, auprès de SAINT-QUENTIN, le connétable tomba au pouvoir des vainqueurs. Pendant le temps de sa captivité, le duc de Guise sut prendre des mesures si utiles pour le bien de l'État, que le roi et la reine lui accordèrent toute leur confiance.

Alors cet habile courtisan, qui connaissait les dispositions du roi à l'égard des protestants, lui représenta le conné-

table comme l'espoir de ces derniers, à cause de l'affection qu'il portait à son neveu. Il fit naître ainsi une vive défiance dans l'esprit de Henri, contre ceux qu'il soupçonnait de favoriser la nouvelle religion.

Le roi, pour les abattre d'un seul coup, 1559.  
se rendit au parlement, où il fit arrêter devant lui cinq magistrats qui professaient le calvinisme, et avaient émis un avis opposé à un édit royal rendu contre cette croyance. ANNE DUBOURG, l'un d'entre eux, ayant osé exprimer, en présence du roi lui-même, des sentiments favorables à la doctrine de Calvin, Henri ordonna qu'on fit son procès le plus promptement possible. Henri II n'était pas né cruel; mais les désordres causés en Europe par les nouveautés religieuses étaient de nature à ébranler les plus fermes esprits, et à les pousser aux dernières rigueurs.

Tandis que tout se préparait ainsi pour une répression énergique contre les partisans de la nouvelle doctrine, Henri fit

célébrer à Paris des fêtes splendides, à l'occasion du mariage d'ÉLISABETH de France, sa fille aînée, avec PHILIPPE II, fils de Charles-Quint, et son successeur sur le trône d'Espagne. Mais la joie de ces  
1559. fêtes se changea bientôt en deuil général. Dans un tournoi auquel il voulut prendre part, le roi, en faisant preuve d'adresse contre un chevalier nommé le sire de MONTGOMERY, eut la visière de son casque traversée d'un coup de lance, et fut si grièvement blessé à la tête, qu'il mourut peu de jours après.

---



## LA CONJURATION D'AMBOISE.

1559-1560.

Henri II laissait quatre jeunes princes, dont les trois premiers régnèrent successivement sur la France. Le dauphin avait à peine seize ans, lorsque la mort inattendue de son père l'appela à lui succéder, sous le nom de FRANÇOIS II. Quoique 1559. le règne de ce prince ait été de courte durée, il n'en est pas moins remarquable par l'importance des événements dont il fut rempli.

Le nouveau roi était d'une santé faible et languissante. Catherine de Médicis, sa mère, dont l'ambition n'était comparable qu'à l'indolence du jeune monarque, gouverna le royaume sous son nom, ou plutôt le laissa gouverner par les prin-

ces de Lorraine, à l'exclusion du connétable de Montmorency, qui se retira dans ses terres. Cette mesure de la nouvelle cour acheva d'irriter les protestants, qui, depuis longtemps, attendaient du connétable le triomphe de leur cause.

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, vous n'avez point oublié sans doute l'infortunée MARIE STUART, reine d'Écosse, qui périt, après une longue captivité, victime de la haine de l'implacable Élisabeth. Amenée en France lorsqu'elle n'était encore qu'une toute petite fille, Marie était à peine âgée de seize ans, à l'époque dont je vous parle. Elle avait été fiancée  
558. au jeune François II, et se faisait déjà chérir de tous ceux qui l'approchaient, par sa douceur et la grâce de ses manières.

Marie Stuart était nièce du duc de Guise, par sa mère, propre sœur des princes de Lorraine ; mais son âge ne lui permettant pas encore de prendre part aux événements de ce règne, personne ne s'occupait d'elle que pour louer les charmes de sa conversation.



Or, vous saurez que la puissante Catherine de Médicis, tout habile et spirituelle qu'elle était, croyait de très bonne foi à l'ASTROLOGIE (c'est ainsi que l'on nommait la science supposée des astrologues). Elle n'aurait pas entrepris la plus petite affaire, sans consulter auparavant un savant Italien, nommé COSME RUGGIERI, pour lequel elle avait fait construire dans son hôtel, qui était situé à Paris, à l'endroit où s'élève à présent la Halle au Blé, une haute colonne, d'où il pouvait observer les étoiles tout à son aise.

Je dois vous faire observer, à cette occasion, qu'il ne faut pas confondre l'astrologie, cette science chimérique qui n'a jamais reposé sur aucune base raisonnable, avec l'ASTRONOMIE, science véritable et sublime, qui, par la connaissance approfondie des phénomènes célestes, est appelée à rendre chaque jour des services incontestables à la géographie et à la navigation.

En vous racontant la mort du chevalier Bayard, sous le règne de François I<sup>er</sup>,

j'ai eu occasion de vous nommer le connétable de Bourbon, qui avait alors le malheur de porter les armes contre la France. Pour le punir d'une faute aussi énorme, tous ses biens avaient été confisqués au profit du roi. Le connétable, qui était l'un des plus proches parents de la famille des Valois, était mort depuis longtemps; mais à partir de cette époque, la maison de Bourbon, dont il était le chef, avait toujours été pauvre et mal venue à la cour.

Sous le règne de François II, il existait plusieurs princes de cette maison, et entre autres deux frères, dont l'aîné se nommait ANTOINE de BOURBON, et le plus jeune, LOUIS, prince de CONDÉ. Tous deux favorisaient plus ou moins ouvertement la religion protestante, et cette circonstance les avait rendus l'objet de la défiance du duc de Guise.

Antoine de Bourbon, malgré sa mauvaise fortune, avait épousé JEANNE D'ALBRET, héritière de la couronne de NAVARRE, et ardente calviniste. Après la mort

de son père, elle lui apporta la souveraineté de ce petit État, situé, comme vous le savez sans doute, au pied des Pyrénées, à peu de distance de Toulouse.

De temps à autre, le roi de Navarre se montrait au Louvre, où il ne trouvait pas toujours les égards dus à son rang illustre, puisqu'il était le plus proche parent de François II, après les frères de ce monarque. Bourbon, dont le caractère était trop fier pour se plaindre ou trop timide pour éclater, fut plus d'une fois au moment de quitter Paris et de renoncer à cette cour agitée par tant d'intrigues.

Le prince de Condé, au contraire, était irascible et entreprenant. Il se mit à la tête d'un complot, ayant pour objet d'enlever le jeune roi, et de faire juger les Guises, pour leur conduite envers les protestants, à l'égard desquels, disait-on, ils avaient trompé la bonne foi du monarque. Un aventurier nommé LA RENAUDIE, de réputation douteuse, fut chargé par lui de l'exécution de ce coup audacieux. 1560

Ce complot, que l'on nomme ordinai-

rement la CONJURATION D'AMBOISE, parce que c'était dans cette ville, où la cour se trouvait alors, qu'il devait éclater, échoua complètement par l'adresse du duc de Guise. La Renaudie, et un petit nombre de calvinistes qui avaient pris part à cette conjuration, périrent les armes à la main, ou furent condamnés à la peine capitale. Le prince de Condé lui-même, arrêté comme ayant conspiré contre le roi, était à la veille de subir le même sort, lorsque le jeune François II, dont la santé était chancelante depuis sa plus  
1560. tendre enfance, mourut à peine âgé de dix-sept ans. Il n'avait connu, pour ainsi dire, que les amertumes de la royauté, à travers les dissensions et les complots sans nombre qui avaient troublé son règne.

Peu de mois après cet événement, qui fut en quelque sorte le prélude de toutes ses infortunes, la jeune Marie Stuart, devenue veuve du roi de France, retourna tristement dans son royaume d'Écosse. Lorsqu'elle monta sur le vaisseau qui devait la ramener dans ses États

héréditaires, on dit que ses yeux se remplirent de larmes, en voyant pour la dernière fois le rivage de France, comme si elle eût déjà pressenti les malheurs qui l'attendaient dans la sauvage patrie qu'elle allait revoir.



## LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Depuis l'an 1560 jusqu'à l'an 1574.

---

CHARLES IX était le second fils de Henri II. Il n'avait que dix ans, lorsque, par la mort de son frère François, il devint roi de France, sous la régence de sa mère, Catherine de Médicis.

1560. J'ai déjà eu occasion de vous raconter l'histoire de plusieurs règnes remplis de guerres, de désastres et de calamités de toute espèce; pourtant celui de Charles IX fut encore plus funeste à la France, que tous les maux qui avaient assailli le royaume, aux temps même du roi Jean et de Charles VI.

Pendant les guerres contre l'Angleterre, une haine commune, du moins, réunissait les Français contre la domina-

tion étrangère; mais à l'époque où nous sommes parvenus, la nation tout entière, en proie à des discordes civiles, dont la religion n'était que le prétexte, présentait le triste spectacle de deux camps ennemis, prêts à fondre l'un sur l'autre, et à s'entre-déchirer avec une égale furie.

Cependant les protestants, contenus avec tant d'efforts sous François II, par l'influence de la maison de Guise, s'étaient enhardis, en voyant le prince de Condé et l'amiral de Coligny embrasser ouvertement leur parti. Ils se plaignirent même si hautement des maux qu'ils avaient soufferts jusqu'alors, que peut-être de nouvelles rigueurs eussent été dirigées contre eux. Mais il y avait, à cette époque, auprès de la reine Catherine, un homme de bien que cette princesse avait appelé à la cour, pour contre-balancer l'autorité du duc de Guise. Il s'appelait MICHEL DE L'HOSPITAL, et était chancelier du royaume, c'est-à-dire chargé de la garde des sceaux de l'État, que l'on était

..

dans l'usage d'apposer au bas des ordonnances royales.

Le chancelier de L'Hospital était bon catholique; mais il croyait à la fois plus politique et plus chrétien de mettre fin aux révoltes des protestants par des moyens pacifiques, que par les violences de la guerre ou de la persécution. Les princes de Lorraine furent un moment éloignés des affaires; et l'on cessa, dans les provinces, de sévir contre les protestants.

Il semble que ces derniers auraient dû se contenter de cet adoucissement à leur sort. Mais devenus plus entreprenants par ces concessions, ils ne songèrent plus qu'à obtenir de nouveaux avantages, et ils devinrent rebelles et factieux. Sous prétexte que les Guises, ayant réuni des troupes, avaient enlevé le jeune roi et sa mère, de leur château de Fontainebleau, pour les ramener à Paris, le prince de Condé et l'amiral de Coligny rassemblèrent leurs partisans, et marchèrent contre les troupes royales. Chaque jour, le



royaume fut ensanglanté par des combats, où succombèrent de part et d'autre un grand nombre de Français.

Le connétable de Montmorency, qui avait vécu sous quatre rois, le roi de Navarre, le prince de Condé, périrent dans des batailles. François de Guise lui-même, ce chef ambitieux mais intrépide, qui avait pris une si grande part à tous les événements que je viens de vous raconter, fut assassiné par un gentilhomme protestant nommé POLTROT, au moment où il assiégeait Orléans, dont les calvinistes s'étaient emparés par la force des armes. Atteint d'un coup mortel, et sentant aussitôt ses forces défaillir, le duc de Guise fit amener son meurtrier auprès de son lit funèbre, et lui demanda avec douceur quel motif avait pu le porter à attenter à sa vie.

1563.

Poltrot, selon toute apparence, avait été poussé à commettre ce crime par quelque ennemi acharné du duc de Guise (on dit même qu'il le nomma plus tard); cependant, il répondit alors que

sa religion seule lui avait commandé cet homicide.

Mais le mourant n'eut pas plus tôt entendu cette réponse : « Eh bien ! lui dit-il, ma religion vaut donc mieux que la tienne ; car elle t'a commandé le meurtre et la vengeance, et la mienne m'ordonne de te pardonner. »

En effet, ce prince magnanime, avant d'expirer, avait recommandé qu'on renvoyât cet homme sans lui faire aucun mal ; mais, après sa mort, ses amis au désespoir firent périr Poltrot dans les supplices.

Le duc de Guise, en parlant ainsi, s'était montré vraiment chrétien ; car nous ne pouvons rien faire qui soit plus agréable à Dieu, que de pardonner sincèrement à nos ennemis le mal qu'ils nous ont fait.

François de Guise, en mourant, avait laissé un fils nommé HENRI, qui, après avoir pris le titre de son père, manifesta bientôt les idées ambitieuses de sa famille. Une profonde blessure qu'il reçut au vi-

sage, dans une bataille, et dont il porta toute sa vie la cicatrice apparente, lui fit donner plus tard le surnom de BALAFRÉ, sous lequel il est devenu célèbre dans l'histoire.

A côté de ce prince, qui, à peine âgé de treize ans, annonçait assez déjà ce qu'il deviendrait un jour, on voyait un autre jeune homme, dont les premières années promettaient dès lors cette franchise et cette loyauté dont il ne s'écarta jamais un seul jour : c'était HENRI de NAVARRE, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret.

Le jeune prince de Navarre avait été élevé dans la religion protestante par sa mère, femme d'un esprit supérieur et d'un caractère énergique. Quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, c'était déjà vers lui que les regards des calvinistes se tournaient avec confiance, parce qu'il était le seul héritier de cette famille de Bourbon dont les chefs avaient péri pour la défense de la nouvelle religion.

Catherine de Médicis comprit de bonne

heure ce qu'elle aurait à craindre d'un pareil homme, si jamais il se déclarait son ennemi et celui de ses enfants. Feignant subitement un rapprochement inespéré avec le parti protestant, elle offrit au prince de Navarre la main de MARGUERITE DE VALOIS, sœur de Charles IX, princesse d'une beauté remarquable. Henri, en fils respectueux, s'empessa de solliciter l'agrément de sa mère, à qui l'on assura que ce mariage ferait cesser les dissensions qui divisaient le royaume depuis tant d'années.

1572. L'amiral de Coligny, comme les autres chefs protestants, comprenant l'avantage d'une pareille union, consentit lui-même à se rendre à Paris, où Charles IX le reçut avec toutes sortes d'égards. Ce prince l'appela son père, lui accorda toutes les faveurs qu'il pouvait désirer pour sa famille et pour ses amis, et les combla lui-même de présents.

Les noces du jeune Henri avec Marguerite de Valois étaient près de se conclure, lorsque la reine Jeanne d'Albret, atteinte

d'un mal subit et inconnu, expira en peu d'instants entre les bras de son fils inconsolable. Le bruit se répandit qu'elle avait péri victime d'un odieux empoisonnement; et en effet, dans cette circonstance, la haine mal contenue et la défiance réciproque des différents partis semblaient autoriser de pareils soupçons. Henri, qui prit alors le titre de roi de Navarre, perdit une mère remarquable par sa grandeur d'âme, et dont la mort devint le signal de tous les malheurs qui devaient bientôt l'assaillir.

Tandis que les délais accordés à la juste douleur d'un bon fils retardaient la conclusion du mariage projeté, un nouvel événement vint jeter le trouble dans l'esprit des calvinistes, et inspirer de justes inquiétudes aux amis de Coligny. Des avis secrets, mais qui paraissaient venir de bonne source, l'avertissaient chaque jour qu'un complot était formé contre sa personne, et qu'il eût à veiller sur sa propre vie. L'amiral rejeta avec mépris les soupçons que l'on s'efforçait de lui

inspirer ; et lorsqu'il fit connaître au roi les avertissements qui ne cessaient de lui parvenir, ce prince, repoussant d'un air indigné la seule pensée d'un pareil attentat, assura l'illustre vieillard que ses jours étaient parfaitement en sûreté.

Il ne faut point penser que Charles IX usât alors d'une affreuse dissimulation, pour faire tomber l'amiral dans le piège qu'on lui avait tendu. Une telle duplicité serait si odieuse dans un jeune prince, qu'on doit éviter d'y ajouter foi. En effet, il paraît peu probable que Catherine de Médicis, le duc de Guise et les seigneurs de leur parti eussent confié au monarque le complot qu'ils avaient formé, contre celui qu'ils croyaient l'ennemi le plus dangereux de l'Etat.

Mais, peu de jours après, comme l'amiral sortait du Louvre, un assassin, appelé MAUREVERT, caché dans une maison voisine de ce palais, le blessa grièvement d'un coup de feu, qui traversa le bras gauche et lui emporta un doigt de la main droite. Le meurtrier échappa à toutes

les recherches; et Coligny, tout sanglant quoique sa blessure ne fût point mortelle, fut apporté chez lui par ses domestiques. Au premier bruit de cet attentat, Charles IX se rendit en toute hâte, avec sa mère, auprès du lit du blessé, qu'il s'empessa de rassurer par des paroles bienveillantes. « Mon père, s'écriait-il, la blessure est pour vous, mais la douleur est pour moi ! » Il lui promit, en même temps, de faire punir sévèrement les auteurs de ce crime, quels qu'ils fussent, et parvint ainsi à rendre quelque confiance aux calvinistes.

Dans ces tristes circonstances, les noces du roi de Navarre et de Marguerite de Valois venaient d'être célébrées. Charles IX, dont ce prince était devenu le beau-frère, s'efforçait de le retenir à ses côtés, afin que personne ne trouvât moyen de l'avertir du complot qui se tramait contre les protestants.

Il y avait à peine quelques jours que le roi de Navarre était le mari de Marguerite, lorsque, vers le milieu de la

nuît, on entendit retentir, dans tout Paris, la cloche d'alarme de Saint-Germain l'Auxerrois, ancienne église qui existe encore auprès du Louvre, et, bientôt après, celle du palais de la Cité, que l'on ne sonnait jamais que pour annoncer la naissance ou la mort des rois et des princes de leur famille.

A ce signal, des bandes d'hommes armés, se montrant tout à coup dans les différents quartiers, se mettent à parcourir les rues de la ville, assaillant les maisons qui leur avaient été désignées d'avance, et poursuivant les calvinistes de tous côtés. La plupart de ces malheureux, surpris dans leur premier sommeil, furent égorgés dans leurs lits; d'autres, en cherchant à fuir dans l'obscurité, tombèrent sous les coups de ceux qui les reconnurent. Les gémissements des victimes, les vociférations des bourreaux, mêlés au retentissement des cloches et de la mousqueterie, indiquaient assez que le massacre était général; et lorsque le jour parut, on put voir avec horreur les eaux de la



Seine rougies du sang des infortunés que les meurtriers y avaient précipités.

Dès que le tocsin s'était fait entendre, le duc de Guise s'était dirigé, à la tête d'une troupe armée, vers la maison de Coligny. L'amiral, réveillé par le bruit, et ne doutant plus alors que ses jours ne fussent menacés, était sorti de son lit, et s'était couvert d'une robe de chambre. L'intrépide vieillard, qui avait bravé la mort dans cent batailles, renvoya quelques fidèles serviteurs qui voulaient le défendre jusqu'à leur dernier soupir, et s'avança seul au-devant des meurtriers, dont il voyait, à la lueur des torches, briller les épées et les poignards.

En apercevant devant eux cet homme vénérable, dont le front était aussi calme que dans un jour de fête, quelques-uns de ces hommes atroces s'arrêtèrent, et furent sur le point de prendre la fuite; mais l'un d'eux, nommé BESME, plus scélérat que tous les autres, lui ayant porté un coup d'épée, le noble amiral tomba baigné dans son sang. Les misérables

ayant précipité son corps par une fenêtre, au bas de laquelle le duc de Guise attendait impatiemment que sa haine fût satisfaite, cette illustre dépouille fut abandonnée à la populace, toujours altérée de sang et avide de cruauté.

Je ne vous dirai pas, mes enfants, toutes les horreurs dont Paris devint le théâtre pendant cette nuit fatale. Je regrette même d'avoir dû vous raconter quelques-unes de ces scènes affreuses, que l'on a nommées les massacres de la SAINT-BARTHÉLEMY, parce qu'ils eurent lieu, en effet, pendant la nuit qui précédait la fête de ce saint. Cette date est tristement célèbre dans notre histoire, et les événements qu'elle rappelle seront toujours pour la France un souvenir de deuil.

Pendant que le jeune Henri, retenu par ordre de Charles IX dans ses appartements du Louvre, voyait égorger sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs, protestants comme lui, un de ces infortunés, poursuivi par des soldats, vint chercher

un refuge jusque sous le lit de la reine de Navarre, qui lui sauva la vie. Les malheureux protestants périssaient ainsi dans tous les quartiers de la ville, sans qu'aucun d'eux pût opposer de résistance à ses bourreaux ; des familles entières furent exterminées dans cet horrible carnage.

Ces affreuses exécutions ne se bornèrent point à la seule ville de Paris. Dans les provinces, un trop grand nombre d'innocents périrent également victimes de la fureur populaire.

Il est pourtant consolant, pour nous reposer d'une si déplorable histoire, de savoir que beaucoup de gouverneurs du royaume réussirent à empêcher les massacres. Dans plusieurs villes, des évêques, des magistrats, des citoyens de toutes les classes, sauvèrent à l'envi les calvinistes, en leur offrant un asile jusque dans leur propre demeure. On cite même de généreux catholiques, qui, pour dérober à la mort des protestants qu'ils savaient être leurs ennemis personnels, leur procurèrent des moyens de salut dans la fuite, en

attendant l'apaisement de cette rage homicide.

Charles IX ne survécut pas longtemps à cette nuit sanglante. Poursuivi par le souvenir de tant de crimes commis en son nom, et qu'il aurait pu empêcher, il tomba dans une maladie de langueur, 1574. qui le conduisit en peu de mois au tombeau.

On dit qu'à ses derniers moments, ce malheureux prince ne cessait de demander à Dieu le pardon de tout le mal dont il s'était rendu complice; et en expirant, il versait encore des larmes de repentir.

Le roi Charles IX, mes jeunes amis, n'était peut-être pas né méchant; mais il avait été perverti de bonne heure par les passions haineuses de ceux qui l'entouraient. C'est pourquoi je dois vous dire que les mauvais exemples sont si pernicious, qu'ils peuvent, en peu de temps, corrompre le meilleur naturel, et préparer à celui qui s'y laisse entraîner des regrets d'autant plus amers qu'ils sont inutiles.



## LA LIGUE.

Depuis l'an 1574 jusqu'à l'an 1587.

---

Jusqu'à ce moment, vous avez pu remarquer qu'en France la royauté était héréditaire, c'est-à-dire que chaque roi transmettait sa couronne à son fils aîné, ou à son plus proche parent, comme un héritage. Mais il n'en était pas de même, autrefois, dans tous les royaumes de l'Europe. En POLOGNE particulièrement, l'un des Etats du nord de cette partie du monde, la royauté était élective, ce qui veut dire qu'après la mort de chaque monarque, ses parents ne régnaient point après lui, et que la nation pouvait élever au trône un prince qui ne fût pas même de la famille royale.

Pendant que Charles IX vivait encore,

le troisième fils de Henri II, qui se nom-  
mait HENRI, duc d'ANJOU, avait été ap-  
pelé par les Polonais à régner sur leur pays.  
Dès que ce prince eut appris que son  
frère venait de mourir, il quitta secrète-  
ment la Pologne, et revint en toute hâte  
1574. en France, où il monta sur le trône. Le  
nouveau roi prit le nom de HENRI III.

La France était encore consternée des  
malheurs des deux derniers règnes, et  
cependant rien n'annonçait que des jours  
plus tranquilles dussent succéder à tant  
de misères. Les partis étaient en présence,  
avec des prétentions égales de part et  
d'autre. Les calvinistes, à peine échappés  
aux massacres de la Saint-Barthélemy, et  
tournant toutes leurs espérances vers le  
roi de Navarre, ne nourrissaient plus que  
des projets de vengeance ; tandis que, de  
son côté, Henri le Balafre, enhardi par la  
défaite de ses ennemis et la mort de Co-  
ligny, se montrait attentif au moindre  
mouvement de leurs chefs, et ne songeait  
qu'aux moyens d'assurer à sa cause des  
succès décisifs.

Pendant ce temps, Henri III, au lieu de détourner le nouvel orage qui se formait sur le royaume, s'entourait de jeunes seigneurs brillants et spirituels, qui ne rêvaient que fêtes, plaisirs et combats. Le peuple pouvait les voir, à toute heure du jour, dans les salles basses du Louvre, s'exercer à toutes sortes de jeux d'adresse et de force, manier des épées et des poignards, franchir légèrement des barrières, et écouter avec avidité les récits des guerres et des batailles qui avaient ensanglanté les dernières années.

Autrefois du Guesclin et Bayard se faisaient aussi raconter, dans leur première jeunesse, les faits d'armes des anciens chevaliers, et se disposaient ainsi à les surpasser encore par leur vaillance; mais ces nobles guerriers ne connaissaient point d'autres ennemis que ceux du roi et du pays. Du temps de Henri III, au contraire, c'était contre d'autres Français que ces préparatifs de guerre étaient dirigés, et il n'était pas difficile de prévoir

les désastres qui allaient encore assaillir le royaume.

Le nouveau roi avait choisi, parmi les jeunes gens de sa cour, les plus beaux et les plus aimables, pour former sa suite et sa compagnie journalière. Ces seigneurs se faisaient remarquer par leurs toques élégantes, leurs hautes collerettes du travail le plus merveilleux, et la richesse de leurs habits, tout brillants d'or et de pierreries. On les nommait les MIGNONS du roi, parce qu'il semblait les aimer de toute son âme, et ne pouvait se passer d'eux un seul instant. Henri éloignait de sa cour, pour leur plaire, les personnes raisonnables, et ne voulait rien voir que par leurs yeux. Malheureusement, parmi ces favoris, il n'y en avait pas un seul qui pût lui donner un bon conseil. Au lieu de s'occuper de choses sérieuses, chacun d'eux ne songeait qu'à inventer chaque jour de nouveaux divertissements; mais une pareille vie ne leur porta point bonheur, et ils périrent tous misérablement,

Dans ce temps-là, les calvinistes, à qui



le roi avait cru devoir faire de larges concessions, espérant à ce prix conserver la paix, formaient un parti puissant, dont le jeune roi de Navarre était devenu le chef. De leur côté, les partisans du duc de Guise fondèrent, pour la défense de la religion catholique, une association qui s'étendit bientôt sur toutes les provinces 1576. du royaume. Cette vaste union, qui comprenait des religieux, des magistrats, des bourgeois et des personnes de toute condition, avait pour but d'empêcher que la religion protestante ne devint dominante en France; et ses adhérents la nommèrent la **SAINTE LIGUE**.

Le Balafre s'était flatté de devenir le chef de cette Ligue, parce qu'alors, en effet, il eût été plus puissant que le roi lui-même, et aurait pu facilement se mettre à sa place. Mais Henri III, inspiré par sa mère, qui redoutait également les Guises et les protestants, convoqua les États généraux du royaume à BLOIS, ville située entre Orléans et Tours, sur les bords de la Loire. Dès qu'ils furent assemblés, le

roi déclara hautement qu'il voulait être lui-même le chef de la Ligue, et ne point souffrir qu'aucun autre en prît le titre et en exerçât l'autorité.

Le duc de Guise fut déconcerté, lorsqu'il entendit ces paroles. Il feignit pourtant de se soumettre aux volontés de Henri; mais il continua en secret d'accueillir les mécontents, d'encourager leurs murmures, et de mal parler de ce prince, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

1586. Cependant le roi de Navarre avait de justes motifs pour ne plus se croire en sûreté au milieu de Paris. Un jour, sous prétexte d'une partie de chasse dans les environs de cette capitale, il s'échappa de la cour, et fut reçu à bras ouverts par les calvinistes, qui appréciaient son courage et sa loyauté.

Alors se rallumèrent ces déplorables guerres civiles qui avaient déjà fait couler tant de sang français. Henri III portait une véritable affection à son beau-frère le roi de Navarre; et son plus vif désir eût été de joindre ses armes à celles

de ce prince, auprès duquel il députa des envoyés, pour le décider à changer de religion, et à s'unir à lui. Mais le roi de Navarre était trop engagé avec le parti protestant; et de son côté, Henri III lui-même, quoiqu'il fût en apparence le chef de la Ligue, n'était plus le maître de résister aux ligueurs, qui le pressaient de se déclarer ouvertement contre les calvinistes.

Henri III se vit donc forcé d'ordonner à l'un de ses mignons, nommé le duc de JOYEUSE, jeune homme plus accoutumé à la vie molle de la cour qu'aux fatigues de la guerre, de conduire une armée contre le roi de Navarre. Joyeuse ne manquait certainement pas de courage, mais il avait encore plus de présomption que de valeur; et dès qu'il aperçut les protestants, qui étaient beaucoup moins nombreux que ses soldats, il ne douta pas un instant qu'il ne dût remporter une victoire facile.

L'armée de Joyeuse était toute brillante d'or et de parure. Celle du roi de Na-

varre, au contraire, n'avait que des habits usés et des armes sans ornements; mais elle se composait de chefs et de soldats calvinistes exercés à la guerre, à qui le souvenir de la Saint-Barthélemy inspirait un ardent désir de venger leurs frères.

1587. Lorsque les deux armées se rencontrèrent auprès d'un village nommé COUTRAS, le roi de Navarre ne put s'empêcher, avant d'en venir aux mains, de déplorer à haute voix le malheur de ces guerres civiles, qui armaient ainsi les amis contre leurs amis et les frères contre leurs frères. Il plaignit le sort de la France, à qui la victoire devait être fatale, de quelque côté qu'elle penchât, et prit Dieu à témoin qu'il aurait voulu éviter cet affreux combat.

Dans ce moment, un ami de ce prince, nommé Philippe de MORNAY, homme d'une probité inébranlable, vint trouver le jeune roi. Il lui rappela qu'il s'était rendu coupable d'une faute qui avait porté le trouble dans une honnête famille, à laquelle il devait une réparation publique

avant de combattre, puisqu'il pouvait être tué dans la bataille.

Le roi fut touché de cette remontrance ; et comme il savait que l'on ne doit pas être honteux de réparer une faute que l'on n'a pas eu honte de commettre, il fit aussitôt ce que Mornay lui avait demandé, en disant tout haut qu'on ne pouvait trop s'humilier devant Dieu, ni trop braver les hommes.

Le combat qui s'engagea bientôt après dans cet endroit coûta la vie, de part et d'autres, à un grand nombre de soldats. La victoire demeura au roi de Navarre ; et Joyeuse, ne voulant pas survivre à sa défaite, se jeta au milieu des escadrons ennemis, où il périt en combattant vaillamment.

On ne saurait exprimer quelle fut la douleur du roi de Navarre, lorsqu'il vit ce champ de bataille couvert de morts et de mourants, qui tous étaient Français. Il fit enterrer honorablement ceux qui avaient cessé de vivre, et ordonna qu'on prît soin des blessés, dont la plupart lui

durent la vie. Ce prince avait alors trente-quatre ans; et il annonçait déjà, par cet acte d'humanité, ce qu'il serait un jour, sous le nom de Henri IV.

Je dois vous faire remarquer, à l'occasion de la mort de Joyeuse, que ce jeune imprudent fut le seul des mignons de Henri III qui trouva la mort sur un champ de bataille. Tous les autres favoris de ce prince périrent dans de misérables querelles, où ils faisaient parade d'un courage inutile et funeste. Le roi leur fit élever à tous, dans une église de Paris, de magnifiques tombeaux de marbre blanc, qui furent brisés par la populace, pendant les événements que je vous raconterai tout à l'heure.

---



## LA JOURNÉE DES BARRICADES.

Depuis l'an 1587 jusqu'à l'an 1589.

---

Cependant les ligueurs avaient bientôt laissé connaître leur prétention de porter le duc de Guise au trône de France, quoiqu'il n'y eût aucun droit. Les partisans du Balafré osaient parler ouvertement de couper les cheveux au roi, et de le jeter dans un cloître, ainsi que cela s'était vu du temps des maires du palais et des rois fainéants.

La ville de Paris était alors divisée en seize quartiers, à la tête desquels se trouvait un pareil nombre des principaux meneurs de la Ligue. Dans les circonstances graves, ils se réunissaient en une seule assemblée, nommée le CONSEIL DES SEIZE,

pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire dans l'intérêt de leur parti. Or ces hommes, que les ligueurs avaient eu soin de choisir parmi leurs chefs les plus audacieux, étaient tous dévoués au duc de Guise; et ils avaient résolu, pour en finir d'un seul coup, d'enlever le roi dans une des promenades qu'il faisait souvent autour de Paris, et de le reléguer dans quelque monastère, où on lui accorderait, pour toute grâce, de finir ses jours.

Henri III, averti à temps de ce dessein, sut en prévenir l'exécution, en ne se montrant qu'entouré d'une garde nombreuse, que les ligueurs n'osèrent point attaquer. Mais, dès le lendemain, il fut informé qu'un nouveau complot était formé pour le surprendre dans son palais du Louvre, et l'en arracher de vive force. On lui fit savoir, en même temps, que le duc de Guise, fier des avantages remportés sur les Allemands, qui avaient osé pénétrer, à la faveur des troubles civils, jusqu'au centre de la France, n'était plus qu'à



quelques lieues de Paris, où sa présence devait donner le signal d'un soulèvement général.

Le roi, ne sachant de qui prendre conseil, se trouva fort embarrassé dans cette conjoncture ; il ne voyait autour de lui que des amis incertains ou des ennemis secrets. Il résolut de mander à Paris, pour se pré- 1588.  
server de toute insulte, un corps de troupes suisses, dont il connaissait le dévouement à sa personne. Au même instant, il écrivit au Balafre, pour lui interdire l'entrée de la capitale. Lorsqu'il fallut lui faire parvenir ce message, on ne put expédier le courrier qui devait le porter à son adresse, parce qu'il ne se trouva pas, dans les coffres du roi, vingt-cinq écus pour subvenir aux frais du voyage. On peut juger, par cette circonstance, combien il fallait, dans ce temps, que le royaume fût misérable, pour que le roi de France n'eût pas à sa disposition une somme aussi modique.

Sur ces entrefaites, le duc de Guise avait poursuivi son voyage. Inaccessible

à toute crainte, il venait d'entrer à Paris, accompagné de sept serviteurs seulement, bien certain que, dès qu'il paraîtrait, le peuple se porterait en foule sur son passage. En effet, à peine la nouvelle de son arrivée fut-elle répandue, qu'il se trouva entouré d'une armée de trente mille hommes au moins, qui le saluaient de leurs acclamations, et dont quelques-uns, dans leur enthousiasme, se mettaient à genoux devant lui et baisaient le bas de ses vêtements. Ce fut suivi de cette foule immense qu'il osa se présenter au Louvre, où le roi lui reprocha faiblement sa désobéissance. Mais un avis secret ayant prévenu le prince lorrain qu'un complot avait été tramé contre sa vie, il sortit précipitamment du palais, et se retira dans son hôtel, où le peuple en armes déclara qu'il veillerait à sa sûreté.

Le lendemain, à la pointe du jour, le bruit s'étant répandu tout à coup que les troupes étrangères mandées par le roi étaient aux portes de la capitale, on vit en un instant, au son du tocsin des églises,

se tendre dans tout Paris les chaînes qu'Étienne Marcel y avait fait placer autrefois, et bientôt après s'élever, à l'entrée de chaque rue, des monceaux de meubles, de tonneaux et de matériaux de toute espèce, qui rendirent en peu de temps la circulation impraticable. Ce fut là ce qu'on nomma des BARRICADES; et c'est ce qui a donné son nom à cette journée, où Henri III, bientôt resserré dans l'enceinte du Louvre, se vit en quelques heures réduit à s'échapper furtivement de Paris, pour ne pas tomber entre les mains des ligueurs. Il abandonna ainsi sa capitale au duc de Guise, qui usa noblement de sa victoire, en arrachant lui-même des mains de la populace les soldats de Henri, qu'elle était près d'égorger.

Cependant un tel excès de puissance, qui annulait entièrement l'autorité royale, était devenu intolérable. Henri III, ne pouvant plus rentrer à Paris, dont le parti des Seize lui fermait les portes, convoqua une seconde fois à Blois les États généraux du royaume, où bientôt accou-

rurent une foule de seigneurs et de bourgeois effrayés de l'audace des ligueurs; quoique cette assemblée, en réalité, ne comptât qu'un petit nombre d'hommes assez énergiques pour se prononcer ouvertement contre le Balafré.

Ce prince audacieux ne manqua pas de se rendre lui-même à Blois, où, dès son arrivée, le roi lui envoya l'ordre de se présenter devant lui, pour expliquer sa conduite. Le duc de Guise n'hésita point à obéir; mais, comme il sortait de son appartement, plusieurs de ses amis vinrent le supplier de retourner sur ses pas, en l'avertissant que ses jours étaient menacés. « On n'oserait! » répondit-il à ceux qui le pressaient de se faire accompagner; et il se rendit chez le roi avec un calme apparent, quoiqu'il ne pût se défendre, en effet, dit-on, d'une certaine émotion qui ne lui était point ordinaire. Mais à peine eut-il traversé les antichambres du château, qu'une troupe de gardes du roi l'assailit, et le tua à coups d'épée.

On raconte que Henri III, qui se te-

nait dans une salle voisine, au moment où ce meurtre s'accomplissait, étant accouru, dès qu'on l'avertit que son ennemi avait cessé de vivre, ne put s'empêcher, en voyant son corps criblé de blessures et étendu sur le plancher, de s'écrier d'une voix troublée : « Jamais je ne l'avais vu aussi grand qu'aujourd'hui. »

Ainsi finit cet homme, qui, doué de mille qualités brillantes, avait, à l'exemple de son père, pris une si grande part aux événements de cette époque. Son frère, le cardinal de Guise, et plusieurs de leurs principaux amis, subirent le même sort; mais le trouble qui agitait l'État ne devait pas finir avec eux.

Le premier soin de Henri III, après la mort des princes lorrains, fut de se rapprocher du roi de Navarre, qu'il avait toujours aimé. Les deux rois se donnèrent rendez-vous au château du Plessis-lès-Tours, où vous savez que Louis XI passa les dernières années de sa vie. Dès que Henri de Navarre aperçut le roi de France, il se jeta à ses pieds, en versant 1589.

des larmes de joie. Ce prince, le relevant aussitôt, l'embrassa avec tendresse, en lui donnant le doux nom de frère. Chacun fut attendri de cette réconciliation, qui était sincère, à l'exception pourtant de quelques seigneurs de la cour de Henri III, qui ne pouvaient pardonner au roi de Navarre de les avoir vaincus à la tête des calvinistes. Depuis ce moment, les deux princes furent amis jusqu'à la mort.

Alors, ayant réuni leurs soldats, ils marchèrent ensemble contre Paris, où la nouvelle du meurtre des Guises avait excité des transports de rage impossibles à décrire. Le duc de MAYENNE, frère des princes assassinés, avait pris le titre de lieutenant général du royaume. Il s'était déclaré le chef de la Ligue; et secondé par les Seize, qui avaient soulevé le peuple de la capitale, il se disposait à défendre cette grande ville contre l'armée des deux rois, qui s'avancèrent bientôt jusqu'à Saint-Cloud.

A leur approche, la consternation se

répandit dans Paris parmi les partisans de la Ligue. La populace elle-même, à qui les Seize avaient fait distribuer des armes, tomba dans un profond découragement ; plusieurs parlaient même déjà d'aller, pieds nus et la corde au cou, se jeter aux genoux de Henri III, en demandant grâce, lorsqu'on apprit tout à coup que ce prince venait de périr, assassiné par un moine 1589. parisien, nommé JACQUES CLÉMENT.

En effet, ce misérable, sous prétexte de remettre une lettre au roi en particulier, était parvenu à se faire introduire dans son cabinet ; et tandis que ce prince lisait attentivement cette feinte dépêche, le moine, tirant de sa manche un long couteau qu'il y tenait caché, le lui plongea tout entier dans le ventre. Quoique blessé mortellement, Henri eut encore la force d'arracher le couteau de la plaie, et d'en frapper le meurtrier au visage. Les gardes, attirés par ses cris, se précipitèrent sur ce scélérat, et le mirent en pièces, avant qu'il fût possible de le soustraire à leurs coups.

Henri III ne survécut qu'un seul jour à cette terrible blessure. Il déplora, avant de mourir, le triste état où il laissait le royaume, pardonna, comme Dieu nous l'ordonne, à tous ses ennemis; et s'adressant aux seigneurs catholiques qui entouraient son lit de mort, il leur déclara que le roi de Navarre, son plus proche parent, devait monter sur le trône après lui.

Peu d'instantes après ces dernières paroles il rendit l'âme, et fut pleuré sincèrement par le prince qu'il venait de désigner pour son successeur; car, outre la douleur d'une perte qu'il ressentait vivement, le nouveau roi ne pouvait douter que cette catastrophe ne lui suscitât des malheurs sans nombre. Déjà plusieurs seigneurs, qui jusqu'alors étaient demeurés fidèles à Henri III, s'étaient retirés précipitamment dans leurs châteaux, pour y attendre l'issue des événements, pendant que d'autres avaient témoigné ouvertement la répugnance qu'ils éprouvaient à obéir à un prince calviniste.



Henri III fut le dernier roi de la famille de Valois, et vous avez pu remarquer que les règnes de plusieurs des princes de cette maison ont été funestes à notre pays. Le roi de Navarre, qui lui succéda sous le nom de HENRI IV, com- 1589.  
mença la dynastie des Bourbons, qui régna près de deux siècles et demi sur la France.

---



## HENRI IV.

Depuis l'an 1589 jusqu'à l'an 1594.

---

Vous connaissez déjà une partie de l'histoire du roi de Navarre, que Henri III, dont il était le plus proche parent, proclama, en expirant, l'héritier du trône de France. Je vous ai montré ce prince, au milieu des hasards de la guerre, plus grand encore par son humanité que par son courage : aussi je ne vous parlerai plus guère de ses qualités brillantes ; mais je vous raconterai, le mieux qu'il me sera possible, par quelles actions il a mérité qu'on ait dit de lui, qu'il était le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

C'est qu'en effet, quoique ce bon prince soit mort depuis près de trois cents

ans, son nom et sa figure franche autant que majestueuse sont connus jusque dans les plus pauvres chaumières de France; et s'il était possible qu'il reparût un seul jour sur la terre, il n'y a peut-être pas un Français qui ne s'écriât en le voyant : « Voilà notre roi Henri IV ! »

Henri ne fut point élevé délicatement, comme le sont ordinairement les enfants des princes et des grands personnages. Au moment même de sa naissance, sa 1553.  
mère, Jeanne d'Albret, chanta gaiement une chanson dans le patois de son pays. Son grand-père, ayant pris dans ses bras le petit prince, qui était déjà fort et vif, lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail, selon l'usage des paysans béarnais, et lui fit avaler quelques gouttes de vin, que l'enfant parut goûter avec plaisir.

Aussitôt que Henri commença à marcher, on le laissa courir avec les autres enfants de son âge, la tête découverte et les pieds nus, en hiver comme en été. Cette éducation le rendit lest et vigoureux dès son plus jeune âge; mais elle

produisit encore sur toutes les habitudes de sa personne un effet plus favorable, en imprimant à ses manières un air de franchise et d'aisance qu'il conserva toute sa vie, et qui le fit aimer de tous ceux qui l'approchèrent. Aussi ne doit-on pas être surpris que, né avec les plus heureuses dispositions, Henri ait montré de bonne heure une âme généreuse et ferme dans un corps sain et vigoureux. Jeanne d'Albret, femme d'un caractère mâle et d'un esprit éclairé, cultiva elle-même dans le jeune cœur de son fils les germes des belles qualités qu'il renfermait; et vous savez déjà que ce fut par cette princesse que Henri avait été élevé dans la religion protestante, qui devint pour lui-même et pour la France une source d'épreuves longues et périlleuses.

Le roi de Navarre, que la mort de Henri III venait d'élever au trône de France, était digne à tous égards de la haute fortune à laquelle il se trouvait appelé. Il n'en fut pas moins sincèrement affligé du sort funeste de ce prince, qu'il

n'avait cessé d'affectionner, malgré les événements qui, pendant quelque temps, les avaient armés l'un contre l'autre. D'ailleurs, en prenant le titre de roi de France, Henri IV, à cause de sa religion, était bien loin encore de posséder ce royaume, dont la constitution était toute catholique; il lui fallut acheter, par bien des traverses, un trône qui lui appartenait cependant par droit de naissance.

Dès qu'on apprit à Paris le meurtre de Henri III et l'avènement de son successeur, les ligueurs, qui occupaient cette grande ville, passèrent successivement des excès d'une allégresse insolente aux transports d'une fureur aveugle. Après avoir allumé des feux de joie dans les divers quartiers de la capitale, pour célébrer la mort de celui que leurs prédicateurs appelaient le « nouvel Hérode », ils se réunirent en grandes processions, pour parcourir les rues, travestis de mille manières bizarres, et s'armant de broches, de vieilles épées et de tout ce qu'ils pouvaient rencontrer. C'était ainsi qu'ils se

préparaient à combattre, en proclamant à haute voix qu'ils aimaient mieux mourir que de se soumettre à un roi HUGUENOT, car c'était le nom que le peuple donnait aux calvinistes.

Le duc de Mayenne lui-même fut effrayé, à la vue de cette multitude ameutée et proférant d'horribles menaces; il n'est même pas douteux que, s'il eût été libre, il eût préféré traiter avec Henri IV, dont la grandeur d'âme lui était connue, plutôt que de demeurer au milieu de ces forcenés, que le conseil des Seize, tout entier formé de factieux, soulevait et dirigeait à son gré.

Cependant les processions et les clameurs de ces furieux n'auraient point empêché Henri IV, soutenu par des troupes que la reine d'Angleterre lui avait envoyées, de se rendre maître de Paris, si les ligueurs, de leur côté, n'eussent appelé à leur secours une armée espagnole, pour défendre cette ville contre son roi. A cette époque, c'était encore Philippe II, fils du fameux Charles-Quint,

qui régnait en Espagne ; et depuis longtemps, tous les efforts de ce prince ambitieux n'avaient eu d'autre but que de causer des malheurs à la France, dont la prospérité eût excité sa défiance et sa jalousie.

Ces raisons d'État qui arment ainsi l'un contre l'autre les rois et les nations sont ce qu'on appelle la Politique ; et depuis les temps les plus reculés, cette science funeste a été la cause de bien des désastres.

Pendant ce temps, Henri IV, tout en déplorant le malheur de ces guerres prolongées, dont les succès et les revers faisaient également couler le sang français, se vit bientôt dans la nécessité de combattre le duc de Mayenne, qui avait marché contre lui, avec une armée considérable de ligueurs et de cavaliers espagnols. Henri ne comptait point un aussi grand nombre de soldats que son ennemi ; mais chacun des siens était résolu de mourir pour un si bon roi. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'IVRY, 1590. située à vingt lieues environ de Paris ; et

de part et d'autre, tout se prépara pour une bataille dont le résultat semblait devoir être décisif.

Quoique le courage de Henri ne pût faillir à l'approche du danger, ce prince ne put envisager de sang-froid la perte prochaine de tant d'hommes qui allaient être tués dans le combat. Dès qu'il vit l'ennemi s'approcher, il se fit amener son cheval de bataille, et s'avança sur le front de son armée, la tête découverte, afin que tous les soldats pussent voir son visage. Alors, joignant les mains et levant les yeux au ciel :

« Seigneur, s'écria-t-il, vous voyez mes pensées, et vous connaissez le fond de mon cœur. S'il est avantageux à mon peuple que je possède la couronne, favorisez ma cause, et protégez mes armes; mais si votre sainte volonté en a autrement disposé, ôtez-moi la vie, ô mon Dieu, en même temps que vous m'ôterez ce royaume, et que je meure du moins, à la vue de ces braves guerriers qui s'exposent pour mon service. »



Tous ceux qui environnaient Henri IV entendirent cette prière touchante, prononcée avec véhémence; et aussitôt il s'éleva dans l'armée un cri général de « Vive le Roi! » qui était alors le cri ordinaire de notre nation, dans les grands périls et dans les grandes joies.

A ces acclamations, Henri, reprenant un air gai et serein, dit, en regardant ses troupes et leur montrant de la main celles de Mayenne : « Mes amis, vous êtes Français, je suis votre roi, voilà l'ennemi. Si l'étendard vous manque, suivez mon panache blanc; vous le verrez toujours au chemin de l'honneur et du devoir. » En achevant ces paroles, il prit son casque ombragé de plumes blanches, et donna le signal du combat.

Alors s'engagea une terrible bataille, où le roi combattit avec tant de vaillance et d'ardeur, qu'au milieu de la fumée, il disparut aux yeux de ses soldats, qui cherchaient en vain, dans la mêlée, le panache blanc qu'il leur avait indiqué pour signe de ralliement. Le bruit se ré-

pandit même un moment qu'il avait été renversé, et peut-être tué. Quelques-uns parlaient déjà de prendre la fuite, lorsque Henri, reparaissant tout couvert de poussière, leur cria qu'ils tournassent au moins la tête pour le voir mourir, s'ils étaient assez lâches pour l'abandonner. Ces mots rendirent le courage aux plus épouvantés. Les ligueurs furent taillés en pièces, et le duc de Mayenne n'eut que le temps de se dérober par la fuite à une mort certaine.

Dans ce funeste combat, Henri ne cessa d'ordonner aux siens d'épargner le sang de la France; et l'ennemi avait à peine tourné le dos, qu'il songeait déjà à faire relever les blessés, et à secourir les prisonniers.

Cette humanité, si touchante dans un pareil moment, fut plus profitable à sa cause que la victoire même qu'il venait de remporter. Tous les prisonniers, auxquels il rendit la liberté, ne manquèrent pas de publier les soins qu'il leur avait fait donner. D'abord les ligueurs refusè-

ent de croire à tant de vertu; et lorsqu'il leur devint impossible d'en douter, beaucoup d'entre eux hésitèrent s'ils n'iraient pas se jeter aux pieds de ce bon prince.

Le roi ne tarda pas à se présenter devant Paris, qu'il fit entourer par son armée de telle façon que personne ne pouvait plus y entrer ni en sortir. Il devint même impossible d'y introduire la farine, la viande et les autres aliments indispensables à la vie; et en peu de mois, les habitants de cette malheureuse capitale se virent réduits aux dernières extrémités de la faim et du désespoir. 1592

Pendant les premières semaines, on essaya de faire durer le peu de provisions qui se trouvaient dans la ville, en réduisant chaque personne au plus strict nécessaire. Puis le pain venant à manquer tout à fait, ce fut une chose horrible que l'aspect de cette immense population mourant de faim, et cherchant à se procurer, par tous les moyens imaginables, la nourriture dont le besoin se faisait

sentir chaque jour davantage. D'abord on tua les chevaux, les chiens, les chats, et les animaux même les plus immondes, pour se nourrir de leur chair. Lorsque cette ressource fut épuisée, on fit bouillir les peaux de bêtes, les cuirs des bottes et des souliers, et beaucoup d'hommes parvinrent à subsister de cette manière. Enfin la famine devint si affreuse, que quelques malheureux, dit-on, firent du pain avec des os de mort broyés; mais cette exécrationnable nourriture coûta la vie à la plupart de ceux que le désespoir avait poussés jusqu'à cette horrible extrémité.

Le cœur de Henri IV saignait en apprenant tant de misères, et l'idée que son peuple endurait de si épouvantables souffrances lui devint insupportable. Plus d'une fois des troupes de gens affamés, hommes, femmes et enfants, avaient essayé de sortir de cette ville où la mort semblait désormais inévitable; et repoussés à la fois par les ligueurs et par les soldats du roi, plusieurs milliers de ces misérables avaient péri sans secours dans les fossés

des remparts. Cette inhumanité, triste effet de la guerre civile, révolta le cœur paternel de Henri. Il défendit qu'à l'avenir, les malheureux qui se présenteraient fussent traités avec une pareille rigueur ; et lorsque les portes de Paris s'ouvrirent encore, pour livrer passage à de nouvelles bandes affamées, Henri lui-même leur fit distribuer du pain, et leur permit de s'éloigner. Ces infortunés, à qui la bonté du roi sauvait la vie, pleuraient de reconnaissance et de regret d'avoir outragé si longtemps cet excellent prince, qui les soulageait avec tant de charité dans leur détresse.

Cependant la magnanimité de Henri IV, en prolongeant la résistance des assiégés, donna le temps à une armée espagnole de rejoindre les troupes que Mayenne avait réunies. L'approche de ces forces obligea le roi à lever le siège de Paris, pour marcher à leur rencontre. Mais les généraux ennemis, satisfaits d'avoir facilité, par leur diversion, le ravitaillement de la capitale, se bornè-

rent à tenir en échec l'armée royale, en occupant plusieurs villes environnantes.

Alors les chefs de la Ligue, déjà divisés entre eux par les vicissitudes de cette guerre, imaginèrent de choisir un nouveau roi, dans l'espoir que les Français qui avaient suivi jusqu'alors le parti de Henri IV, en haine des ligueurs, se rallieraient sans difficulté au monarque qu'ils auraient désigné. Tandis que les princes de la maison de Lorraine aspiraient secrètement au trône, les Seize proposèrent d'offrir la couronne au roi d'Espagne, pour décider ce prince à faire de nouveaux efforts en leur faveur; mais le  
1593. parlement de Paris, à qui cette proposition fut soumise, déclara formellement que la couronne de France ne pouvait appartenir à un souverain étranger. La courageuse résistance de cette grave assemblée ouvrit les yeux à tous les partis; et le duc de Mayenne lui-même, mécontent de la faction des Seize, engagea les États de la Ligue à consentir à une con-

férence entre les catholiques des différents partis.

Cette conférence s'ouvrit à Suresnes, près de Paris. A la faveur d'une trêve conclue entre les deux armées, Henri put se rendre à Saint-Denis, où se réunirent plusieurs prélats et docteurs, par les soins desquels il voulut être instruit à fond des dissentiments religieux qui avaient causé tant de maux à la France. Après de longues instructions, le roi se déclara convaincu, et témoigna qu'il était prêt à embrasser la religion qui avait été celle de tous ses prédécesseurs. Il abjura solennellement le calvinisme dans lequel il avait été élevé, fit profession de la foi catholique, qui est celle du plus grand nombre des Français, et reçut enfin l'absolution dans l'église de Saint-Denis.

Cet heureux événement, qu'on a nommé « l'abjuration » de Henri IV, dissipa la Ligue, et ouvrit au roi les portes de Paris. Les Espagnols vaincus furent contraints de sortir de France, la faction des Seize se dispersa, et le duc de Mayenne 1594.

lui-même, lassé de cette longue lutte, se soumit à Henri IV, qui l'accueillit avec autant d'affabilité et de douceur que s'il n'eût jamais été son ennemi.

---





## LE MARÉCHAL DE BIRON.

Depuis l'an 1594 jusqu'à l'an 1610.

---

Henri IV, devenu maître de Paris, où il entra plutôt comme un père qui revient dans sa famille, que comme un vainqueur irrité, fut bientôt après reconnu roi de toute la France. Depuis bien des siècles, un si grand prince ne s'était pas assis sur le trône de Charlemagne, de Philippe Auguste et de saint Louis. Il accorda un généreux pardon à tous ses ennemis, et ne songea plus qu'à faire cesser les maux de ce pauvre peuple qui avait tant souffert sous les règnes précédents.

Vous n'avez pas oublié, sans doute, que Henri, n'étant encore que roi de Navarre, avait épousé Marguerite de

Valois, sœur de Charles IX, peu de jours avant les massacres de la Saint-Barthélemy. Il semblait que le ciel n'eût point approuvé cette union contractée sous d'aussi tristes auspices ; et ces deux époux, entre lesquels il n'exista jamais d'affection réciproque, vécurent presque toujours éloignés l'un de l'autre.

D'un commun accord, tous deux ayant exposé au souverain pontife que leur mariage n'avait pu légitimement être contracté, à cause de la parenté qui existait entre eux, la cause fut examinée, et cette union fut déclarée nulle par les commissaires du pape. Peu de temps après, le roi demanda la main d'une princesse italienne, nommée MARIE DE MÉDICIS, proche parente de la reine Catherine, mère des derniers rois. Cette princesse fut  
1600. bientôt amenée en France, où Henri, après l'avoir épousée, l'appela à partager son trône.

Les rois sont ordinairement entourés de flatteurs et de courtisans ; mais il appartenait à Henri IV de posséder de vé-

ritables amis. C'était Mornay, l'homme le plus austère et le plus irréprochable du royaume; D'AUBIGNÉ, qui n'avait jamais quitté Henri, ni dans ses revers ni dans ses victoires; SULLY, sujet fidèle, ami sincère, ministre intègre, dont la vie entière fut employée à servir la France, en servant le roi; et enfin le duc de BIRON, que Henri IV avait fait maréchal de France, et dont le père était mort en combattant pour son service, pendant les guerres de la Ligue.

De ces quatre hommes chers au monarque, et qui l'entouraient de leur dévouement, un seul causa à cet excellent prince le plus vif chagrin qu'il pût éprouver : ce fut Biron, le plus jeune de tous, que Henri avait vu grandir sous ses yeux, et qu'il aimait comme un fils, malgré son caractère léger, inquiet et ambitieux.

Le roi l'avait comblé de dignités et de récompenses de toute espèce, et pourtant Biron n'était pas satisfait. Les plus grands honneurs et les plus grandes richesses lui semblaient encore au-dessous de son pro-

pre mérite ; une couronne royale ne lui aurait point paru trop pesante. Il eut la témérité de se lier secrètement avec les ennemis de son bienfaiteur, qui flattèrent  
1602. cette ambition insatiable ; mais il lui arriva précisément ce qu'éprouverait un malheureux dévoré par une fièvre ardente, s'il se précipitait dans un fleuve, dont les flots l'entraîneraient sans le désaltérer.

Henri, bientôt informé des desseins criminels du maréchal, refusa d'abord d'y ajouter foi, tant cet imprudent lui était encore cher. Ce fut seulement lorsque son crime fut prouvé jusqu'à l'évidence, qu'il consentit à le livrer à des juges, qui, lui appliquant toute la rigueur des lois, le condamnèrent à mort, comme coupable de trahison envers le roi et envers l'État.

Une chose trop ordinaire, c'est de voir ceux qui tombent dans la mauvaise fortune abandonnés des personnes même qui paraissent leur être le plus attachées, comme si le malheur était contagieux. Biron, naguère encore si vanté, si

recherché, si flatté, dut n'être point surpris de n'entendre aucune voix s'élever en sa faveur, dès qu'il fut accusé. Comment quelqu'un aurait-il pu prendre sa défense, lorsqu'il fut le premier à abandonner sa propre cause ? Au lieu de montrer un juste repentir des desseins coupables qu'il avait formés, et d'implorer son pardon du roi, qui ne lui demandait qu'un aveu sincère, pour oublier tous ses torts, il prétendit que l'on avait employé des sortilèges pour le faire manquer à ses devoirs. Ce fut un spectacle déplorable, que de voir devant ses juges un maréchal de France, qui avait exposé sa vie dans vingt batailles, soutenir sérieusement qu'il avait été ensorcelé pour mal faire.

Cette pitoyable excuse ne suffit pas pour sauver le malheureux maréchal ; et Henri, toujours prêt à pardonner, attendit vainement que Biron lui fit demander sa grâce.

Pendant ce temps, le royaume devenait plus florissant qu'il n'avait jamais été. Secondé par les talents et la probité de

Sully, le roi s'occupait sans relâche de réparer les désastres des guerres civiles. Le peuple était heureux. Il célébrait partout les louanges du roi par des chansons qui sont parvenues jusqu'à nous, et dont la plus connue est celle de « Vive Henri IV ! »

En voyant cette prospérité d'un grand peuple, le bon roi souriait de plaisir ; et souvent il répétait qu'il ne serait satisfait que lorsque, le dimanche, chaque paysan de France pourrait mettre la poule au pot.

Malheureusement, tout le monde n'appréciait pas également les bienfaits du roi ; et il était bien difficile qu'après tant de discordes, il ne restât pas quelques mécontents dans le royaume.

Peu de temps après s'être rendu maître de Paris, le roi, pour satisfaire les calvinistes, indignés de son abjuration, leur avait accordé la possession de plusieurs villes fortes de France, où ils pouvaient exercer librement leur religion. Bientôt il leur permit, sous de certaines condi-

tions, de se livrer dans toute l'étendue du royaume à l'exercice de leur culte, par une ordonnance que l'on nomma l'ÉDIT DE NANTES, parce qu'elle fut rendue dans cette ville, où l'on montre encore la maison que ce prince habitait alors. Mais cette concession irrita de nouveau quelques vieux ligueurs. Ils ne pouvaient se consoler d'être soumis à un roi qu'ils avaient repoussé de toutes leurs forces, pendant si longtemps; et plusieurs d'entre eux continuèrent à nourrir secrètement des projets de haine et de vengeance. 1598.

Depuis quelques mois, Henri paraissait triste, rêveur, et agité de noires pensées qui ne lui étaient point ordinaires. Quoiqu'il fût en parfaite santé, qu'il vît croître sous ses yeux deux fils que lui avait donnés la reine Marie de Médicis, et que tout semblât lui sourire, il ne cessait de parler de sa mort prochaine, comme si c'eût été malgré lui. 1610.

Ces funestes pressentiments ne tardèrent point à se réaliser. Henri se pré-

paraît à faire la guerre contre les Espagnols, ces anciens ennemis de la France, qui avaient tant contribué à prolonger les troubles de la Ligue. Avant de s'éloigner de la capitale, pour tenter de nouveau le sort des armes, il résolut d'investir la reine du titre de régente. Dans l'intention de lui donner plus d'autorité, pour gouverner le royaume pendant son absence, il prit même la détermination de faire couronner cette princesse dans l'église de Saint-Denis, avec toute la pompe usitée en pareille circonstance.

Le lendemain de cette cérémonie, le roi, après avoir dîné au Louvre, était monté dans son carrosse pour aller visiter Sully, avec six seigneurs qui formaient sa suite ordinaire. Arrivé dans la rue de la Ferronnerie, l'une des plus fréquentées de Paris à cette époque, la voiture se trouva tout à coup arrêtée par un embarras de charrettes; et un homme, s'étant élancé lestement sur le marche-pied du carrosse, frappa de deux coups de



couteau dans la poitrine cet excellent prince, qui expira sur-le-champ.

Ce misérable, dont le nom doit être à jamais en exécution à tous les Français, s'appelait RAVAILLAC. Comme stupéfait du crime affreux qu'il venait de commettre, ce monstre demeura immobile dans la rue, tenant encore dans sa main le couteau ensanglanté; et les gardes du roi, l'ayant saisi, l'auraient mis en pièces, si on ne l'eût pas aussitôt arraché de leurs mains.

Il fallut donc que le cortège reprît tristement le chemin du Louvre, où le désespoir que manifestèrent tous les serviteurs du roi ne fut que le prélude du deuil qui se répandit bientôt sur la France entière. L'exécrable Ravillac subit, quelques jours après, un supplice horrible, qu'il avait bien mérité, en perçant ainsi le cœur du meilleur des rois.

---



## LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Depuis l'an 1610 jusqu'à l'an 1643.

---

1610. Il n'y avait pas eu de roi de France appelé Louis, depuis le bon Louis XII, surnommé le Père du peuple. Le dauphin, fils aîné de Henri IV, qui n'avait encore que huit ans et demi lorsqu'il parvint au trône, prit le nom de Louis XIII.

La reine Marie de Médicis, veuve de Henri IV, fut investie de la régence du royaume, selon l'intention qu'en avait exprimée son illustre époux; mais elle n'eut pas, comme la reine Blanche, mère de saint Louis, la sagesse ou le bonheur de faire prospérer l'État.

Lorsque Marie de Médicis était arrivée d'Italie, pour épouser Henri IV, elle avait amené avec elle une Florentine, nommée

LÉONORE GALIGAÏ, qui avait su, par son esprit et son amabilité, se rendre si agréable à la reine, que cette princesse sollicita instamment du roi la permission de la conserver auprès de sa personne. Henri ne se sentait aucun penchant pour cette étrangère, dont le caractère lui inspirait une défiance involontaire; mais cédant aux prières de la reine, il lui permit de la garder à son service.

Vers la même époque, un gentilhomme florentin, nommé CONCINI, vint aussi se fixer à la cour de France. L'espoir de partager le crédit dont Léonore Galigaï jouissait auprès de la reine lui inspira la pensée de lui demander sa main, qui lui fut accordée. Concini possédait d'ailleurs les dehors les plus séduisants; et son élocution aussi élégante que facile captiva tellement cette princesse elle-même, qu'elle l'admit bientôt, comme sa femme, à ses confidences les plus intimes, du vivant même de Henri IV. Aussi, dès que Marie se trouva investie de la régence, n'y eut-il pas de richesses et de faveurs dont elle ne se plût à

combler ces adroits personnages. Elle alla jusqu'à conférer à Concini, qui n'avait jamais rendu aucun service à l'État, le  
1613. titre de marquis d'ANCRE, et la dignité de maréchal de France, qui ne s'accorde ordinairement qu'à de braves officiers qui ont commandé les armées dans des batailles.

Cette faveur inouïe, que rien ne pouvait justifier, inspira un orgueil démesuré au nouveau maréchal et à sa femme. S'imaginant sans doute que le pouvoir et l'opulence les dispensaient de la politesse due à chacun, selon son rang, ils manquèrent souvent des plus simples égards envers les plus grands personnages de l'État. Ils auraient dû savoir, au contraire, que les personnes élevées en dignité se distinguent surtout par leurs manières affables et polies envers ceux qui les approchent.

Les deux favoris de la régente oublièrent trop tôt les devoirs que cette fortune inattendue leur imposait. Après avoir éloigné du jeune roi les plus fidèles ser-

viteurs de Henri IV, et Sully lui-même, cet ancien et irréprochable ami de son maître, ils crurent que désormais rien ne leur serait impossible ; mais quelques seigneurs de la cour, indignés de tant d'audace, devinrent leurs ennemis mortels, et ne manquèrent pas, pour leur nuire, de prévenir contre eux le jeune Louis XIII. Ce prince, cédant à l'influence de l'un de ses courtisans, nommé ALBERT DE LUYNES, plus âgé seulement de quelques années que le monarque, et qui avait su captiver toute sa confiance, témoigna hautement, en plusieurs occasions, l'opinion la plus défavorable à ces parvenus, dont la haute fortune irritait tous ceux qui l'entouraient.

Il n'en fallut pas davantage pour perdre les Concini, dont l'arrogance ne connaissait plus de bornes. Un jour que le maréchal d'Ancre se rendait au Louvre 1617. auprès de la régente, VITRY, l'un des capitaines des gardes du roi, l'atteignit d'un coup de pistolet, sur le pont même du château, et abandonna son corps à la popu-

lace, qui le mit en pièces, après l'avoir ignominieusement traîné dans les rues.

Je ne saurais vous dire quelle fut la douleur de la reine Marie de Médicis, en apprenant cette nouvelle; mais son affliction devint encore plus grande. Par ordre du roi son fils, qui venait alors d'atteindre sa majorité, c'est-à-dire l'âge où il devait gouverner par lui-même, sa favorite Léonore, arrachée d'auprès d'elle, fut traînée devant les juges du parlement, qui la condamnèrent, comme sorcière, à être brûlée vive.

Cette femme n'avait pourtant point employé, pour captiver la reine, d'autre sortilège que l'ascendant d'un esprit fin et astucieux sur un caractère faible et indolent, comme l'était celui de Marie de Médicis. Mais cette accusation, ainsi que vous avez pu le remarquer plusieurs fois dans cette histoire, était un moyen infaillible de perdre ceux à qui l'on n'avait point de crime réel à reprocher; et ce fut ainsi que Léonore Galigaï se trouva punie des dédains insultants dont elle

avait accablé tant de personnes des plus nobles maisons du royaume.

Après la mort de ces malheureux, la reine, irritée contre tous ceux qui avaient contribué à leur perte, résolut de s'éloigner de la cour, et se retira dans ce château de Blois dont il a été si souvent question dans l'histoire de Henri III.

Louis XIII, qui eut ainsi le malheur de se voir privé, tout jeune encore, des conseils de sa mère, était d'un caractère craintif et défiant, qui le rendait en quelque sorte le jouet de tous ceux qui l'approchaient. Il ne perdait cette timidité, si fâcheuse pour un prince, qu'au milieu des périls de la guerre, où sa contenance assurée faisait reconnaître aux soldats le fils du Béarnais.

Incapable de gouverner par lui-même, le jeune prince confia d'abord l'exercice de son autorité à ce même Albert de Luynes, qui, en renversant les Concini, n'avait travaillé qu'à sa propre élévation, et surtout à s'approprier leurs immenses trésors. Mais la mort prématu-

1621. rée de ce favori, qu'il avait gorgé d'honneurs et de richesses, obligea bientôt l'indolent monarque à faire choix d'un autre ministre. Celui-ci fut le CARDINAL DE RICHELIEU, dont le nom est à jamais célèbre pour les services qu'il rendit à la France.

Lorsque Richelieu parvint à la tête des  
1624. affaires, il trouva la puissance royale menacée d'un grand danger. La plupart des seigneurs, mettant à profit la faiblesse de la reine mère, et l'esprit d'intrigue des Concini, s'étaient emparés du gouvernement des différentes provinces de France. Ils espéraient un jour pouvoir s'en faire autant de petits royaumes indépendants, comme les ducs et les comtes l'avaient fait du temps de Charles le Chauve, ainsi que je vous l'ai raconté.

La reine Marie et GASTON, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, prince jeune et aimable, mais timide et irrésolu, se montraient disposés à favoriser l'ambition mal déguisée de ces seigneurs. Richelieu comprit aussitôt que la monar-



chie française était perdue, si la haute noblesse, abattue avec tant de peine par Louis XI, se trouvait, encore une fois, en possession des provinces, comme au temps de la féodalité.

Alors ce profond politique, qui n'était pas, comme Sully, l'ami de son maître, mais qui n'était pas moins que lui dévoué à la grandeur de la France, connaissant la faiblesse d'esprit de Louis XIII, résolut, pour en venir à son but, d'empêcher qu'il ne fût de captiver désormais la confiance du roi. A cet effet, il mit tout en œuvre pour le brouiller avec sa mère, qu'il força de sortir de France; et il parvint à inspirer au roi, contre son frère, une défiance insurmontable. Gaston, en effet, par des paroles imprudentes, avait eu le tort d'exprimer son mécontentement de se voir écarté des affaires publiques, auxquelles sa dignité d'héritier présomptif du trône semblait alors lui donner droit de prendre part. Enfin Richelieu, voyant tous les obstacles fléchir devant sa volonté, jusqu'à celle du roi lui-même, et

ne trouvant pas le parlement assez docile à ses vues, fit choix de quelques juges entièrement dévoués à ses desseins. Ils condamnèrent à mort ou à l'exil plusieurs des principaux seigneurs du royaume, que le cardinal regardait comme autant d'empêchements aux vastes projets qu'il avait conçus.

A la vérité, les occasions ou les prétextes ne manquèrent point à Richelieu, pour déployer ainsi une rigueur extrême. Les plus nobles familles de France ne se soumettaient qu'avec peine à l'obéissance qu'il exigeait de tous les sujets du roi, quel que fût le rang qu'ils occupassent dans l'État. Des complots sans cesse renaissants contre l'autorité du cardinal, et même contre sa vie, lui avaient assez appris de combien d'ennemis personnels il était environné. Tantôt c'était le jeune  
1626. comte de CHALAIS, confident intime et ami du faible Gaston, qui, cédant au désir secret de ce prince, conspirait contre la vie de Richelieu, et périssait à Nantes, sur un échafaud, pour un crime mys-

térieux dont ses juges seuls avaient connaissance. Tantôt c'était le duc de Montmorency, de l'une des plus illustres maisons du royaume, qui était abandonné du même duc d'Orléans, pour le service duquel il avait pris les armes en Languedoc. Tombé au pouvoir du cardinal, à Castelnau-dary, il avait la tête tranchée à Toulouse, pour crime de haute trahison, sans que Louis XIII lui-même, craignant le ressentiment de son ministre, osât lui accorder sa grâce, que le peuple entier de cette ville importante implorait à genoux. 1632.

Une autre circonstance ne fut pas moins fatale à la noblesse française, sous l'administration de Richelieu, en lui donnant un prétexte spécieux d'appliquer la sévérité des lois.

Depuis les guerres civiles, dont les sentiments religieux avaient été si longtemps la cause apparente, les Français de toutes les classes avaient pris la coutume de ne paraître en public que l'épée au côté. Cette habitude de porter ainsi des armes, dans les circonstances les plus pa-

cifiques de la vie, avait entretenu parmi la noblesse un esprit querelleur et ombrageux, qui, sous le nom de « point d'honneur, » donnait lieu chaque jour à des combats singuliers, presque toujours terminés par le meurtre de l'un et quelquefois même des deux adversaires.

Sous le règne agité de Henri III, particulièrement, cette fureur homicide des duels avait été portée si loin, à la faveur des troubles civils, que la plupart des mignons de ce prince, sans cesse exercés à ces jeux cruels, qui semblaient à leurs yeux comparables aux plus éclatantes prouesses de l'ancienne chevalerie, périrent dans de semblables querelles, auxquelles le roi lui-même n'avait ni le pouvoir ni la volonté d'opposer aucun obstacle. Pour mettre enfin un terme à de pareilles rencontres, qui, en quelques années, avaient coûté la vie, dit-on, à plus de quatre mille gentilshommes français, Henri IV se vit contraint de rendre un édit qui condamnait à la peine capitale quiconque aurait tué son adversaire en duel.

Toutefois, pendant les premières années de Louis XIII, cette mode féroce était encore portée à un si haut degré, que certains duellistes de profession, qui prenaient alors le titre de « raffinés », se faisaient un honneur du nombre des combats singuliers dont ils étaient sortis victorieux. Il fallut qu'enfin le cardinal de Richelieu, par un exemple terrible, vînt ralentir cette fureur des duels, en faisant condamner à mort et exécuter sans miséricorde le comte de BOUTEVILLE, également de la noble maison de Montmorency, qui avait eu le malheur de tuer en duel son meilleur ami, pour le motif le plus frivole. Cette sanglante application d'une loi rigoureuse fut d'un exemple salutaire. La noblesse du royaume comprit, seulement alors, qu'elle avait d'autres devoirs à remplir envers le pays, que ceux imposés par un faux point d'honneur. Et si, depuis cette époque, ce déplorable préjugé frappa encore quelques victimes, toujours trop nombreuses, l'opinion publique, du

1627.

moins, fit justice de cette rage sanguinaire, qui, pendant plus d'un siècle, avait en quelque sorte transformé la société française en une véritable arène de gladiateurs.

Cependant les protestants, devenus plus défiants depuis la mort de Henri IV, s'étaient retranchés dans la ville de LA ROCHELLE, l'une de celles que ce prince leur avait abandonnées autrefois, pour y exercer leur culte en liberté; et ils en avaient fait le refuge des mécontents et des mutins de tous les partis, quels qu'ils fussent. Mais Richelieu, qui ne pouvait souffrir que l'autorité souveraine se trouvât ainsi méconnue au sein du royaume, parvint à décider le roi à marcher en personne contre cette ville, pour en former le siège. Il l'y conduisit lui-même, et dirigea les attaques contre cette place, 1628. dont il finit par se rendre maître, après un siège long et laborieux.

En même temps, ce ministre habile, qui venait ainsi de fermer l'abîme des guerres de religion si funestes aux règnes

précédents, signalait son administration par d'importantes améliorations. Il favorisait le commerce, en étendant à tous les Français le droit de vendre et d'acheter certaines marchandises, que la reine Marie de Médicis avait accordé, à titre de privilège, à quelques-uns de ses favoris. Il rendait l'autorité royale plus forte qu'elle n'avait jamais été, en obligeant les plus nobles familles de France, dont un grand nombre vivaient encore retirées dans leurs châteaux, à se montrer à la cour, pour y servir le roi de leurs personnes et de leurs biens.

Ce fut encore Richelieu qui conçut la pensée de réunir les plus savants hommes du royaume, pour en former une société illustre, qui existe encore aujourd'hui sous le nom d'ACADÉMIE FRANÇAISE. Enfin il embellit la capitale de plusieurs édifices remarquables, et créa un bon nombre d'établissements utiles, qui se sont conservés jusqu'à nos jours. 1635.

La reine, femme de Louis XIII, était Espagnole de naissance; elle se nommait

ANNE D'AUTRICHE, et c'était une bonne et vertueuse princesse. Son plus grand désir était d'avoir un fils qui pût porter un jour la couronne de France; mais bien des années s'étaient écoulées, sans que ce souhait fût accompli.

Alors, comme au temps de Louis le Jeune, qui obtint ainsi du ciel la naissance de Philippe Auguste, Louis XIII ordonna dans tout le royaume des processions solennelles, pour solliciter ce bienfait qu'il n'osait presque plus espérer. La Providence accorda enfin aux vœux de Louis cet enfant tant désiré; et comme Philippe Auguste, il fut un de nos plus grands rois.

La naissance du fils de Louis XIII ne tarda pas à être suivie de celle d'un autre enfant, qui reçut le nom de PHILIPPE et le titre de duc d'ORLÉANS, et devint la tige d'une nouvelle branche de la maison de Bourbon.

Richelieu, déjà parvenu à un âge avancé, semblait avoir atteint le but des efforts de sa vie entière, en abaissant



l'orgueil de la noblesse française, lorsqu'il apprit que deux jeunes seigneurs de la cour, dont l'un surtout, nommé CINQ-MARS, avait su captiver l'affection du roi 1642. par les grâces de son esprit et de sa personne, étaient entrés dans une conspiration qui menaçait son pouvoir et peut-être sa vie.

En effet, le jeune Cinq-Mars, introduit par Richelieu lui-même auprès du roi, comme une société agréable et sûre, avait conçu l'espérance, d'après quelques paroles échappées au monarque, de voir enfin la faveur du cardinal toucher à son terme. Il eut la criminelle pensée, pour hâter ce moment, de se mettre en rapport avec les ennemis de l'État; et il confia ses desseins à son ami DE THOU, qui, plus âgé et plus sage, s'efforça vainement de l'en détourner. Mais Richelieu parvint bientôt à découvrir le complot formé contre son autorité; et dès ce moment, la perte des deux amis fut assurée. Quelques écrits, de la main même de Cinq-Mars, adressés à des princes étran-

gers, devinrent la base d'une accusation capitale, dans laquelle de Thou se trouva enveloppé, pour n'avoir pas révélé ces liaisons coupables avec les ennemis du royaume. Les juges prononcèrent contre eux la peine de mort, qu'ils subirent tous deux sur la place publique de Lyon, avec une résignation qui fit couler les larmes des bourreaux eux-mêmes, sans que le faible Louis XIII élevât la voix en faveur du jeune Cinq-Mars, le seul homme peut-être qu'il eût jamais aimé.

Tandis que ces deux infortunés subissaient le dernier supplice, Richelieu lui-même était à Lyon, où il les avait amenés par le Rhône, dans un bateau traîné à la suite du sien. Il quitta cette ville le jour même où ils cessèrent de vivre, et partit pour Paris. L'espèce de litière dans laquelle on le transportait était tellement grande, qu'elle contenait un lit, une table et une chaise. Une personne y prenait place. Elle était chargée de le désennuyer par des conversations ou des lectures, pendant les quinze jours au

moins que l'on employait alors à parcourir la distance de cent vingt lieues qui sépare Lyon de Paris.

Les porteurs ne marchaient que tête nue, à la pluie comme au soleil. Lorsque les portes des maisons ou même des villes se trouvaient trop étroites, pour que cette énorme voiture pût y entrer commodément, on abattait des pans entiers de muraille, afin que le cardinal n'éprouvât ni secousse ni dérangement. Partout, sur son passage, il voyait accourir une foule de gens, que son immense pouvoir faisait trembler devant lui. Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'à Paris, où il habitait ce magnifique château que l'on nommait alors PALAIS-CARDINAL, et qui est aujourd'hui le Palais-Royal.

Cependant cet homme puissant était atteint d'une maladie mortelle. Son visage, décomposé par les progrès du mal, annonçait déjà une fin prochaine; mais, dans ce triste état, il gouvernait encore le royaume, et ses ennemis, tout nom-

breux qu'ils étaient, n'osaient pas même lever les yeux.

La même année qui avait vu Cinq-Mars et de Thou périr sur un échafaud vit aussi les derniers moments de leur implacable ennemi, comme si la Providence n'eût pas voulu qu'il survécût à ces déplorables victimes de son inexorable autorité.

1643. La reine Marie de Médicis, dont il avait troublé la vie en l'éloignant du roi son fils, le précéda de quelques mois seulement dans la tombe. La veuve de Henri IV finit ses jours dans l'exil, l'indigence et la douleur. Louis XIII mourut peu de temps après, à peine âgé de quarante-deux ans, laissant la puissance royale aux mains d'Anne d'Autriche, sa femme, et la couronne de France sur le front d'un enfant de cinq ans. Cet enfant était LOUIS XIV.

---



## LA FRONDE.

Depuis l'an 1643 jusqu'à l'an 1661.

---

Le gouvernement d'un grand royaume est une charge si difficile à remplir, que la reine Anne d'Autriche, investie par le parlement du titre de régente, peu de jours après la mort de Louis XIII, se vit forcée presque aussitôt de choisir plusieurs ministres qui l'aidassent de leurs conseils et de leurs lumières. 1643.

Mais les hommes comparables au cardinal de Richelieu sont rares, à toutes les époques. Ceux que la reine choisit d'abord pour ses conseillers se crurent, comme ce grand ministre, à la hauteur des devoirs qui leur étaient imposés. Leur peu d'habileté fit bientôt connaître que les airs de supériorité et d'importance

qu'ils affectaient cachaient une nullité complète; et l'opinion publique en fit justice, en donnant au conseil de la régente le nom de « cabale des Importants ». Cette dénomination, qui répandit sur ce conseil un vernis de ridicule toujours funeste à l'autorité, les obligea promptement à se retirer des affaires publiques. La reine, éclairée cette fois par l'expérience, résolut d'en confier la direction à un homme vraiment habile, qu'elle avait su apprécier du vivant même de Richelieu, et à qui elle avait déjà témoigné une haute confiance, en le chargeant de surveiller l'éducation du jeune roi.

Ce nouveau ministre, nommé JULES MAZARIN, était encore un cardinal. Né en Italie, où il avait commencé par embrasser la carrière des armes, il ne démentait point, par son esprit insinuant et mobile, la réputation de souplesse et de dextérité attribuée, depuis longtemps, aux hommes politiques de cette contrée. S'il ne se montrait pas, en apparence, aussi jaloux de domination que le despotique

Richelieu, il n'était point en réalité moins avide de pouvoir et moins ambitieux que ce grand ministre. Toutefois, comme il n'avait pas, autant que ce dernier, l'énergie nécessaire pour se faire redouter, c'est surtout par l'habileté de son administration qu'il prétendait affermir son autorité. Les plus grands seigneurs du royaume, qu'il accablait de caresses et de prévenances, en le voyant humble et doux à leur égard, ne doutèrent pas qu'un pareil homme ne leur rendît bientôt avec usure tous les avantages qu'ils avaient perdus sous le dernier règne; et lorsque Mazarin fut appelé à recueillir l'héritage des Importants, la plupart des courtisans applaudirent à l'élévation d'un ministre qu'ils croyaient entièrement dévoué à leur rendre service.

Quelques-uns de ces derniers, entre autres, en attendant qu'ils pussent lui arracher des provinces dont ils convoitaient la possession, au détriment de la puissance royale, l'obligèrent à disposer en leur faveur des trésors du royaume, et à vider

dans leurs mains les coffres-forts que l'administration du grand cardinal avait laissés bien garnis d'écus.

Or, comme il n'y a point de trésor dont on ne trouve la fin, lorsqu'on y puise sans cesse, il vint un moment où Mazarin se vit dans l'impossibilité de satisfaire tant de demandeurs insatiables. N'imaginant pas de meilleur moyen de ramasser quelque argent, il frappa le peuple de nouveaux impôts, qui parurent d'autant plus lourds à supporter que c'étaient les plus pauvres gens qui devaient les payer.

C'était l'usage, depuis un grand nombre d'années, que, lorsqu'on établissait de nouveaux impôts sur les habitants du royaume de France, le parlement de Paris inscrivît d'abord sur un registre l'édit du roi qui ordonnait cet impôt. Cette formalité se nommait l'ENREGISTREMENT; et les juges du parlement, avant d'y procéder, avaient soin d'examiner avec attention s'il était juste de faire payer au peuple la somme qui lui était demandée.



Au temps dont je vous parle, le parlement, dont nous avons vu l'origine obscure sous saint Louis, était devenu une véritable puissance dans l'État, comme l'étaient autrefois les cours plénières où venaient siéger les barons sous les premiers Capétiens. Ces légistes n'avaient point, à la vérité, comme les seigneurs féodaux, des hommes d'armes et des châteaux forts pour résister aux ordres du roi; mais en refusant l'enregistrement, ils arrêtaient d'un seul mot l'effet de la volonté souveraine.

Ce fut précisément ce qui arriva, lorsque Mazarin prétendit établir cet impôt, dont le peuple devait seul supporter toute la charge. Les magistrats, chez lesquels il existait quelques ressentiments particuliers contre le ministre, témoignèrent tout à coup une pitié inattendue du sort de tant de misérables; et lorsqu'on leur présenta l'édit à enregistrer, la plupart d'entre eux refusèrent absolument l'accomplissement de cette formalité. 1648.

En pareil cas, le seul moyen qui restât

à l'autorité royale, pour contraindre les magistrats à l'obéissance, était une cérémonie appelée LIT DE JUSTICE, dans laquelle le roi devait venir lui-même faire inscrire en sa présence, sur le registre, l'édit repoussé, sans que personne eût alors le droit de s'y opposer. Il fallut donc que le petit Louis XIV, à peine âgé de dix ans à cette époque, fût conduit en personne, par son ministre, au parlement, où l'on enregistra sous ses yeux mêmes l'impôt qui soulevait tant de mécontentements.

Cependant Mazarin ne borna pas à cet acte de vigueur sa vengeance contre le parlement, auquel il ne pouvait pardonner cette résistance. Il fit saisir par des gardes et jeter en prison quelques-uns des magistrats qui s'étaient montrés les plus récalcitrants, et particulièrement un vieux conseiller nommé BROUSSEL, homme simple, mais opiniâtre et fougueux, qui ne pouvait pardonner au cardinal de lui avoir refusé une faveur qu'il sollicitait pour son fils. Mais le peuple de Paris,

indigné qu'on traitât ainsi des hommes dont le seul crime était d'avoir pris sa défense, et excité sous main par les ennemis secrets du ministre, se révolta contre les troupes du roi. Délivrant quelques-uns des prisonniers, il éleva de nouvelles barricades, et donna ainsi le signal de troubles et de luttes qui ne durèrent pas moins de plusieurs années, pendant lesquelles le parlement se montra irréconciliable envers le cardinal. 1648.

D'un côté, les amis de la régente, à laquelle était confiée la garde du jeune Louis XIV, et de l'autre les ennemis de Mazarin, prirent les armes pour combattre, et firent éclater ainsi une nouvelle guerre civile; mais celle-ci, du moins, ne prit point le caractère atroce des fureurs de la Ligue. Le parti opposé à Mazarin se nomma LA FRONDE, et ceux qui l'adoptèrent furent qualifiés de FRONDEURS.

Si vous me demandiez quelle fut l'origine de cette dénomination bizarre, je vous dirais qu'elle leur fut donnée parce que, dans leurs querelles et leurs com-

bats contre les mazarins (c'était ainsi qu'on désignait les partisans du cardinal), ils imitaient le mouvement d'une troupe d'enfants qui s'avancent et se retirent tour à tour, en lançant de petites pierres avec des frondes, sorte de jeu fort à la mode à cette époque.

Cependant, ce n'était pas seulement dans le parlement que la cause des frondeurs comptait ses plus énergiques soutiens. Beaucoup de seigneurs de la cour, et même plusieurs princes du sang royal, s'étaient également déclarés contre le cardinal; et quelques dames du plus haut parage, au premier rang desquelles se plaçait la duchesse de LONGUEVILLE, avaient embrassé le parti de la Fronde, avec une ardeur qui lui attira bientôt de nombreux adhérents. Après cette princesse, dont les grâces et l'esprit étaient autant d'armes dangereuses sans cesse dirigées contre Mazarin, venaient, à la tête des frondeurs, le duc de BEAUFORT, surnommé le « roi des Halles » par le peuple de Paris, dont il était l'idole, et enfin

PAUL de GONDI, devenu célèbre depuis sous le nom de cardinal de RETZ. Investi alors du caractère sacré de coadjuteur de l'archevêque de Paris, il s'en servit plus d'une fois, dans les jours de troubles, pour soulever et apaiser à son gré la populace contre Mazarin, et contre la régente elle-même.

Toutefois, la guerre de la Fronde ne ressembla à aucune de celles que je vous ai racontées. Le plus souvent on se battait le matin, et l'on dansait le soir. Les frondeurs, pour se distinguer de leurs adversaires, portaient à leurs chapeaux des bouquets de paille. Ils se vengeaient, par des plaisanteries et des chansons, de la puissance de Mazarin ; et pendant cette période, jamais notre nation ne mérita mieux le reproche de frivolité, que quelques-uns de nos voisins se plaisent à lui adresser.

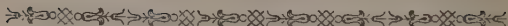
Quoique l'on se battît ainsi presque en plaisantant, cela n'empêcha pas qu'on ne tuât beaucoup de monde, de part et d'autre. La régente, sortie de Paris avec

- le jeune roi, pour se retirer à Saint-Germain, demeura plus d'une année sans  
1651. pouvoir rentrer dans cette capitale; et le cardinal Mazarin, dont la tête avait été mise à prix par le parlement, se vit contraint de s'exiler du royaume. Mais cet éloignement mit un terme à la haine furieuse dont il était l'objet. Les plus fougueux frondeurs se lassèrent du rôle laborieux qu'ils avaient embrassé. Lors-  
1653. que, deux ans plus tard, l'habile ministre reparut à la cour, ce fut aux acclamations de ceux mêmes, qui l'avaient proscrit, qu'il reprit les rênes du gouvernement. Il sut en faire un bon usage, et le conserva  
1661. jusqu'à sa mort, quoique Louis XIV, à cette époque, eût atteint, depuis plusieurs années, l'âge de sa majorité.

- Je dois vous faire remarquer, à cette occasion, que l'un des derniers actes de l'administration du cardinal fut la conclusion d'un traité de paix avec l'Espagne,  
1659. connu sous le nom de TRAITÉ DES PYRÉNÉES. Par ce traité, le roi Philippe IV, troisième successeur de l'empereur

Charles-Quint, donnait en mariage sa fille MARIE-THÉRÈSE à Louis XIV, et lui cédaient plusieurs belles provinces, telles que la Flandre et le Roussillon, qui, depuis ce temps, n'ont jamais cessé d'appartenir à la France.

---



## LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Depuis l'an 1661 jusqu'à l'an 1678.

---

Lorsque Louis XIV commença à régner par lui-même, le gouvernement du royaume offrait un aspect qu'il n'avait jamais présenté, à aucune autre époque de notre histoire. Il n'y avait plus d'assemblées générales, comme sous les rois francs de la première dynastie; plus de champs de Mai, comme sous Charlemagne. Les barons français ne se réunissaient plus en cours plénières, comme sous les premiers Capétiens. La convocation des États généraux, qui avaient joué un rôle si important sous les Valois, était presque entièrement tombée en désuétude. Les restes de la féodalité, si redoutable aux rois dans les temps de trou-



bles, avaient été abattus par Richelieu, et la puissance parlementaire s'était épuisée dans sa lutte contre Mazarin. Il n'existait donc plus, en réalité, aucun des moyens de gouvernement que nous avons vus jusqu'ici pratiqués chez les Français.

Eh bien, ce fut un roi jeune, aimable, sensé et spirituel, que son âge avait tenu jusqu'alors éloigné des affaires publiques, qui mit sa volonté à la place de tous les anciens soutiens de la vieille monarchie. Devant lui, tous les partis se turent et se réunirent. Sa présence devint le signal d'une période de gloire et de grandeur que la France n'avait encore jamais obtenue; et Louis put dire avec vérité, mais non sans orgueil, ces mots qui semblent résumer toute l'histoire de son règne : « L'État, c'est moi. »

En effet, ce jeune roi, qui se présentait à son peuple ainsi orné de tant de qualités brillantes, que relevaient encore une taille élégante et un visage imposant, annonçait également un grand courage et

un caractère magnanime. Avant la conclusion du traité des Pyrénées, Louis s'était associé au triomphe de ses généraux, vainqueurs de ces vieilles bandes espagnoles qui avaient jadis fait trembler l'Europe, sous Charles-Quint et sous Philippe II. Le prince de CONDÉ, cousin du roi, et le maréchal de TURENNE, les deux plus illustres guerriers de ce temps, avaient vu le jeune monarque affronter les plus grands périls, sans témoigner la plus légère émotion; et sa seule présence inspirait à ceux qui l'entouraient une intrépidité qui les rendait invincibles.

Mais il ne faut pas croire, mes enfants, qu'il suffise à un roi de montrer du courage à la guerre. Cette qualité, qui fait les héros, est belle et glorieuse, sans doute; mais elle cause trop de malheurs aux nations, et c'est surtout par la paix qu'un prince sage peut faire prospérer ses sujets.

Louis XIV aimait les fêtes et la magnificence. Aucun monarque, autant que lui, ne savait entourer son trône de

splendeur et d'éclat. Son aspect même, toujours grave et solennel, ajoutait encore à la pompe dont il se plaisait à être environné. Mais ce n'était pas seulement autour de sa personne qu'il cherchait à faire éclater la grandeur de son règne. Il ouvrait, dans les provinces les plus éloignées du royaume, de larges routes et de nombreux canaux, pour la facilité du commerce et des communications. Il fondait l'hôtel des Invalides, destiné à recueillir et à récompenser les soldats blessés ou devenus infirmes au service du pays. Il ordonnait que le Louvre devînt un des plus magnifiques palais du monde, et multipliait dans toute la France les établissements somptueux et utiles. En même temps, il accordait d'utiles encouragements aux savants et aux hommes instruits, dont le nom pouvait répandre de l'éclat sur son règne; et ses bienfaits allaient chercher jusque dans les pays étrangers ces hommes rares et précieux pour la science, à l'un desquels un de ses ministres écrivait par son ordre :

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, il n'en veut pas moins être votre bienfaiteur. »

Il y avait, à peu de distance de Paris, un lieu sauvage, où Louis XIII avait coutume autrefois de prendre le plaisir de la chasse. Un simple pavillon s'élevait dans cet endroit; mais le jeune roi conçut la pensée d'y créer un vaste palais et d'admirables jardins. Pour y parvenir, il n'épargna ni travaux ni dépenses : VERSAILLES s'éleva comme par enchantement, au milieu d'un site où l'on ne voyait auparavant que des bois et des marécages. Ce fut dans les bosquets de  
1662. ce magnifique séjour, que Louis voulut donner à sa cour des fêtes tout à fait magnifiques, où, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, les courses de bagues, les carrousels, les danses, les concerts, les spectacles, les banquets, les illuminations, se succédèrent sans interruption.

Cependant le soin de ses plaisirs ne faisait pas négliger à Louis XIV celui de sa gloire. En même temps qu'il aimait

à s'entourer de tous les prestiges de la royauté, il consacrait huit heures chaque jour aux travaux de son gouvernement, dont il voulait que ses ministres lui fissent connaître les moindres détails. Il savait se faire craindre et respecter des nations étrangères. Après la mort de Philippe IV, il enlevait en quelques jours à 1668. l'Espagne les PAYS-BAS et la FRANCHE-COMTÉ, qu'il revendiquait comme l'héritage de Marie-Thérèse, sa femme; et il portait ses armes victorieuses en Hollande, 1672. où cette nation commerçante, dont je vous ai raconté l'histoire dans un autre livre, ne trouvait d'autre moyen d'échapper à sa domination que de submerger son territoire, en rompant elle-même les digues qui le défendent des envahissements de la mer. Le roi assista en personne à la plupart des conquêtes de ses armées. Il prit une part active à plusieurs sièges mémorables, qui couvrirent de gloire les armes françaises, et força ainsi l'Europe entière, étonnée de ses exploits, à souscrire, dans une ville appelée NIMÈGUE, un 1678.

traité humiliant, qui semblait placer le roi de France au-dessus de tous les autres rois de la terre.

Je dois vous dire aussi que ce prince, qui régna plus longtemps que tous ses prédécesseurs, eut le temps de voir se former autour de lui une réunion d'hommes éminents, tels que jamais aucun autre pays, ni aucune autre époque, n'ont offert un pareil assemblage de talents et de beaux caractères. Après Turenne et le grand Condé, il eut, pour généraux de ses armées, les maréchaux de VAUBAN, de LUXEMBOURG, de CATINAT, de VENDÔME et de VILLARS; pour amiraux de ses flottes, DUQUESNE, DUGUAY-THOUIN, TOURVILLE; pour ministres, COLBERT et LOUVOIS; pour ordonnateurs de ses fêtes, un CORNEILLE, un RACINE, un MOLIERE, qui ont enrichi la scène française d'une foule de chefs-d'œuvre; pour prédicateurs, un MASCARON, un BOURDALOUE, un BOSSUET, un MASSILLON, qui seuls peut-être eurent le droit, au nom de la religion, de lui parler sans flatterie. En un mot, il me

serait impossible de nommer ici tous les beaux génies, tous les talents supérieurs, toutes les illustrations, qui se trouvèrent réunis sous ce règne, qu'on a nommé le SIÈCLE DE LOUIS XIV, parce qu'en effet, ce grand prince fut le contemporain et peut-être le premier auteur des circonstances qui firent éclore à la fois tant de mérites différents, dont la France s'enorgueillit à juste titre.

---



## LE MASQUE DE FER.

Vers l'an 1686.

---

Tandis que le grand roi, par la splendeur de son règne, répandait un éclat si vif sur la monarchie, il y avait en France un prisonnier dont l'histoire est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de vous en dire quelques mots. Tout le monde ignorait son nom et son pays; et l'on ne l'appelait que l'HOMME AU MASQUE DE FER, parce qu'en effet il avait sans cesse la tête couverte d'un masque de ce métal, qui dérobaient sa figure à tous les regards.

Quelques personnes assuraient que ce prisonnier avait l'air noble et des traits majestueux, qui lui donnaient une grande ressemblance avec Louis XIV; mais elles



ne parlaient ainsi que par conjectures. On ne laissait approcher qui que ce fût de ce personnage, dont il était sans doute bien important que le visage demeurât ainsi caché à tous les yeux, puisque sa vie entière s'écoula dans une aussi rigoureuse captivité.

Le petit nombre de domestiques attachés à son service ne lui parlaient jamais qu'avec les signes d'un profond respect et d'une entière soumission, quoique aucun d'eux ne connût son nom ni sa dignité. Le gouverneur du château où il était enfermé n'approchait de son prisonnier que le chapeau à la main, et ne lui refusait rien de ce qui pouvait lui être agréable ou utile. Cependant, il est vraisemblable que ce gouverneur savait quel était ce mystérieux captif; mais on lui avait fait jurer, sur sa propre vie, de ne jamais laisser pénétrer ce dangereux secret.

L'Homme au masque de fer, quel qu'il fût, passait tristement sa vie entre quatre murailles, dont il ne sortait que rare-

ment, pour se promener sur la plateforme d'une tour élevée, où il était constamment accompagné du gouverneur et surveillé par des gardes ; c'était alors surtout que son visage était couvert du redoutable masque. Toutes les douceurs, tous les respects dont il était entouré, lui semblaient à charge, et il ne désirait que la liberté, seul bien, hélas ! qu'il ne devait jamais connaître.

Pendant un grand nombre d'années, cet inconnu fut enfermé dans un château situé aux îles SAINTE-MARGUERITE, sur la Méditerranée, à peu de distance des côtes de France. De l'étroite croisée de sa prison, il voyait les flots de la mer battre le pied de la tour qu'il habitait, et les vaisseaux passer rapidement à la vue de son triste séjour. C'était là son unique distraction, quoiqu'il ne manquât pas de livres et d'instruments de musique, dont il savait, dit-on, tirer des sons mélodieux, mais toujours tristes. Rien ne lui paraissait digne d'envie comme le sort de ces matelots, qui, sur un frêle navire, allaient

parcourir le monde entier, tandis que toute son existence, à lui, devait se consumer dans une chambre de dix pas de longueur.

Un jour, cet infortuné conçut le désir de faire connaître son secret à quelque être humain, non pas sans doute dans l'espoir d'être délivré, mais parce que les malheureux trouvent une sorte de douceur à savoir que quelqu'un compatit à leur peine. Comme on ne lui laissait ni plume, ni encre, ni crayon, il prit un des plats d'argent dans lesquels on lui servait ses repas, et y grava, avec la pointe d'un couteau, son nom et l'histoire de sa vie. Cela fait, il profita d'un moment où il se trouvait seul, pour jeter, à travers les barreaux de sa croisée, le plat d'argent, qui tomba dans la mer.

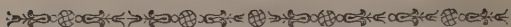
A quelque temps de là, un pêcheur, qui avait tendu ses filets non loin du pied de cette tour, fut tout étonné, en les retirant, d'y trouver quelque chose de lourd : c'était le plat d'argent du Masque de fer ; et comme cet homme simple ne

savait pas lire, il pensa que ce plat était tombé par mégarde dans les flots, et se hâta de le reporter au gouverneur, dans l'espoir d'une récompense.

Celui-ci n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur l'écriture de son prisonnier, qu'il devint pâle et tremblant, car c'était là tout le secret dont il devait répondre sur sa tête. Il fixa attentivement le pêcheur étonné, et lui demanda, d'une voix émue, s'il savait ce qui était écrit sur ce plat. Cet homme lui répondit ingénument qu'il n'avait pu déchiffrer ce grimoire, et n'avait fait part à personne de sa rencontre. Alors le gouverneur parut soulagé d'une horrible angoisse; et après avoir donné une somme d'argent au pêcheur, il se hâta de le renvoyer, en lui disant qu'il était bien heureux de ne pas savoir lire. Peu de temps après cet événement, l'Homme au masque de fer fut amené à Paris, dans une forteresse que l'on nommait la Bastille. Il y passa de longues années, et mourut toujours environné du même mystère. On assure même qu'après

sa mort, son visage fut tailladé et rendu méconnaissable, afin que ceux qui veraient ses traits inanimés ne pussent y découvrir aucun signe, propre à dévoiler le secret impénétrable dont son existence avait été enveloppée.

---



## LA VIEILLESSE DU GRAND ROI.

Depuis l'an 1688 jusqu'à l'an 1715.

Lorsque vous apprendrez l'histoire d'Angleterre, vous y remarquerez sans doute le récit des aventures de JACQUES II, 1688. dernier roi de la maison de Stuart. Renversé du trône par son gendre GUILLAUME DE NASSAU, prince d'ORANGE, qui régna à sa place, il se vit réduit à chercher un refuge en France, et y finit ses jours dans l'exil et dans l'abandon.

Lorsque cette mémorable révolution vint ainsi jeter le trouble dans la Grande-Bretagne, ce fut à Louis XIV lui-même que Jacques fugitif vint demander un asile. Le grand roi, avec tous les égards dus au malheur, lui offrit pour demeure l'antique château de Saint-Germain, où

il voulut que ce prince infortuné fût environné des mêmes honneurs dont il avait joui sur le trône. Deux ans après, il lui donna même une flotte et une armée, pour tenter, les armes à la main, de reconquérir le royaume qu'il avait perdu. Mais vous connaîtrez un jour l'histoire de la bataille de la BOYNE, et le mauvais succès de l'expédition jacobite en Irlande; et je n'aurai pas besoin de vous rapporter ici quelle fut la triste destinée des derniers rejetons de la famille des Stuarts. 1690.

Or il faut que je vous dise que le nouveau roi d'Angleterre, Guillaume III, était le plus implacable ennemi du nom français. Ce prince, qui possédait les hautes qualités d'un homme d'État et de véritables talents militaires, parvint à soulever presque toute l'Europe contre Louis XIV, à qui les glorieuses conséquences du traité de Nimègue avaient assuré une prépondérance manifeste sur les autres rois de son temps. Ce monarque se vit de nouveau contraint de prendre les armes, pour dissiper la tempête qui

menaçait sa puissance. Cette fois encore, les armées françaises se couvrirent de gloire; mais la fortune ne fut pas toujours aussi constamment fidèle à leurs drapeaux. Lorsqu'après dix années consécutives de combats en Flandre, en Italie, en Allemagne, la paix fut enfin signée en Hollande, dans un château nommé RYSWICK, Louis, déjà avancé en âge, comprit pour la première fois, avec amertume, que le temps de conquérir des provinces était passé pour lui.

Cependant, au moment où les nations commençaient à peine à respirer des fureurs de la guerre, un nouvel orage était près d'éclater sur l'Europe. Le dernier descendant de Charles-Quint sur le trône d'Espagne, qui se nommait CHARLES II, propre frère de la reine de France Marie-Thérèse, vint à mourir sans postérité, laissant un testament par lequel il désignait pour son successeur le jeune PHILIPPE de France, duc d'ANJOU, petit-fils de Louis XIV et de cette princesse.

Mais l'empereur d'Allemagne, LÉO-



POLD I<sup>er</sup>, celui-là même qui n'avait dû le salut de Vienne, sa capitale, qu'aux exploits de Jean Sobieski, prétendit que la couronne d'Espagne devait appartenir à son fils, l'archiduc Charles, seul et légitime héritier des vastes États de la maison d'Autriche. Une lutte terrible, que l'on a nommée la GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE, vint donc de nouveau embraser l'Europe, et couvrir presque en même temps l'Espagne, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, et enfin la France elle-même, de combats et de désastres. 1701.

A cette époque, il y avait cinquante-huit ans que Louis XIV occupait le trône, et le grand roi avait survécu à la plupart des hommes dont le génie ou les talents avaient jeté tant d'éclat sur ce siècle auquel il avait donné son nom. Colbert et Louvois n'existaient plus; le grand Condé, Turenne, Vauban, Luxembourg, Duquesne, Tourville, avaient aussi cessé de vivre : et Louis restait presque seul debout, lorsque tous ces illustres artisans de sa grandeur avaient disparu. Ce-

pendant, il ne fut point épouvanté de la multitude d'ennemis qu'il avait à combattre, et il plaça toute sa confiance dans le secours de la Providence et dans l'affection de ses peuples.

Je n'essaierai point de vous raconter les événements de cette guerre sanglante, pendant laquelle Louis, en butte à une coalition formidable de tous les souverains de l'Europe, défendit seul son territoire contre dix armées étrangères, et parvint, après douze ans de combats, à faire asseoir son petit-fils PHILIPPE V sur le trône d'Espagne, conquis par les exploits des armées françaises. Vous saurez seulement que ce grand prince, pour qui l'adversité était en quelque sorte une épreuve toute nouvelle, ne se montra point au-dessous des périls qui menaçaient sa vieillesse.

En vain, les deux plus habiles capitaines des armées ennemies, MARLBOROUGH et le prince EUGÈNE de Savoie, après avoir obtenu plusieurs victoires importantes sur les généraux de Louis XIV, s'avancèrent

un moment jusqu'à quelques lieues de Paris. En vain, pendant l'hiver le plus rigoureux dont nos pères aient gardé la mémoire, une famine effroyable fit périr une multitude de gens, et causa dans toute la France une si affreuse misère, qu'on vit, dit-on, les laquais du roi mendier à la porte du Louvre. Confiant dans l'amour de son peuple, Louis, au moment où une seule défaite pouvait ruiner sans retour tout le fruit d'un règne de soixante-dix années, écrivait au maréchal de Villars, le seul de ses généraux que la fortune n'eût point encore abandonné, pour lui ordonner de tenter une dernière fois le sort des armes, et ajoutait ces paroles, bien dignes en effet d'un grand peuple et aussi d'un grand roi : « Si vous êtes vaincu, ne l'écrivez qu'à moi ; votre lettre à la main, je parcourrai les rues de Paris, et je vous mènerai cent mille hommes. »

Louis n'eut pas besoin de recourir ainsi au patriotisme de ses sujets. Villars remporta une éclatante victoire sur le prince

1712. Eugène, sous les murs de DENAIN, la dernière place de France qui fermât alors aux alliés la route de Paris. L'ennemi recula, étonné d'une si opiniâtre résistance ; et la paix, conclue quelques mois après dans la ville d'UTRECHT, en Hollande, assura définitivement la possession du trône d'Espagne au petit-fils de Louis XIV.

- Cependant tant de soucis avaient avancé le terme des jours du grand roi. Il mourut peu de temps après, chargé d'ans et de gloire, et la fin de ce règne si long et si glorieux fut troublée par des regrets amers, et aussi par de grandes fautes.
- 1715.

Ce prince, qui aimait trop la guerre, comme il le dit lui-même à ses derniers moments, déplora alors d'avoir imposé à ses peuples tant d'énormes sacrifices, pour satisfaire une ardeur de gloire, dont ses revers lui avaient appris trop tard à connaître toute la vanité. Trop préoccupé sans doute des malheurs causés par les guerres de religion, sous plusieurs de ses prédécesseurs, il porta successivement atteinte aux franchises

que son aïeul Henri IV avait accordées aux protestants, par son mémorable édit de Nantes; et croyant créer en France l'unité religieuse, comme il avait fondé l'unité politique, il révoqua cet acte de la sagesse d'un bon roi. Un nombre considérable de ces religionnaires, pour fuir les conséquences de leur résistance aux ordres du souverain, préférèrent renoncer à leur patrie plutôt qu'à la liberté de leur conscience. Ils se retirèrent en Hollande, en Allemagne et en Angleterre, où ils portèrent leurs richesses et surtout leur industrie, qui répandit bientôt une prospérité incalculable dans les pays étrangers qui leur avaient ouvert un refuge. 1685.

Je dois vous rapporter ici un mot de Louis XIV, à l'instant même où il sentait que la mort était près de le saisir. Sa chambre était remplie des princes de sa famille, et des serviteurs de sa maison, dont la douleur offrait un spectacle lamentable, lorsqu'il remarqua, au pied de son lit, plusieurs de ses domestiques qui fon-

daient en larmes, car ils ne pouvaient se persuader qu'un maître qui les avait vus naître ne dût pas aussi les voir mourir : « Aviez-vous cru, leur dit Louis avec douceur, que les rois étaient immortels ? »

A présent que vous connaissez, mes enfants, l'histoire de Louis XIV, et les souvenirs imposants qui se rattachent à son nom, si quelque jour vous visitez ce magnifique palais de Versailles, bâti sous ses yeux, et tout rempli de son image et des monuments de son règne, vous n'aborderiez pas sans émotion cette chambre dans laquelle, sous des rideaux d'or, on aperçoit le lit où ce prince illustre rendit le dernier soupir. En pénétrant dans cette salle si splendidement décorée, vous remarquerez sans doute que chacun, baissant la voix, se sent involontairement saisi d'une sorte de respect religieux, tant la mémoire du grand roi semble remplir encore le somptueux séjour dont il fut le créateur.

---



## LOUIS XV.

Depuis l'an 1715 jusqu'à l'an 1774.

---

L'un des plus grands malheurs qui accablèrent la vieillesse de Louis XIV, que l'on nomme aussi LOUIS LE GRAND, à cause des glorieux événements qui signalèrent son long règne, fut certainement la perte cruelle que fit ce monarque du dauphin son fils, et, quelques années plus tard, celle de l'aîné des enfants de ce prince, le duc de BOURGOGNE, que sa naissance appelait à succéder à son aïeul.

Le duc de Bourgogne avait été élevé par les deux hommes les plus habiles et les plus vertueux de ce temps, le duc de BEAUVILLIERS, et FÉNELON, archevêque de Cambrai. Ce prélat composa même, pour l'instruction de son élève, un livre ad-

mirable, que vous connaissez peut-être déjà, comme un des plus parfaits modèles de littérature et de morale que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse; et je dois vous dire que jamais enfant ne profita mieux des leçons de ses maîtres.

Le jeune prince, qui, depuis la mort de son père, portait le titre de dauphin, n'avait pas reçu en naissant un caractère aimable ni facile. Naturellement indolent et apathique, il se soumettait avec peine à la moindre contradiction, et résistait opiniâtrément aux remontrances de ses précepteurs, dont il méconnaissait ouvertement l'autorité, pour se livrer à des emportements qu'il ne savait pas maîtriser. Il maltraitait ses domestiques, et abreuvait d'humiliations ses plus fidèles serviteurs. Ce fut à surmonter ce naturel récalcitrant que ses maîtres durent appliquer tous leurs efforts, qui, avec l'aide de la religion et par la douceur, transformèrent complètement cette humeur que l'on aurait pu croire indomptable. En acquérant des années, les progrès de



sa raison dominèrent des défauts qu'il semblait impossible de corriger. A un esprit vif et pénétrant, il joignit une application constante à ses moindres devoirs. Sa douceur, sa modestie, son inépuisable charité, le rendirent cher à tous ceux qui l'approchaient; et pour rencontrer chez un prince une piété comparable à la sienne, il aurait fallu remonter jusqu'à saint Louis.

Une âme aussi élevée le rendait capable de tous les sentiments nobles et humains qu'un homme puisse ambitionner, à quelque rang qu'il appartienne. Quoiqu'il n'aimât point la guerre, à cause des malheurs qu'elle entraîne après elle, il n'en montrait pas moins une intrépidité peu commune, lorsqu'il était obligé de la faire.

Cet excellent prince était un jour pressé par une foule de pauvres, qui connaissaient sa bienfaisance. Leur ayant déjà distribué tout son argent, il détacha une magnifique croix de diamants que le roi lui avait donnée, et la fit vendre par

un de ses domestiques, pour en partager le prix à ces malheureux. « Allez, dit-il à ce domestique, en la lui remettant, et faites, suivant le précepte de l'Évangile, que ces pierres deviennent du pain. »

1712. Tant de vertus promettaient aux Français un règne paisible, et peut-être un demi-siècle de bonheur; mais le duc de Bourgogne ne devait point porter cette couronne dont il était digne. En un mois de temps, ce prince, sa femme et l'aîné de leurs enfants succombèrent à une cruelle maladie; et jamais personne n'emporta dans la tombe tant d'espérances et tant de regrets.

1715. LOUIS XV était le second fils de ce bon prince, et par conséquent l'arrière-petit-fils de Louis le Grand. Comme il n'avait que cinq ans lorsque, par la mort de son bisaïeul, il se trouva appelé au trône, il fallut, suivant l'ancien usage, nommer un régent pour gouverner le royaume, jusqu'à ce que le jeune monarque eût atteint sa quatorzième année.

Le choix du parlement tomba sur le duc d'ORLÉANS, neveu de Louis XIV, quoique le grand roi, qui ne l'aimait pas, se fût efforcé par son testament de l'écarter du gouvernement du royaume.

Le nouveau régent, doué de grandes qualités, s'acquitta habilement de cette tâche difficile. Malheureusement, égaré par de mauvais penchants, que le haut rang qu'il occupait dans l'Etat lui permit trop de satisfaire, il donna lui-même de pernicioeux exemples non seulement au jeune monarque, mais encore à toute la nation. Il accoutuma les peuples à ne plus respecter le pouvoir suprême, que Louis XIV avait entouré de la vénération publique, et prépara ainsi les catastrophes inouïes qui devaient bientôt causer la ruine de la vieille monarchie.

Lorsque Louis XV eut atteint l'âge où il pouvait régner par lui-même, chacun le vit si beau, si aimable, si affable envers le peuple, que la France crut voir renaître en lui l'un des meilleurs rois dont je vous ai raconté l'his-

toire. En effet, si ce prince n'eût jamais écouté les conseils de cette foule de courtisans qui se plaisent à tromper les rois, pour profiter de leurs erreurs, son règne n'eût pas été moins glorieux que celui de son aïeul.

1743. Pendant un voyage qu'il fit en Lorraine, province qu'il venait de réunir à la France, Louis tomba si dangereusement malade à Metz, qu'en peu de jours, il fut aux portes du tombeau. A cette triste nouvelle, la douleur du peuple ne peut se dépeindre. On ne voyait, de tous côtés, que des visages consternés ; et d'une extrémité du royaume à l'autre, la foule se pressait dans les églises, pour demander à Dieu, par des prières publiques, la conservation des jours du jeune roi. La Providence exauça le vœu de tout ce peuple. Contre toute attente, Louis échappa au danger qu'il avait couru ; et la joie publique éclata par tant de transports, qu'il reçut, en ce moment-là, le surnom de Bien-Aimé.

Il semblerait que ce titre, qui rappe-

lait à Louis XV tout l'amour que lui portait un peuple généreux aurait dû lui inspirer le désir de s'en rendre digne; mais il n'en fut point ainsi. Tandis que la nation française, qui, depuis le règne de Louis le Grand, était devenue la plus polie et la plus éclairée de l'Europe, se plaçait au premier rang parmi les peuples du monde, elle voyait avec douleur son roi, livré à une honteuse oisiveté dans ses palais de Versailles et de Marly, s'entourer de courtisans habiles à lui déguiser les besoins de ses sujets, et confier au hasard et à l'inexpérience de quelques ministres frivoles ou imprudents les destinées de cette grande monarchie. Dans les carrosses dorés où prenait place cette cour splendide, mais efféminée, on aurait eu peine à reconnaître le successeur des rois chevelus, autrefois environnés de cette pompe rude et guerrière qui avait rendu, pendant tant de siècles, le nom français redoutable à tous les peuples de la terre.

Cependant, une circonstance parut

jeter quelque éclat sur cette époque, dépouillée de tout ce qui avait fait autrefois la force et la gloire de la royauté. Les Anglais ayant de nouveau déclaré la guerre à la France, le roi quitta cette cour à laquelle il avait déjà fait trop de sacrifices, pour se rendre en personne à son armée, que commandait le maréchal de SAXE, général intrépide et expérimenté.

1745. Ce fut auprès d'un village de Flandre, nommé FONTENOY, que se livra une mémorable bataille, dont le succès fut vivement disputé de part et d'autre. Elle coûta la vie à un grand nombre de braves gens des deux nations; mais la victoire demeura aux Français, malgré le courage opiniâtre de leurs ennemis.

Louis XV montra beaucoup de résolution et de fermeté dans cette journée, dont le glorieux résultat fut dû aux talents et au courage du maréchal de Saxe. Cet illustre guerrier, atteint en ce moment d'une grave maladie, se fit traîner dans une litière attelée de deux chevaux,

partout où il jugea sa présence nécessaire, voulant que, s'il devait mourir, le dernier jour de sa vie fût encore utile à la France.

La victoire de Fontenoy fut le dernier éclair de gloire que jeta le règne de Louis XV, qui, tout le reste de sa vie, et même dans un âge avancé, ne s'occupa plus que de ses plaisirs. Mais il ne faut pas croire, pour cela, que la mollesse de ce règne eût énervé notre nation tout entière; ce fut, au contraire, pendant cette période qu'on vit renaître, au milieu d'elle, les précieux germes du patriotisme qui avait honoré autrefois les bourgeois des anciennes communes de France.

Le roi Louis XV, dans sa vieillesse, eut, comme Louis le Grand, la douleur de survivre au fils qui devait lui succéder dans l'ordre de la nature, prince dont la vie entière avait fait concevoir aux Français les plus justes espérances. 1765.

Cet aimable dauphin, dont les vertus rappelaient celles du duc de Bourgo-

gne, ayant eu le malheur, dans une partie de chasse, de blesser par accident un de ses écuyers, témoigna une telle affliction de cet événement, que ceux qui l'entouraient, pour le consoler, se plurent à l'assurer que la blessure de l'écuyer ne paraissait point mortelle : « Faudrait-il donc, s'écria-t-il, que j'eusse tué un homme pour être dans la douleur ! » Depuis ce temps, l'excellent prince renonça sans retour au plaisir de la chasse, qu'il aimait passionnément avant cet accident ; et jamais, tant qu'il vécut, on ne put le faire changer de résolution.

Une autre fois, ayant fait apporter devant le duc de Berry, son fils aîné, et devant ses jeunes frères, le registre où l'on inscrivait tous les enfants à l'instant de leur baptême, il fit remarquer à ces petits princes, que leurs noms y étaient écrits à côté de ceux des pauvres et des artisans.

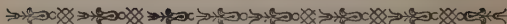
« Vous voyez, ajouta-t-il, que la religion et la nature mettent tous les hommes au même niveau. La vertu seule ap-



porte entre eux quelque différence ; et il ne suffit pas d'être grand aux yeux des peuples, mais il faut encore l'être aux yeux de Dieu. »

Comme le duc de Bourgogne, avec lequel il avait tant de ressemblance, ce vertueux prince ne porta point sur le trône ses précieuses qualités.

---



## LA MORT DE LOUIS XVI.

Depuis l'an 1774 jusqu'à l'an 1793.

---

1770.

Le duc de Berry, fils aîné de ce regretté dauphin dont la mort trompait tant d'espérances, était encore dauphin lui-même, lorsqu'il devint l'époux de MARIE-ANTOINETTE d'Autriche, l'une des plus belles et des plus gracieuses princesses de son temps.

Les noces de ces époux, dont les charmes et la jeunesse excitaient alors les acclamations de la France entière, furent célébrées à Paris par des fêtes publiques, dont le goût s'est toujours conservé parmi nous depuis Louis XIV. Ces fêtes furent troublées par un terrible événement, qui semblait présager un avenir sinistre à ces aimables princes.

On tirait un brillant feu d'artifice sur la vaste place qui sépare le jardin des Tuileries des Champs-Élysées; et suivant l'usage, une foule immense de peuple s'était réunie dans ce lieu, pour jouir de cet éclatant spectacle. Tout à coup, au milieu de cette multitude assemblée pour des réjouissances, des cris de douleur se font entendre, des gémissements leur succèdent : la foule épouvantée veut fuir, et le désordre s'accroît par un nombre infini de personnes qui sont renversées et foulées aux pieds. On dit même que, dans ce moment, des scélérats, espérant dépouiller leurs victimes, tendirent des cordes dans lesquelles une multitude de fuyards s'engagèrent les pieds et tombèrent. Ces malheureux, ne pouvant plus se relever, furent écrasés par ceux qui venaient après eux, et plusieurs centaines de cadavres demeurèrent sur la place.

En apprenant ces désastres, les cœurs du dauphin et de la dauphine furent brisés de douleur. Ils se hâtèrent de faire porter des secours et des consolations

aux parents de ceux qui avaient péri d'une manière si déplorable; mais ces bons princes demeurèrent eux-mêmes inconsolables des affreux malheurs que les fêtes de leur mariage avaient occasionnés.

1774. Peu de temps après cet événement, le roi Louis XV mourut; et le jeune dauphin, en montant sur le trône, prit le nom de Louis XVI. Ce prince était certainement un des plus honnêtes hommes de son royaume; mais il vivait dans un temps où des vertus modestes ne suffisaient pas pour savoir régner.

Les Français de cette époque ne ressemblaient plus, en aucune façon, à ces Francs grossiers et ignorants, qui, ne connaissant que l'emploi de la force, n'estimaient que la valeur guerrière. Depuis deux cents ans environ, notre nation était devenue l'une des plus civilisées et des plus instruites du monde entier.

La servitude de la glèbe était presque entièrement abolie en France. Les plus grands seigneurs, au lieu d'imiter la ru-

desse des anciens châtelains féodaux, se faisaient un devoir de traiter leurs vassaux avec douceur ; et aucun d'eux n'imaginait plus alors que les habitants de ses domaines dussent vivre et mourir pour son bon plaisir.

En même temps, la voix de l'humanité s'était fait entendre envers les hommes même les plus criminels. L'un des premiers actes de Louis XVI, en parvenant au trône, avait été d'interdire l'usage de ces effroyables tortures dont nous avons vu plusieurs exemples dans cette histoire ; et désormais, personne ne pouvait être soumis aux épreuves cruelles de l'eau et du feu, restes de l'ancienne barbarie.

Presque tous les habitants des villes apprenaient à lire et à écrire, et chacun s'efforçait d'acquérir les connaissances nécessaires à sa condition. Les livres, devenus de plus en plus communs, donnaient à chacun le moyen d'apprendre l'histoire des plus anciens temps, et de savoir ce qui lui manquait pour être li-

bre et heureux. Tous pouvaient ainsi apprécier les abus qui se trouvaient mêlés aux coutumes de la monarchie; et il semblait facile de mettre à profit l'expérience du passé, pour assurer la prospérité de l'avenir.

Ce qu'on nomme des abus dans un gouvernement, ce sont le plus souvent des usages qui, légitimes d'abord, ont fini par être pernicioeux, soit parce qu'ils sont devenus excessifs, soit parce que, favorables à quelques-uns, ils blessent les intérêts du plus grand nombre. Tel était, sous le roi Jean, le droit de prise, dont les États généraux avaient demandé l'abolition, comme vous pouvez vous en souvenir; mais auparavant, et même depuis cette époque, une foule d'autres coutumes blessantes, quoique peut-être moins vexatoires, avaient reçu la sanction des siècles, et semblaient indispensables au maintien de la royauté elle-même.

C'est ainsi que, sous le règne de Louis XVI, le clergé et la noblesse con-

servaient encore quelques-uns des privilèges que le pouvoir du roi et la reconnaissance des peuples leur avaient accordés dans d'autres temps. Le clergé, c'est-à-dire les religieux des deux sexes et les prêtres de l'Église catholique, possesseur d'une partie considérable du territoire du royaume, avait la charge de toutes les dépenses du culte et des aumônes de la charité ; mais il ne participait à l'impôt que par des dons gratuits, qu'à la vérité il n'avait jamais refusés. La noblesse française, quoique violemment attaquée dans sa fortune par Richelieu et par Louis XIV, n'en possédait pas moins aussi une grande partie des terres de France. Elle était obligée de servir l'État de son épée ; mais elle avait aussi le privilège d'être dispensée de supporter les autres charges du royaume. De là le nom de « corps privilégiés » donné au clergé et à la noblesse.

Or, à l'époque dont nous parlons, tout privilège était regardé comme un abus, parce que chacun aspirait à l'égalité des

conditions. D'un autre côté, la royauté avait besoin d'argent pour suffire aux dépenses de l'État. On regardait avec raison comme un abus criant que les plus riches propriétaires ne contribuassent pas, pour de fortes sommes, aux impositions que les nécessités des temps rendaient indispensables ; tandis que la petite bourgeoisie des villes et le peuple des campagnes en étaient accablés.

Il y avait encore bien d'autres abus non moins réels, qu'il serait trop long de vous énumérer ici ; et les classes qui se trouvaient ainsi appelées à supporter toutes les charges publiques souhaitèrent ardemment d'en être soulagées.

Le désir de satisfaire à ce vœu public décida Louis XVI, qui ne pouvait remédier seul à des maux si anciens, à convoquer autour du trône les États généraux, qui, comme vous savez, rendirent quelquefois de grands services au royaume, dans les circonstances les plus difficiles de notre histoire. Mais, cette fois, le mal que l'on espérait guérir touchait aux fon-



dements mêmes de la vieille monarchie; et les remèdes, tantôt timides, tantôt violents, que quelques esprits plus ou moins éclairés tentèrent d'y apporter, devinrent le signal d'une terrible révolution, qui, en bouleversant le royaume, renversa sans retour le trône que tant de grands rois avaient occupé.

Cette révolution, à jamais mémorable, ne respecta rien. Elle se souilla de meurtres et de sacrilèges, et effraya le monde par une persécution religieuse plus cruelle que celles que je vous ai racontées dans d'autres livres. Ceux même qui l'avaient préparée avec de bonnes intentions, croyant que tout devait être détruit, pour pouvoir être reconstruit sur de nouvelles bases, s'aperçurent trop tard qu'en soulevant les passions populaires, ils avaient déchaîné une tempête qu'aucune puissance humaine ne pouvait plus maîtriser, et dont ils devinrent les premières victimes.

Le malheureux Louis XVI tomba ainsi du faite de la grandeur et de la puissance

1792. dans la plus horrible des infortunes. Après avoir vu égorger sous ses yeux les plus fidèles serviteurs de la royauté, il fut arraché violemment de son palais, pour être jeté dans une prison, avec la reine Marie-Antoinette, leurs jeunes enfants, et Madame ÉLISABETH, sa sœur, qui était un ange de vertu et de beauté.

Quelque temps avant ce terrible événement, le comte de PROVENCE et le comte d'ARTOIS, frères de Louis XVI, avaient quitté le royaume, ainsi qu'un grand nombre de Français, la plupart appartenant aux deux classes de la noblesse et du clergé. Fuyant devant les fureurs populaires, ils avaient cherché un refuge dans les pays étrangers, où ils reçurent le nom d'ÉMIGRÉS.

Louis, déchu du trône, et réduit avec sa famille à la plus dure captivité, semblait au comble de l'infortune. Mais quelques-uns de ceux qui l'avaient détrôné crurent que, tant qu'il vivrait, le triomphe de la révolution qu'ils avaient accomplie ne serait pas complet. Ce malheureux

prince, condamné au dernier supplice par une assemblée qui avait pris la place des états généraux, sous la dénomination de CONVENTION NATIONALE, porta sa tête sur un échafaud, malgré les efforts généreux de quelques membres de cette assemblée, qui, au péril de leur propre vie, tentèrent inutilement de sauver la sienne. 1793.

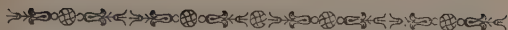
Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, cette déplorable catastrophe doit vous rappeler celle de Charles I<sup>er</sup>, qui périt, comme Louis XVI, victime d'une révolution qui changea entièrement la face de son royaume.

La reine Marie-Antoinette, cette belle et majestueuse princesse que tous les yeux avaient admirée sur le trône, subit, quelques mois plus tard, le sort affreux de son époux. Madame Élisabeth elle-même partagea, bientôt après, la triste destinée de ses infortunés parents, comme elle avait partagé leurs souffrances et leur admirable résignation dans les plus affreux malheurs.

Avant de marcher au martyre, qu'il

subit avec tout le courage de l'innocence, Louis XVI avait écrit un testament qui peint son âme tout entière. Il pardonna du fond de son cœur aux auteurs de sa mort, et recommanda à son fils, « s'il avait le malheur de devenir roi », de ne jamais chercher à le venger.

---



## LA PRISON DU TEMPLE.

Depuis l'an 1793 jusqu'à l'an 1795.

---

Lorsque le malheureux Louis XVI et une partie de sa famille eurent péri victimes de la tempête révolutionnaire qui venait d'emporter la monarchie, le dauphin, leur fils, qui n'avait que neuf ans, demeura captif dans la prison du Temple, où il se trouva en butte aux traitements les plus barbares. C'est à ce pauvre enfant qu'on donne ordinairement le nom de Louis XVII, parce qu'il eût pris ce titre, s'il eût été appelé à succéder à son père.

Hélas ! il eût été bien plus heureux de n'être pas né si près du trône, car l'obscurité d'une autre condition lui eût épargné les malheurs dont il fut abreuvé.

La première rigueur dont l'auguste orphelin devint l'objet, de la part des bourreaux de sa famille, fut d'être séparé de la princesse sa sœur, qui, plus âgée de quelques années, remplissait à son égard tous les devoirs de la plus tendre mère. Ils mirent ensuite auprès de lui, pour le garder à vue dans sa prison, le plus méchant homme qu'on pût rencontrer : c'était un cordonnier, nommé Simon, qui, aussi farouche qu'impitoyable, ne se servait jamais, en parlant au petit prince, que des termes les plus injurieux.

Lorsque l'enfant était endormi sur le mauvais grabat qui lui servait de couche, Simon le réveillait en sursaut, en criant de toutes ses forces : « Capet ! dors-tu ? » et le petit infortuné, se levant tout nu, était obligé de courir se présenter devant ce misérable, qui le renvoyait aussitôt en le rudoyant.

Pour mettre le comble à cette conduite affreuse, ce monstre, et quelques-uns des scélérats qui partageaient avec lui ses

odieuses fonctions, non contents de souiller les regards du royal orphelin du spectacle dégoûtant de leurs orgies, s'efforçaient de lui enseigner leur langage grossier, parce qu'ils ne pouvaient supporter qu'il se montrât sans cesse doux et poli, envers ceux-là même qui lui faisaient subir les plus infâmes traitements. On dit pourtant que quelquefois, tout impitoyables que fussent Simon et ses complices, les larmes leur venaient aux yeux, en voyant l'obéissance et la résignation de ce jeune infortuné, qui avait été destiné, en naissant, à régner sur l'une des plus puissantes nations de la terre.

Cet enfant, qui souffrait avec tant de patience tout ce qu'il y a de plus horrible au monde, avait pourtant été élevé avec tous les soins et les égards dont les princes sont environnés dès le berceau. Il avait été accoutumé à la nourriture la plus agréable et la plus recherchée : et maintenant on ne lui jetait qu'un morceau de pain noir ; les premières années de sa vie n'avaient été entourées que de

personnes polies et empressées à lui plaire : et maintenant il se voyait condamné à subir, nuit et jour, les outrages de quelques misérables de la lie du peuple.

Il ne vous sera pas difficile de croire que le malheureux enfant ne put supporter longtemps une vie aussi déplorable. Il avait, avant ses malheurs, une figure charmante, de beaux yeux bleus, et les plus jolis cheveux blonds ; mais bientôt ses yeux s'éteignirent, son visage devint maigre et décoloré, son corps se courba comme celui d'un vieillard, et il ne se traîna plus qu'avec peine.

1795. Heureusement enfin il mourut, car une pareille existence, si elle se fût prolongée, eût été le plus grand de tous les supplices ; et il alla dans le ciel recevoir la couronne des anges, qui est bien plus douce et bien plus durable que toutes les couronnes de la terre.

---





## LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an 1792 jusqu'à l'an 1804.

---

Pendant que le jeune Louis XVII languissait dans sa triste prison, la France aussi avait supporté bien des infortunes. Ceux qui s'étaient emparés alors du pouvoir public avaient décidé que la vieille monarchie de Clovis, de Charlemagne et de Louis XIV formerait désormais une RÉPUBLIQUE, c'est-à-dire un État où il n'y aurait point de roi. 1792.

Vous vous souvenez sans doute d'avoir lu, dans l'histoire romaine, qu'il y eut aussi une république dans la ville de Rome, qui ne fut jamais plus puissante que pendant cette longue période; mais le peuple romain était alors presque tout entier renfermé dans l'enceinte de

Rome, et ne s'étendait pas, comme la nation française, sur un immense territoire. De grands malheurs résultèrent de cette nouvelle forme de gouvernement.

La Convention nationale elle-même, dominée par quelques hommes qu'égarait une funeste ambition, se trouva bientôt en proie à de terribles dissensions. Une fraction de cette assemblée, qui se désignait elle-même par le titre de la MONTAGNE (parce qu'elle occupait les bancs les plus élevés du lieu où se réunissait la Convention), entièrement composée d'hommes sanguinaires et affectant un patriotisme farouche, substitua les mesures les plus violentes au règne des lois, qui avait été le but unique des premiers amis de la Révolution. Des milliers d'infortunés de tout âge, de tout sexe et de toute profession, jetés dans les prisons sous les plus légers prétextes, furent impitoyablement égorgés par la fureur populaire, que soulevaient à leur gré les fougueuses déclamations de quelques orateurs de carrefour. Un nombre infini de

têtes innocentes tombèrent sur les échafauds dressés en permanence sur les places publiques; et la plupart de ceux même qui, dans la Convention, avaient embrassé avec le plus d'ardeur et de sincérité le nouveau parti, dont ils étaient loin de prévoir les excès, devinrent les premières victimes de ce régime affreux, que ses auteurs eux-mêmes nommèrent le règne de la TERREUR. 1793-94.

Cependant le bruit de tant de catastrophes avait produit une profonde impression sur le monde entier. Plusieurs rois rassemblèrent des armées considérables, et pensèrent qu'il leur serait aisé de pénétrer en France et de se partager ce malheureux pays, déchiré par les discordes civiles. Mais vous savez que, dans tous les temps, les Français ont aimé leur patrie par-dessus toute chose. En présence de ce péril imminent pour tous, la France presque entière prit les armes. 1793. La République présenta à la fois quatorze armées sur ses différentes frontières, où elles tinrent en échec toutes

les armées de l'Europe. Leurs victoires inattendues renversèrent la plus formidable des coalitions qui eût jamais menacé l'indépendance d'une nation; et notre patrie, alors si malheureuse au dedans, fut au moins triomphante au dehors.

Au milieu de tant de désastres, de combats, de triomphes et de misères, il s'éleva tout à coup un homme que l'on appelait NAPOLÉON BONAPARTE, et dont l'histoire est certainement la plus extraordinaire que l'on puisse vous raconter.

Bonaparte avait été admis à l'École militaire, autrefois fondée à Paris par Louis XV, pour l'éducation de la jeune noblesse du royaume. Dès son enfance, il manifesta une intelligence supérieure et une aptitude remarquable pour le travail; et lorsque, pour la première fois, il prit part aux guerres que la France eut à soutenir pour sa défense, il s'y distingua par son sang-froid dans les périls, et par des talents militaires qu'il est bien rare de rencontrer chez un jeune officier.

Mais Bonaparte était doué d'un génie trop éminent pour ne pas comprendre promptement qu'il pouvait, par ses succès, aspirer au premier rang de la République. Devenu en peu de temps général en chef des armées françaises, il contraignit, par d'éclatantes victoires en 1796. Italie, l'empereur d'Allemagne à souscrire à des traités onéreux. Insatiable de gloire et de combats, il conduisit une armée française en Égypte, où nos soldats se signalèrent par des exploits bien plus éclatants que ceux attribués aux plus fameux conquérants de l'antiquité. A peine de retour en France, où il recueillit le pouvoir prêt à échapper aux mains débiles qui s'en étaient emparées, il reçut le titre de PREMIER CONSUL, et 1799 devint le magistrat suprême de la République, d'abord pour dix ans, et bientôt après pour toute la durée de sa vie.

On le vit, presque aussitôt, gravissant les Alpes une seconde fois, descendre tout à coup dans les plaines d'Italie,

en franchissant le mont Saint-Bernard, qu'aucun capitaine avant lui n'avait pu traverser avec une armée, et remporter sur les Autrichiens, auprès du village de

1800. MARENGO, une victoire éclatante, qui obligea de nouveau les rois de l'Europe à accepter la paix. L'Angleterre elle-même, qui jusqu'alors avait refusé de reconnaître la République française, fut
1802. forcée de traiter avec le Premier Consul. Puis, lorsque le peuple et l'armée, enivrés de sa gloire et frappés d'admiration pour ses exploits multipliés, le regardaient comme le seul homme qui pût rendre à notre patrie la grandeur et l'éclat que ses malheurs passés lui avaient fait perdre, il conçut la pensée de relever le trône de Charlemagne, et de placer sur son front la couronne impériale que ce grand prince avait portée.

A cette époque, à la vérité, il n'y avait pas un Français qui ne regardât Bonaparte comme le sauveur de la patrie. Sa présence seule avait fait cesser tous les maux qui désolaient la France depuis

tant d'années. Aux victoires si glorieuses remportées par nos armes, il venait d'ajouter le rétablissement de la religion catholique sur cette vieille terre de France, dont les anciens rois s'honoraient du titre de Fils aîné de l'Église. Il avait fait discuter en sa présence, en s'associant, avec toute l'autorité de son génie, aux travaux des plus savants jurisconsultes de son temps, un précieux recueil de lois, qui porte le titre de « Code civil ». La prospérité publique semblait son ouvrage, et sa gloire rejaillissait sur toute la nation.

Cependant ceux qui avaient proscrit la famille de Louis XVI, pour ne plus obéir à un roi, ne pouvaient voir sans mécontentement un homme sorti des rangs de l'armée devenir leur maître, et rétablir la monarchie, dont les ruines avaient été arrosées de tant de sang. Ils craignirent même qu'il ne rappelât les princes de l'ancienne famille royale, qui cherchaient alors, dans les diverses contrées de l'Europe, un pays où nos victoires

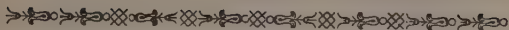
.

leur laissassent le temps de trouver un refuge.

1804. Mais Bonaparte ne laissa pas longtemps croire qu'il ne fût pas, comme eux, l'ennemi des Bourbons. Une conspiration royaliste ayant été découverte, il fit enlever secrètement un jeune prince de cette famille, dans un pays voisin où il se croyait en sûreté, et le fit condamner à mort par des juges dévoués à ses volontés, comme s'il eût participé au complot ourdi contre lui. Le bruit du meurtre du duc d'ENGHIEN (c'est ainsi que se nommait ce malheureux prince, qui était le dernier rejeton de l'illustre maison de Condé) retentit dans le monde entier, et couvrit d'un voile funèbre la gloire du premier consul.

Quelques mois à peine après ce déplorable événement, Bonaparte décida le souverain pontife à se rendre de Rome à Paris, pour lui poser sur la tête la couronne impériale. Il prit le titre d'empereur des Français, et ne se fit plus nommer que NAPOLÉON I<sup>er</sup>.





## L'EMPIRE.

Depuis l'an 1804 jusqu'à l'an 1812.

---

Cependant ce grand capitaine, que la guerre avait élevé si haut, aimait par-dessus toute chose les combats et la gloire des armes. A la tête des soldats intrépides qu'il avait si souvent conduits à la victoire, il combattit successivement toutes les puissances du continent, dont presque toutes les capitales, tour à tour, se virent envahies par ses armées victorieuses.

A l'exemple de Charlemagne, il prit et garda le royaume d'Italie. Fatigué de couronnes, il ne les conquit bientôt plus que pour les distribuer ; il créa des royaumes pour tous ses parents, et l'Europe entière parut échoir en partage à cette nouvelle dynastie.

1810 Napoléon lui-même devint l'époux de la fille de l'empereur d'Autriche; et il en eut un fils, à qui il donna, dès sa naissance, le titre imposant de ROI DE ROME. Tout semblait alors réussir au gré de ses désirs.

En même temps, il faisait entreprendre des travaux immenses, créait un grand nombre d'établissements utiles, et ordonnait plusieurs monuments magnifiques, dont le moindre eût suffi pour immortaliser un prince moins insatiable de gloire.

La colonne d'AUSTERLITZ, qui s'élève aujourd'hui au milieu de la place Vendôme, à Paris, fut construite par son ordre, en mémoire d'une célèbre bataille de ce nom, dont le résultat fut de dissoudre une nouvelle coalition formée contre la France. Le bronze dont elle est couverte provient des canons pris dans cette grande journée.

A l'une des extrémités de l'Europe s'étend un vaste empire que l'on nomme la RUSSIE. Il n'y avait guère alors plus de

cent ans que les Russes avaient pris part, pour la première fois, aux affaires du monde, quoique déjà, depuis longtemps, ils formassent une puissance redoutable par sa force et son immense étendue.

Napoléon eut la pensée de conquérir cet empire, comme il avait conquis tant d'autres royaumes. Il rassembla sa GRANDE ARMÉE (c'était le nom que l'on donnait alors aux troupes qu'il commandait, non pas tant à cause du nombre de ses bataillons, que de la valeur des soldats qui la composaient); et ayant forcé plusieurs souverains étrangers à joindre leurs forces aux siennes, il marcha sans hésiter vers cette contrée lointaine, où l'attendaient des revers jusqu'alors inouïs. 1812.

D'abord il vainquit les armées russes partout où il les rencontra, livra de terribles batailles, et réduisit ces peuples tellement au désespoir, qu'ils fuyaient devant nos troupes, brûlant eux-mêmes leurs villes et leurs villages, et détruisant tout ce qu'ils laissaient derrière eux.

Les Russes occupent une partie des

contrées qu'habitaient les Scythes de l'antiquité; et comme chez leurs ancêtres, leur pays n'offrit bientôt, de tous côtés, que l'aspect d'une vaste solitude.

Ce fut à travers les ruines fumantes dont les Russes, en se retirant, couvraient les steppes de leur patrie, que Napoléon s'avança jusqu'à Moscou, qui était la plus grande et la plus ancienne ville de cet empire. Il ne s'en rendit maître, après l'une des plus sanglantes batailles des temps modernes, que pour être témoin d'un effroyable incendie que les habitants allumèrent de leurs propres mains, et qui réduisit en cendres cette immense cité, qu'ils nommaient pourtant leur Ville sainte.

Cependant le conquérant n'avait pas songé au plus redoutable ennemi qu'il aurait à combattre. L'hiver approchait; et personne n'ignore qu'en Russie, cette saison est tellement rigoureuse, que, pendant cette partie de l'année, les champs restent plusieurs mois couverts d'une couche épaisse de neige, et les rivières

demeurent entièrement glacées. Les hommes eux-mêmes, qui voyagent alors sur des traîneaux légers que des chevaux font glisser sur la glace, y mourraient infailliblement de froid, s'ils ne s'enveloppaient de peaux de bêtes lorsqu'ils sont dehors, et s'ils n'habitaient des maisons chauffées au moyen de poêles énormes.

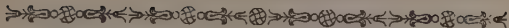
Lorsque Napoléon reconnut qu'au lieu de se soumettre à sa domination, les Russes avaient brûlé Moscou, à laquelle se rattachaient pour eux leurs plus anciens souvenirs nationaux, il comprit l'imprudence qu'il avait commise. Il voulut retourner sur ses pas, avant que les rigueurs de ce terrible hiver qui s'avancait vinssent fondre sur son armée; mais il était déjà trop tard, et un froid excessif eut bientôt assailli ces intrépides soldats, que rien jusqu'alors n'avait pu arrêter.

Il me serait impossible de vous dire quel incroyable courage montrèrent nos soldats, au milieu d'une si affreuse cata-

strophe; et lorsque les détails de cette funèbre campagne seront mis sous vos yeux, vous admirerez leur grandeur d'âme, qui ne se démentit pas un seul instant.

Mourants de froid et de misère, ils n'abandonnaient leurs armes, que lorsque leurs mains engourdies refusaient de les porter davantage. Les larmes que leur arrachait la douleur se glaçaient sur leurs joues desséchées; puis lorsque épuisés de fatigue et de faim, ils tombaient entièrement gelés, la neige recouvrait leurs corps : et ce fut là l'unique sépulture de plus de cent mille braves.

---



## LA RESTAURATION.

Depuis l'an 1812 jusqu'à l'an 1814.

---

La grande armée n'existait plus. Napoléon avait perdu les plus fermes soutiens de sa puissance; et toutes les nations européennes s'étaient coalisées de nouveau, afin d'accabler à leur tour l'homme qui avait si longtemps pesé sur elles.

Cependant, le grand capitaine se flattait encore de pouvoir faire tête à l'orage. Assemblant, en quelques mois, de nouvelles et formidables armées, ce fut dans les vastes plaines de la Saxe qu'il résolut 1813. de tenter de nouveaux combats, contre toute l'Europe conjurée. D'abord il remporta plusieurs victoires, où nos jeunes soldats triomphèrent de troupes aguerries

et nombreuses. Frappés de surprise, les princes ennemis acceptèrent une suspension d'armes, et bientôt après proposèrent une paix honorable, dont la conclusion eût encore laissé Napoléon le plus puissant monarque du monde. Mais les nouveaux succès qu'il venait d'obtenir aveuglèrent l'empereur sur les dangers qui le menaçaient de toutes parts. Il dédaigna ces propositions, que ses amis les plus dévoués le suppliaient d'accepter, comme le seul moyen de salut qui lui restât ; et ce fut encore au sort des armes qu'il remit la décision de cette grande querelle.

En effet, deux mois plus tard, une sanglante bataille s'engagea auprès de la ville de LEIPZIG, l'une des principales cités d'Allemagne. Après trois jours entiers d'une lutte terrible, toutes les armées de l'Europe, réunies contre la France, lui arrachèrent enfin, au prix de sacrifices énormes, les conquêtes qu'elle avait acquises par vingt ans de victoires. Il fallut que Napoléon, ralliant avec peine les dé-



bris échappés à cette immense hécatombe humaine, repassât précipitamment le Rhin, pour défendre le territoire de l'Empire contre plus d'un million de soldats étrangers, qui venaient y porter à leur tour tous les malheurs de la guerre.

Depuis l'époque où, sous Charles VI, la reine Isabeau ouvrit aux Anglais les portes de Paris, cette capitale n'avait point vu d'armée ennemie. Il n'est donc pas difficile d'imaginer quelle terreur y 1814. répandit l'approche des étrangers, menant avec eux plusieurs de ces hordes sauvages qui, sous le nom de Tartares et de Cosaques, sont originaires des provinces extrêmes de l'Europe septentrionale, et même de quelques contrées asiatiques. Les habitants des campagnes fuyaient devant les ravages de ces Barbares; et personne ne doutait alors que les Russes ne vinssent brûler Paris pour venger l'incendie de Moscou. Il n'en fut pourtant pas ainsi, et la Providence permit encore que la France sortît de cette douloureuse épreuve.

Vous n'avez point oublié, sans doute, ces princes, frères de Louis XVI, qui avaient cherché un refuge hors du royaume, avec cette foule de Français qui s'étaient dérobés, par l'émigration, aux premières catastrophes de la Révolution. Après la mort du jeune Louis XVII, l'ainé de ces princes avait pris le titre de Louis XVIII, dans les pays étrangers où il s'était retiré. C'était un homme déjà avancé en âge, mais prudent et instruit, qui avait consacré le temps de son exil à préparer des lois sages et durables, dont il se proposait de faire usage, si jamais il devait être appelé au trône de France.

Lorsque les souverains coalisés se rendirent maîtres de Paris, après de nouvelles batailles, dans lesquelles Napoléon, avec une opiniâtreté que les revers n'avaient pu abattre, leur avait disputé pied à pied le sol français, le peuple se porta en foule au-devant de ces monarques; et plusieurs demandèrent à grands cris le retour de l'ancienne famille royale.

Alors Napoléon, vaincu par le sort, consentit à abdiquer la couronne, c'est-à-dire à déclarer publiquement qu'il renonçait à régner. Cet acte mémorable s'accomplit au château de Fontainebleau. Le grand homme y fit ses adieux à son armée, au milieu de sa garde; et plus d'un vieux grenadier versa des larmes amères, en se séparant de son empereur.

Quelques mois après cet événement, Louis XVIII fit son entrée à Paris, où 1814. l'avaient précédé le comte d'Artois, son frère, et les autres princes de sa famille. Ce retour en France de la famille des Bourbons est ce qu'on nomme ordinairement la RESTAURATION.

Louis XVIII monta ainsi sur le trône sans opposition. Son premier soin fut de donner au royaume, sous le nom de CHARTE CONSTITUTIONNELLE, une loi fondamentale, sur laquelle il déclara que désormais reposeraient la force du trône et les libertés de la nation.

Cependant le temps des épreuves n'é-

taut pas encore terminé. Napoléon, qui depuis son abdication avait été relégué dans la petite île d'ELBE, très voisine de l'Italie, y apprit bientôt les regrets que ses revers avaient laissés après lui. Des avis secrets lui faisaient connaître que ses vieux compagnons d'armes ne pouvaient supporter que des étrangers, qu'ils avaient si souvent défaits sur tous les champs de bataille de l'Europe, affectassent d'humilier une nation qu'ils n'avaient vaincue que par la supériorité du nombre.

1815. Tout à coup Napoléon, trompant la surveillance dont il était entouré, s'embarqua inopinément à l'île d'Elbe, avec le petit nombre de soldats fidèles qui l'avaient suivi dans l'exil. Il vint débarquer sur les côtes de Provence, où son retour causa autant de surprise que de joie parmi ses nombreux partisans, comme si sa seule présence eût suffi pour réparer tous les malheurs passés.

Le bruit promptement répandu de l'apparition de l'empereur en Provence devint le signal d'une émotion générale, qui ne permettait plus même à ceux qui étaient

ses ennemis, de lui opposer aucune résistance. Toutes les troupes envoyées à sa rencontre, pour le combattre, embrassèrent son parti, en revoyant les aigles glorieuses sous lesquelles il les avait tant de fois conduites à la victoire. Ses anciens frères d'armes, accourus de toutes parts sur son passage, grossissaient d'heure en heure les bataillons qui formaient son cortège; et vingt jours lui suffirent pour traverser toute la France, et se présenter aux portes de Paris, qui s'ouvrirent à son approche, sans que personne songeât même à tenter de les défendre.

Le roi, qui était loin de s'attendre à cette brusque agression, se vit alors forcé de sortir précipitamment du royaume, et de chercher un refuge en Belgique. Napoléon rétablissait, pour trois mois à peine, la puissance impériale, promettant aux Français de leur assurer cette sage liberté autrefois promise à leurs pères, s'ils consentaient à le soutenir contre les ennemis qu'il allait avoir à combattre. C'est à cette courte période que

l'on a donné le nom de CENT JOURS.

A cette nouvelle, toutes les nations de l'Europe, qui n'avaient point oublié les maux que les conquêtes de Napoléon avaient accumulés sur elles, reprirent les armes qu'elles avaient à peine eu le temps de déposer, pour former contre la France une dernière et formidable coalition. Connaissant de longue main l'ennemi redoutable qui les avait si souvent vaincues, elles rassemblèrent en toute hâte, sur nos frontières, des forces considérables; mais Napoléon, autour duquel s'étaient promptement rassemblés les débris de la grande armée, marcha à leur rencontre en Belgique, pour les surprendre avant que toutes leurs troupes pussent être réunies.

Ce fut près d'un village appelé WATERLOO, situé à quelques lieues de Bruxelles, que les armées se trouvèrent en présence. La victoire fut disputée avec un acharnement sans égal par des masses de combattants, qui, de part et d'autre, déployèrent le plus grand courage. Après de terribles efforts, qui avaient jonché de morts

et de blessés des deux partis une étendue de plusieurs lieues, l'armée anglaise fut rejointe, contre toute attente, par une armée prussienne qui n'avait point encore combattu ce jour-là. Toutes deux assaillirent alors les Français épuisés de fatigue, et changèrent en un instant la destinée de cette journée.

Vainement Napoléon, ralliant autour de lui ses derniers bataillons décimés par la lutte la plus sanglante, les ramena de nouveau contre les troupes qui venaient leur arracher la victoire. Vainement il essaya lui-même, à plusieurs reprises, de trouver la mort dans les rangs foudroyés de sa garde intrépide, il eut la douleur de voir périr devant ses yeux les restes héroïques de ses défenseurs. Sommés de mettre bas les armes par un ennemi dix fois supérieur en nombre, ils tombaient en mêlant aux cris de « Vive l'Empereur ! » cette fière réponse : « La garde meurt et ne se rend pas. »

Vaincu enfin dans cette sanglante journée, l'empereur revint à Paris, où il se

flattait encore de pouvoir rassembler les restes épars de son armée; mais cette fois, son espérance fut déçue sans retour. En vain il abdiqua une seconde fois la couronne, en faveur de son jeune fils, qu'il proclama empereur des Français, sous le titre de NAPOLÉON II, ses amis eux-mêmes les plus dévoués renoncèrent promptement à tenter ce dernier effort. Les coalisés, marchant sans relâche sur Paris, s'en rendirent maîtres presque sans combat, au moment même où l'empereur venait de quitter cette capitale.

Alors Napoléon comprit que toute résistance était devenue inutile, en présence de l'Europe entière armée contre un seul homme. Il aurait voulu pouvoir s'embarquer pour l'Amérique, et se rendit même dans cette intention à Rochefort, où il savait que des navires français se tenaient à sa disposition; mais une escadre anglaise rendait impossible la sortie de ce port, et il dut renoncer à cette dernière chance de salut. Alors, brisé sous le poids de tant de revers, il écrivit au roi



d'Angleterre, qu'il regardait comme le plus généreux de ses ennemis, une lettre mémorable, par laquelle il lui demandait un asile dans ses États.

Mais l'attente de ce grand capitaine fut cruellement trompée. Au lieu du refuge honorable qu'il s'était flatté d'obtenir, ce fut par une dure captivité que les souverains victorieux résolurent de faire expier à l'illustre vaincu sa dernière tentative, et les humiliations dont il les avait abreuvés pendant tant d'années.

Cette fois, le lieu assigné pour son exil fut l'île de **SAINTE-HÉLÈNE**, qui n'est pour ainsi dire qu'un rocher aride, situé à plus de trois cents lieues de tous les pays connus. Ce fut là que ce grand homme, qui avait vu si longtemps le monde entier à ses pieds, languit cinq années dans une douloureuse captivité, et mourut consumé d'ennuis et de dégoûts, lorsqu'il était à peine âgé de cinquante-deux ans. 1821.

Pendant ce temps, Louis XVIII s'était efforcé de cicatriser les plaies que tant de secousses avaient laissées à la France; et

peut-être serait-il parvenu à effacer jusqu'aux dernières traces de nos discordes civiles, si ceux qui l'entouraient n'eussent opposé une sourde mais opiniâtre résistance à ses meilleures intentions.

- Les dernières années de son règne furent troublées par un funèbre événement. Le duc de BERRY, fils du comte d'Artois, que sa naissance appelait à régner un jour, fut frappé d'un coup de poignard par un
1820. misérable assassin appelé Louvel et ne survécut que quelques heures à cet attentat. Peu de mois après, la duchesse de Berry, sa veuve, donnait le jour à un fils nommé HENRI, qui reçut en naissant le titre de duc de BORDEAUX, et qui porta depuis le nom de comte de CHAMBORD.
1823. Une courte guerre en Espagne fut le seul événement militaire de ce règne tout pacifique. Elle fut honorable pour les armes françaises; et le vieux roi ne survécut
1824. que quelques mois à la satisfaction que ce succès lui fit éprouver.
-



## LA RÉVOLUTION DE 1830.

Depuis l'an 1824 jusqu'à l'an 1830.

---

Louis XVIII avait promis que tous les princes de sa famille, en montant sur le trône, jureraient de respecter la charte constitutionnelle, qui garantissait à tous les Français la jouissance des libertés nouvelles.

En effet, le comte d'Artois, succédant à son frère sous le nom de CHARLES X, voulut d'abord suivre les intentions du vieux roi. Les paroles bienveillantes et agréables du nouveau monarque firent concevoir d'heureuses espérances, et les commencements de son règne furent paisibles et pleins de prospérité.

A cette époque, les yeux du monde entier étaient tournés vers une contrée 1825.

dont le nom seul rappelle les hommes et les faits les plus célèbres de l'histoire ancienne. LA GRÈCE, gémissant depuis plus de quatre siècles sous le joug des Turcs, et poussée à bout par l'affreuse tyrannie qui pesait sur les chrétiens qui l'habitent, avait pris les armes contre ses oppresseurs. Une population énergique, qui semblait alors animée du courage héroïque de ses ancêtres, s'était soulevée en arborant l'étendard de la croix, et en faisant appel à la sympathie de toutes les nations chrétiennes.

Tant que les Turcs se bornèrent à réprimer les tentatives de troubles qui menaçaient la tranquillité de leur empire, les rois de l'Europe se contentèrent d'adresser au sultan de Constantinople des représentations modérées, en faveur de cette race opprimée que le malheur avait poussée au désespoir. Mais les armées ottomanes, ayant envahi ce malheureux pays, se livrèrent à des actes de barbarie qui n'appartiennent plus à un siècle civilisé, incendiant les villes, massacrant les

habitants sans distinction d'âge ni de sexe, et réduisant au plus cruel esclavage le petit nombre d'infortunés que le sabre avait épargnés. Des escadres française, anglaise et russe se portèrent au secours de cette population, dont les restes, préférant la mort au sort affreux qui les attendait, avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de leurs derniers remparts.

Une grande flotte turque et égyptienne se trouvait réunie dans ces parages, pour achever l'extermination des Grecs, lorsque les escadres chrétiennes, résolues de 1827. mettre un terme à tant de cruautés, attaquèrent les vaisseaux ottomans, et les livrèrent tous aux flammes, malgré leur résistance désespérée. Quelques navires seulement échappèrent à cette immense destruction. Cette bataille mémorable, dont la gloire appartient en commun aux trois nations qui combattirent, eut lieu auprès d'un petit port maritime appelé NAVARIN, à peu de distance d'Actium et de Lépante, où s'étaient déjà débattues plus d'une fois les destinées du monde,

ainsi que vous avez pu le lire dans d'autres histoires. Quelques mois plus tard, une armée française, débarquée en Morée, 1828. acheva la délivrance de la nation hellénique. Son territoire fut érigé en royaume, sous le protectorat des trois puissances dont les pavillons avaient glorieusement combattu à Navarin pour la cause de l'humanité.

Il y avait alors, sur le rivage d'Afrique, une ville nommée ALGER, qui, depuis plus de trois cents ans, n'était habitée que par des pirates constamment en guerre contre toutes les puissances de l'Europe. Les vaisseaux de ces brigands ne cessaient d'infester les mers et de piller les navires de toutes les puissances chrétiennes, dont ils réduisaient les sujets à l'esclavage le plus dur. Deux monarques redoutables, l'empereur Charles-Quint et Louis XIV, avaient entrepris autrefois de punir ces Barbares, mais ils n'avaient pu s'emparer de leur repaire.

La ville d'Alger est située sur cette côte africaine où existait, dans les temps anciens,

la fameuse Carthage dont parle l'histoire romaine, et non loin de cette autre ville de Tunis, devant laquelle mourut le saint roi Louis IX.

Charles X, voulant faire cesser pour 1830. toujours les brigandages des Algériens, envoya contre ces pirates une flotte et une armée françaises ; et cette fois encore, nos soldats triomphèrent en quelques jours de tous les obstacles. Les Barbares furent vaincus, leur ville fut prise, et leur prince lui-même, qui portait le titre de DEY, se rendit à la discrétion de nos troupes. On trouva dans son palais d'immenses trésors, fruit des rapines qu'Alger avait exercées sur l'Europe pendant trois siècles.

La nouvelle de cette glorieuse conquête fut reçue avec joie dans toute la France. Malheureusement, les conseillers de Charles X, profitant de la satisfaction qu'il ressentait de cette victoire, le décidèrent à publier des ordonnances, qui furent regardées comme une atteinte grave portée à la charte constitutionnelle.

A cette nouvelle la résistance s'organisa dans Paris et prit bientôt le caractère d'une révolution. Après trois jours de combats sanglants, Charles X, ayant abdiqué en faveur du duc de Bordeaux, son petit-fils, sortit du royaume pour la troisième fois, avec sa famille. Il traversa lentement une partie des provinces de France, accompagné d'une suite nombreuse de serviteurs fidèles à sa mauvaise fortune.

Pendant ce temps, les députés réunis à Paris, au nombre de deux cent vingt et un, offraient la couronne au duc d'ORLÉANS, cousin de Charles X. Il accepta la royauté peu de jours après, et jura, en présence des députés assemblés, une nouvelle charte constitutionnelle. Il prit en même temps le nom de LOUIS-PHILIPPE I<sup>er</sup>, avec le titre de roi des Français.

Le nouveau régime que son avènement inaugura est ordinairement appelé la MONARCHIE DE JUILLET, parce que la révolution à laquelle il devait le trône s'était accomplie pendant les derniers jours de ce mois.





## LA MONARCHIE DE JUILLET.

Depuis l'an 1830 jusqu'à l'an 1848.

---

Cependant cette révolution, qui venait en trois jours de renverser une royauté de quatorze siècles, avait encore à traverser bien des dangers de toute espèce. Le nouveau roi, quoique déjà avancé en âge, était doué d'un esprit et d'un caractère qui n'étaient point au-dessous de la tâche difficile qu'il était appelé à remplir. Mais lorsqu'il accepta ce trône, autour duquel bouillonnait encore toute l'effervescence d'une insurrection victorieuse, il ne prévoyait pas, sans doute, que la tranquillité de sa vie entière, les plus chers intérêts de sa famille, et son existence même, seraient, pendant plusieurs

années, en butte à toute la violence des partis.

- De cruelles épreuves assaillirent en effet Louis-Philippe, dès qu'il eut reçu la couronne. Des émeutes formidables, 1832. éclatant sous les moindres prétextes, ne purent être réprimées que par l'emploi des armes, à Paris, à Lyon, et dans plusieurs autres grandes villes du royaume. De misérables assassins, suscités par les plus mauvaises passions politiques, à qui la vie du roi semblait le seul obstacle au succès de leurs détestables complots, s'armèrent contre ses jours. Une seule de 1835. ces tentatives criminelles, où fut employée une machine infernale, causa la mort de près de vingt personnes de tout rang, depuis un maréchal de France, qui avait échappé aux dangers des plus sanglantes batailles de l'Empire, jusqu'à une pauvre et simple jeune fille, qu'un hasard fatal avait conduite avec sa famille sur le passage du cortège royal.

Mais ce qui fut plus douloureux au cœur du roi, c'est que plusieurs de ceux-

là mêmes qui avaient contribué à l'élever au trône se tournèrent contre lui, et se montrèrent les plus acharnés contre cette royauté qu'ils avaient fondée. Près de dix années furent ainsi remplies de ces luttes pénibles, dont les ennemis de la France pouvaient seuls se réjouir, parce qu'elles présageaient de nouveaux orages.

A ces troubles civils vint se joindre bientôt une autre calamité. Le choléra, épidémie meurtrière originaire des contrées les plus reculées de l'extrême Orient, après avoir dévasté l'Inde, la Perse et les provinces de la haute Asie, s'était propagé dans la Turquie asiatique, d'où il avait bientôt traversé le détroit des Dardanelles, pour répandre la terreur et la mort dans les diverses régions de l'Europe.

Déjouant tour à tour toutes les précautions, tous les obstacles que la sagesse des gouvernements s'efforçait d'opposer à sa marche capricieuse, on voyait le choléra, franchissant les plus grandes distances, éclater tout à coup à Constan-

1832. tinople, puis à Pétersbourg, à Moscou, à Varsovie, à Vienne, à Berlin, à Londres, à Paris, comme s'il eût attaqué de préférence les grands foyers de population, et se manifester presque en même temps dans les différentes parties de la France. On eût dit que la Providence, en frappant ainsi les peuples de cet épouvantable fléau, qui rappelait les ravages de la peste noire au quatorzième siècle, avait voulu châtier nos générations des fautes et des crimes de leurs pères. Ce fut seulement après plusieurs mois des plus dures épreuves, que se termina enfin cette épidémie, qui avait coûté la vie à une multitude de personnes de tout âge et de toute condition.

L'ALGÉRIE, cette nouvelle conquête que Charles X, en tombant du trône, avait léguée à son successeur, était devenue pour la France une possession qu'il importait de soustraire à la barbarie musulmane, sous laquelle elle avait gémi pendant plusieurs siècles. Après avoir conquis Alger, l'armée française se vit dans l'obli-

gation d'occuper par la force des armes plusieurs villes situées au bord de la mer, comme Mostaganem, Oran, Bone, Cherchell, Bougie, et quelques autres placées dans l'intérieur du pays, telles que Constantine, Tlemcen, Médéah, Milianah, Mascara. En quinze années de combats glorieux, tout cet immense territoire devint la possession de la France. Il forme aujourd'hui une colonie riche et florissante, qu'un trajet de quelques heures sépare de nos côtes de la Méditerranée.

Une grande prospérité matérielle caractérisa la majeure partie de ce règne. C'est pendant sa durée que furent construits en France les premiers chemins de fer, dont les lignes sillonnent maintenant tout notre sol, grâce aux travaux gigantesques accomplis pour leur achèvement dans ces dernières années. Les haines politiques semblaient enfin suspendues ou même apaisées; et tout permettait d'espérer une nouvelle phase de paix et de sécurité, lorsqu'un événement aussi douloureux qu'imprévu vint

jeter un deuil irréparable sur la famille royale.

1842. Le duc d'ORLÉANS, fils aîné du roi, prince dont les belles qualités avaient fait concevoir les plus heureuses espérances, et que sa naissance semblait destiner au trône, fut tué par accident, en tombant d'une voiture dont les chevaux s'étaient emportés. Cette catastrophe, qui ne parut d'abord qu'un immense malheur domestique pour cette maison souveraine, devint en quelque sorte le signal de sa décadence et de sa ruine. Le roi, brisé par ce coup inattendu, lorsque déjà le poids des années lui enlevait une partie des facultés élevées qu'il avait conservées jusqu'à un âge avancé, se montra dès lors en proie à une tristesse profonde, qui lui rendait encore plus pénibles les soucis des affaires publiques et les charges de la royauté.

1848. De nouveaux dissentiments s'étant élevés entre des députés et les ministres que le monarque avait investis de sa confiance, des troubles imprévus mais sérieux

éclatèrent dans Paris, avec d'autant plus de violence qu'on ne leur opposa qu'une répression lente et sans vigueur. D'abord Louis-Philippe se flatta de calmer l'irritation populaire, comme il y était parvenu plusieurs fois, depuis qu'il portait la couronne; mais il reconnut bientôt qu'il n'était plus temps pour lui de ressaisir le pouvoir qui lui échappait. Il consentit alors tardivement à abdiquer en faveur de son petit-fils, le comte de PARIS.

Peut-être même cette dernière chance de salut eût-elle réussi, si, dans ce moment même, une foule armée ne se fût portée tumultueusement sur le palais des Tuileries, presque abandonné de ses derniers défenseurs. Le vieux roi se vit réduit à fuir précipitamment sous un déguisement, avec la reine, qui n'avait pas voulu, dans ce péril extrême, le quitter un seul instant. Ce fut ainsi que l'un et l'autre, ployant sous le poids des années et des revers, et n'ayant pas même le triste cortège d'amis et de serviteurs

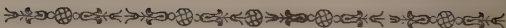
fidèles qui avaient suivi Charles X jusqu'au lieu de son embarquement pour l'exil, parvinrent à passer en Angleterre, où les autres membres de leur famille ne tardèrent pas à les rejoindre.

Le parti victorieux qui venait encore une fois de renverser la royauté, surpris lui-même d'un triomphe auquel il était loin de s'attendre, jugea le moment favorable pour proclamer une république comme celle qui avait suivi la ruine du malheureux Louis XVI. Mais si le nouveau gouvernement ne se souilla d'aucun excès sanguinaire, l'anarchie la plus complète succéda promptement à l'enivrement de la victoire. Ceux mêmes qui avaient le plus ambitionné le pouvoir se montrèrent inhabiles à l'exercer, dès qu'il fut tombé entre leurs mains. La multitude qui s'était soulevée la veille, disait-on, pour être libre, ne sut plus, dès le lendemain, que faire de cette liberté dont le premier effet avait été de suspendre le travail qui la faisait vivre. Bientôt même les vainqueurs, effrayés du dé-



sordre dont ils se voyaient environnés, se divisèrent entre eux. Pendant quatre 1848. jours entiers, de fratricides combats firent couler des torrents de sang dans les rues de cette capitale naguère si paisible et si florissante. Cette crise douloureuse favorisa le rétablissement de l'ordre public. Elle prépara l'avènement d'un prince dont le principal titre était de rappeler à la France des jours de gloire et de puissance.

---



## LE SECOND EMPIRE.

Depuis l'an 1848 jusqu'à l'an 1860.

---

Ce fut d'abord avec le titre de PRÉSI-  
1848. DENT DE LA RÉPUBLIQUE, que le prince  
LOUIS-NAPOLÉON fut appelé, par cinq mil-  
lions de suffrages, à gouverner la France.  
Le Président ainsi élu ne devait conserver  
le pouvoir que pendant trois années. A  
l'expiration de son mandat, une nouvelle  
élection devait lui continuer le pouvoir  
ou le donner à un autre. Cette perspec-  
tive d'agitation à époque fixe entretenait  
dans la nation une vive inquiétude; et  
les partis opposés ajournaient ouverte-  
ment à cette échéance une lutte déses-  
pérée, plus dangereuse pour l'ordre so-  
cial que toutes celles qui l'avaient précé-  
dée.

Louis-Napoléon résolut de faire un nouvel appel au suffrage universel, et de soumettre directement à l'adoption de la France entière le rétablissement de l'Empire. Ce dessein ayant rencontré une vive opposition, il eut recours à un « Coup d'État », qui mit momentanément entre ses mains tous les pouvoirs publics. La constitution que le Président soumit immédiatement à l'approbation du peuple fut ratifiée par le suffrage universel; et le rétablissement de l'Empire devint l'issue de cette crise formidable. Le nouvel empereur prit le nom de NAPO-LÉON III.

Depuis cette époque, la plus parfaite tranquillité ne cessa de régner dans toute la France, où l'on ne vit plus se reproduire les tentatives de désordre qui avaient si souvent troublé le pays sous les règnes précédents. La prospérité publique devint le symptôme le plus évident de la confiance qu'inspirait le gouvernement impérial; et la France, paisible au dedans, reprit aisément dans le monde le rang qui

lui appartient parmi les grandes puissances.

Une circonstance inattendue vint tout à coup hâter le moment où l'on allait voir une gloire nouvelle s'attacher au nom de notre patrie, respirant à peine des discordes civiles. Quoique, depuis plus de quarante ans, les États de la vieille Europe eussent vécu dans une paix profonde, qui avait appris aux différents peuples à se connaître et à s'apprécier mutuellement, d'anciens griefs existaient encore entre plusieurs puissances. La France, particulièrement, n'avait pas perdu le souvenir des cruels revers par lesquels l'Europe coalisée lui avait fait expier ses victoires et ses conquêtes du temps de la première république et de l'empire napoléonien. Mais, en même temps, d'autres intérêts s'étaient formés entre diverses puissances longtemps hostiles l'une à l'autre. Ainsi l'Angleterre et la France, autrefois rivales acharnées, rapprochées désormais par le long usage d'une paix bienveillante, et connaissant mieux les avantages qu'elles

pouvaient tirer de leurs relations amicales, avaient contracté entre elles une alliance étroite qui les rendait formidables aux autres États.

L'Orient fut l'occasion et le théâtre de cette tempête imprévue. L'empereur de Russie, NICOLAS I<sup>er</sup>, prince magnanime, mais ambitieux et guerrier, prétendit ouvertement établir sa suprématie sur l'empire Ottoman, menacé à cette époque d'une dissolution prochaine, par la faiblesse d'un gouvernement opiniâtrément demeuré étranger aux progrès des autres nations de l'Europe.

Déjà une armée russe avait envahi l'une des provinces turques, voisine de la mer Noire, tandis qu'une flotte formidable de la même nation allait incendier les vaisseaux ottomans dans un petit port de l'Asie Mineure, nommé SINOPE, où ils avaient vainement cherché un refuge contre les attaques de leur redoutable adversaire. Constantinople elle-même se voyait aussi menacée d'une invasion prochaine, lorsqu'une flotte considérable de 1854.

vaisseaux français et anglais, réunis pour cette fois sous les mêmes drapeaux, ce qui ne s'était pas vu depuis le temps des Croisades, vint débarquer à GALLIPOLI, à quelques lieues seulement de Constantinople, deux nombreuses armées, dont la seule présence suffit pour obliger les troupes russes à se retirer. Leurs navires, menacés à leur tour par les flottes alliées, n'eurent que le temps de se réfugier dans le port de SÉBASTOPOL, en Crimée, forteresse rendue formidable depuis un demi-siècle par les empereurs de Russie, et jusqu'alors réputée imprenable.

Les premiers pas des alliés sur la terre de Crimée furent marqués par une victoire. Une armée russe, qui les attendait derrière une petite rivière nommée l'ALMA, se vit forcée, après une bataille sanglante, de se retirer dans les remparts de Sébastopol.

Ce glorieux début venait donc faire espérer que la chute de Sébastopol suivrait de près cet éclatant avantage. Mais il n'en fut pas ainsi. L'armée russe, qui

avait concentré toutes ses forces sous les murs de cette place, opposa bientôt une résistance opiniâtre à tous les efforts des alliés. Ce siège meurtrier dura onze mois, et coûta la vie à plus de soixante mille soldats de toutes nations, sans compter un nombre infini d'hommes enlevés par les maladies. L'empereur Nicolas ne vit pas la fin de cette terrible guerre; il mourut au moment même où les dernières luttes allaient s'engager.

Après des épreuves et des fatigues inouïes, Sébastopol tomba enfin au pouvoir des assiégeants, lorsqu'ils furent parvenus à s'emparer de vive force d'une position formidable, appelée Malakoff, dont la chute entraîna celle de la place elle-même. Cet événement fit heureusement cesser cette lutte sanglante. La paix qui, quelques mois plus tard, fut conclue à Paris, entre tous les grands États de l'Europe, mit enfin un terme aux calamités inséparables de la guerre, même la plus heureuse et la plus juste.

L'heureuse conclusion du traité de Pa-

ris et la prospérité générale qui en fut la conséquence semblaient devoir assurer pour longtemps la paix du monde; et toutes les nations paraissaient appelées à jouir désormais des avantages que peuvent leur assurer les progrès de la civilisation moderne. Cependant, quelques années plus tard, de nouveaux différends

1859. s'élevèrent inopinément entre la France et l'Autriche, à l'occasion des provinces italiennes que cette dernière puissance s'était appropriées, après la chute de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>. Bientôt il fallut recourir aux armes, pour trancher cette nouvelle difficulté, qui conduisit les armées françaises en Italie, où vous savez déjà qu'elles avaient acquis autrefois, même sous la vieille monarchie, d'incontestables titres de gloire, mêlés à beaucoup de revers. La première république française avait aussi remporté de nombreuses victoires dans la même contrée; et vous pouvez vous souvenir que ce fut là que Bonaparte, d'abord simple général, et plus tard revêtu de la dignité de Premier



Consul, avait conquis, tout jeune encore, l'éclatante renommée qui le porta au trône impérial.

Cette nouvelle guerre d'Italie, dans laquelle les armées françaises eurent encore, comme autrefois, à se mesurer contre les troupes autrichiennes, fut signalée par plusieurs victoires, successivement remportées en moins de deux mois, à MONTEBELLO, à MAGENTA, et 1859. enfin à SOLFERINO, qui fut le dernier fait d'armes de cette lutte glorieuse, mais chèrement payée, de part et d'autre, par d'énormes sacrifices.

Le lendemain de cette sanglante journée, l'empereur Napoléon III, témoin des maux incalculables que la guerre entraîne après elle, offrit spontanément à l'empereur d'Autriche, aussi touché que lui-même de ce triste spectacle, de terminer par une suspension d'armes cette lutte douloureuse, qui avait déjà tant coûté à l'humanité. Un armistice fut d'abord conclu entre les deux armées, dans un village ap-

pelé Villafranca; et la paix, qui fut définitivement signée quelques mois plus tard à ZURICH, en Suisse, par les deux puissances rivales, rétablit la concorde entre les deux nations, également dignes d'une estime réciproque.

Mais les événements qui venaient de s'accomplir eurent, pour l'Italie, des conséquences que personne n'aurait pu prévoir au début de cette courte campagne. Les différents États entre lesquels se partageaient, depuis un demi-siècle, les provinces de la péninsule italique, résolus désormais de s'affranchir de toute domination étrangère, se réunirent volontairement sous le gouvernement du  
1860. roi de Sardaigne, pour ne former qu'une seule et même nation, avec la dénomination de ROYAUME D'ITALIE.

En effet, tandis que l'Autriche renonçait à la possession de la Lombardie, en exécution du traité de Zurich, on vit les duchés de Parme, de Modène, de Toscane, et même le royaume de Naples et de Sicile, se séparer violemment de leurs

souverains, auxquels ils n'avaient à reprocher que leur origine ou leurs alliances autrichiennes, et modifier ainsi notablement la géographie de cette partie de l'Europe.

Beaucoup d'autres événements, qu'il me serait impossible de vous raconter ici en peu de mots, ont encore marqué les dix premières années du second Empire français. Il me suffira de vous dire que, dans cette période, pendant laquelle notre nation a repris le rang qui lui appartient parmi les grands États de l'Europe, les flottes françaises ont encore acquis de nouveaux titres de gloire. Les pavillons de France et d'Angleterre, une seconde fois réunis par un intérêt commun à l'extrémité du monde oriental, tantôt par d'habiles négociations, tantôt par de hardis combats, ouvrirent au commerce européen l'Empire chinois et la Cochinchine, et même les royaumes de Siam et du Japon. La ville de Pékin elle-même, cette peuleuse cité, jusqu'alors obstinément fermée aux peuples de l'ancien et du nouveau monde, vit les hordes innombrables mais

indisciplinées chargées de la défendre : 360. mises en déroute, dans un lieu nommé PALIKAO, par quelques milliers de soldats et de marins européens. Ils s'emparèrent, presque sans combat, des trésors entassés depuis des siècles dans de somptueux palais, regardés jusqu'alors comme impénétrables.

Mais ce n'est pas seulement la gloire des armes, ce ne sont pas les triomphes militaires qui font l'illustration de notre époque. Depuis cinquante ans, les plus admirables découvertes, les plus ingénieuses inventions, sont venues apporter à notre siècle des éléments de civilisation tout à fait inconnus aux siècles précédents.

La navigation à vapeur, la construction des chemins de fer, la télégraphie électrique, ont relié entre elles toutes les nations de l'Europe, et uniront bientôt, sans doute, celles du monde entier. Aujourd'hui quelques heures, parfois même quelques minutes, suffisent pour faire parvenir d'une capitale à l'autre des dé

pêches que, vingt ans auparavant, un courrier, marchant à toute vitesse, n'aurait pu transporter en moins de plusieurs jours.

Un navire à vapeur, partant à jour fixe d'un port de France ou d'Angleterre, et voguant malgré vents et marées, aborde également à jour fixe à l'un des ports de l'Amérique, de l'Inde ou de l'Océanie.

Cette même régularité existe sur les chemins de fer, pour le transport continu des personnes et des marchandises; et la durée du trajet que chaque train doit parcourir est si exactement calculée, que chacun, en se mettant en route, sait à quelle heure précise il doit arriver au terme de son voyage.

Pendant cette même période, une immense entreprise, dont toute la gloire doit appartenir à notre nation, parce qu'elle a été conçue et réalisée par des Français, s'est formée pour le complet percement de l'isthme de SUEZ. Un long canal, réunissant la Méditerranée à la mer Rouge, a ouvert aux nations mari-

1869. times un passage assuré vers l'Inde, la Chine et les autres contrées de l'extrême Orient, sans que leurs vaisseaux soient forcés de doubler le cap de Bonne-Espérance, salué au seizième siècle des acclamations du monde entier, reconnaissant envers Vasco de Gama.

Enfin, il n'est pas jusqu'à nos grandes cités commerciales, telles que Paris, Lyon, Marseille, qui ne reçoivent chaque jour d'importantes améliorations par la construction de monuments utiles, par l'ouverture de nouveaux quartiers, où les populations trouveront désormais de meilleures conditions d'existence et de bien-être. C'est à vous, mes enfants, que profiteront surtout ces merveilleux progrès, dont nous ne faisons aujourd'hui qu'entrevoir les avantages, et dont il ne faudra pourtant se féliciter que s'ils doivent avoir pour résultat de rendre meilleures les générations à venir, par le respect de la religion et l'amour de la patrie.

# TABLE

## ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

### DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA SECONDE PARTIE.

---

#### Dynastie Capétienne

#### 2<sup>e</sup> BRANCHE. — VALOIS.

**1328-1589.**

#### 1. Ligne directe. — 1328-1498.

#### LE PREMIER DES VALOIS.

1328—1347.

1328—1350.	PHILIPPE VI.....	1
	Progrès de la royauté.....	2
	Origine de la rivalité de la France et de l'An-	
	gleterre.....	»
1329.	Édouard III rend foi et hommage à Phi-	
	lippe VI pour son duché d'Aquitaine.	3
	Cérémonies observées à cette occasion.	4
	Inimitié d'Édouard contre Philippe de Va-	
	lois. Le vœu du Héron.....	6

1340.	Origine de la guerre de Cent ans. — Bataille navale de l'Écluse.....	7
1346.	Débarquement du roi d'Angleterre en Normandie.....	»
	Bataille de Crécy.....	8
	Impétuosité des gentilshommes français.	10
	Intrépidité du prince Noir.....	11
	Défaite totale de l'armée française....	»
	Évaluation de la perte éprouvée par les vaincus.....	12
	Fuite de Philippe de Valois.....	13
1347.	Siège et prise de Calais.....	»

## LA PESTE NOIRE.

1347—1350

1348.	Invasion de la peste noire en Europe.	14
	Ses ravages en Languedoc et dans les autres provinces de France.....	15
	Effets terribles de l'épidémie.....	»
	Terreurs superstitieuses, impie du peuple.	16
	Châtiment infligé aux blasphémateurs.	»
	Massacre des Juifs.....	17
	La ville de Paris dévastée par le fléau.	18
	Trêve de sept ans conclue entre le roi de France et le roi d'Angleterre.....	»
1350.	Mort de Philippe de Valois.....	»

## LE COMBAT DES TRENTE.

1350—1356.

1350—1364.	JEAN II, surnommé le Bon....	19
	Règne désastreux de ce prince.....	»



- Hostilités partielles entre les barons anglais  
et français pendant la trêve..... 20
1352. Robert de Beaumanoir et trente chevaliers  
bretons provoquent en combat singulier un  
pareil nombre de chevaliers anglais. 21
- Combat des Trente auprès de Ploërmel. »
- Intrépidité des combattants..... »
- Victoire complète des Français..... 22
- Caractère odieux de Charles le Mauvais, roi  
de Navarre..... 23
- Sa jalousie effrénée contre le connétable de  
la Cerda..... »
1354. Meurtre du connétable par les Navarrais. »
- Bannissement de Charles le Mauvais.. 24
1343. Réunion du Dauphiné à la France.... 24
- Titre de dauphin attribué désormais à l'hé-  
ritier de la couronne..... »
- Qualités honorables du dauphin, fils aîné du  
roi Jean II..... »
1356. Fête donnée par le dauphin à Charles le  
Mauvais, en Normandie..... »
- Arrivée inopinée du roi Jean à Rouen. 26
- Condamnation et supplice de plusieurs sei-  
gneurs de la cour de Navarre..... 27
- Longue captivité de Charles le Mauvais à la  
tour du Louvre..... »

## LA CAPTIVITÉ DU ROI JEAN.

1355—1356.

- Expiration de la trêve conclue par Philippe  
VI avec les Anglais ..... 28
1355. Convocation des États généraux à Paris. »
- Origine et composition de ces États sous les  
Valois..... .. 29

	Objet de la réunion de ces assemblées.	30
	Droit de prise exercée par les gens du roi dans ses voyages.....	»
	Plaintes et doléances des États généraux	»
1356.	Le roi Jean marche à la rencontre du prince Noir.....	31
	Bataille de Poitiers.....	32
	Imprudence et défaite des hommes d'armes français.....	»
	Captivité du roi et de plusieurs de ses fils.	33
	Conduite magnanime du prince Noir envers son prisonnier.....	»
	Situation désespérée du royaume, après la bataille de Poitiers.....	»

## ÉTIENNE MARCEL.

1356—1364.

1356.	Le dauphin investi de la régence du royaume.....	35
	Nouvelle convocation des États généraux à Paris et à Toulouse.....	36
	Conduite de Robert Lecoq et d'Étienne Marcel aux États généraux.....	37
	Administration de Marcel dans la ville de Paris.....	»
1358.	Origine de la Jacquerie.....	38
	Injonctions de Robert Lecoq et d'Étienne Marcel adressées au dauphin.....	39
	Réponses évasives de ce prince.....	40
	Délivrance de Charles le Mauvais.....	»
	Les officiers du dauphin égorgés sous ses yeux à l'Hôtel de ville.....	41
	Signe de ralliement des bourgeois de Paris pendant les troubles civils.....	»

	Influence déplorable du roi de Navarre sur le peuple. Fuite secrète du dauphin en Champagne .....	42
	Charles le Mauvais, élu capitaine général du royaume, est forcé bientôt après de sortir de Paris.....	43
	Le dauphin s'approche de la capitale à la tête d'une armée.....	»
	Meurtre d'Étienne Marcel par l'échevin Jean Maillard .....	44
	Retour du dauphin.....	»
1360.	Traité désastreux de Brétigny.....	»
	Fin de la captivité du roi Jean.....	45
1364.	Sa mort à Londres, où il était retourné. »	
	Sort misérable de Charles le Mauvais.	46

## LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN.

1364—1380.

1364—1380.	CHARLES V, dit le Sage.....	47
	Naissance et première jeunesse de Bertrand du Guesclin. Sa laideur et ses hautes qualités.....	»
	Prédiction remarquable faite à sa mère par une religieuse.....	49
	Célébration d'un tournoi en Bretagne.	50
	Glorieux faits d'armes de du Guesclin contre les Anglais. ....	54
1370.	Son élévation à la dignité de connétable par Charles V.....	»
	Ravages des routiers ou compagnies d'aventure dans le royaume....	»
	Du Guesclin conduit en Espagne les grandes compagnies.....	55
	Vertus et humanité du connétable...	56

1380.	Sa maladie au siège du château de Randon.....	56
	Ses dernières paroles à ses compagnons d'armes.....	»
	Hommage rendu à la mémoire du connétable par le gouverneur de Randon.....	»
	Les restes de du Guesclin transportés à Saint-Denis .....	57
	Mort de Charles le Sage.....	»
	Fondation de la Bibliothèque royale de Paris attribuée à ce prince.....	»

## LA DÉMENGE DE CHARLES VI.

1380—1422.

1380—1422.	CHARLES VI.....	59
	Règne désastreux de la plupart des princes de la maison de Valois.....	»
	Avènement et minorité de Charles VI.....	»
	Faiblesse de son esprit et son ignorance	60
1392.	Un accident imprévu fait éclater les premiers symptômes de la démence du roi..	»
	Insuffisance des moyens employés pour sa guérison.....	62
	Retour apparent à la raison.....	63
	Événement funeste dans une mascarade où se trouve le roi.....	»
	Caractère ambitieux d'Isabeau de Bavière	65
	Triste destinée du roi.....	66
	Magnificence de la reine.....	»
	Sentiments dénaturés d'Isabeau de Bavière contre son fils Charles.....	67
	Rivalité de Louis, duc d'Orléans, et de Jean sans Peur, duc de Bourgogne.....	»
1407.	Horrible assassinat du duc d'Orléans..	69

	Jean sans Peur reconnu pour l'auteur de ce crime .....	70
	Profonde douleur de Valentine de Milan, veuve du prince assassiné.....	71
1408.	Elle meurt de chagrin.....	72
	Apologie publique du duc de Bourgogne prononcée par Jean Petit.....	»
1411.	Faction des écorcheurs et des bouchers soulevée par Jean sans Peur.....	73
1415.	Invasion de la France par Henri V... Bataille d'Azincourt.....	74
1418.	Alliance d'Isabeau de Bavière et du duc de Bourgogne.....	»
	Le dauphin sauvé de Paris par Tanneguy Duchâtel.....	»
1419.	Meurtre de Jean sans Peur au pont de Monttereau.....	76
1420.	Isabeau de Bavière ouvre aux Anglais les portes de Paris.....	77
	Entrée de Henri V d'Angleterre dans cette capitale., .....	»
1422.	Mort de Charles VI, et cérémonie de ses funérailles à Saint-Denis.....	»

## JEANNE D'ARC.

1422—1435.

1422—1461.	CHARLES VII.....	79
	Situation déplorable du royaume à son avènement.....	»
	On le surnomme le roi de Bourges... ..	»
	Origine de Jeanne d'Arc.....	80
1427.	Ses visions surnaturelles.....	81
	Mission qu'elle reçoit de l'archange saint Michel.....	82

	Résistance de Jeanne.....	83
1428.	Progrès des Anglais dans le royaume. »	
	Jeanne se résout à obéir à l'archange.	84
1429.	Sa première entrevue avec Charles VII, à Bourges .....	»
	Jeanne d'Arc à la tête des armées fran- çaises.....	86
	Siège d'Orléans levé par les Anglais.. »	
	Valeur de Jeanne d'Arc.....	»
	Sacre de Charles VII à Reims.....	87
	Jeanne demande à se retirer dans ses foyers.....	»
1430.	Siège de Compiègne.....	88
	Jeanne, prise par les Anglais, est conduite à Rouen.....	»
	Procès odieux intenté à Jeanne d'Arc comme magicienne.....	89
1431.	Condamnation et supplice de Jeanne. »	
	Samémoire réhabilitée par Charles VII, après l'expulsion des Anglais.....	90
1435.	Mort et funérailles d'Isabeau de Bavière à Paris .....	91

## LOUIS XI.

1435—1483.

1435.	Conquête de la Guyenne sur les Anglais.	92
1448.	Institution des compagnies d'ordonnance et des francs-archers .....	93
	Charles VII surnommé le Victorieux. »	
	Sourdes menées du dauphin Louis contre son père.....	94
	Douleur paternelle de Charles VII... »	
1457.	Le dauphin se retire auprès du duc de Bour- gogne .....	96

1461.	Dernière maladie et mort de Charles VII.	96
1461—1483.	Louis XI.....	97
	Son entrée solennelle à Paris après le sacre.	
	Cérémonies observées à cette occasion.	»
1465.	Ligue du Bien public.....	101
	Bataille de Montlhéry.....	»
	Traité de Conflans.....	102
	Meurtre juridique du duc de Nemours.	104
	Ministres et favoris de Louis XI.....	105
1469.	Châtiment de la Balue.....	»
	Progrès de la puissance royale en France.	106
	Abaissement de la féodalité.....	107
	Encouragements donnés à l'imprimerie.	»
1471.	Lutte de Louis XI contre Charles le Téméraire.....	108
1472.	Intrépidité de Jeanne Hachette.....	»
1477.	Mort du duc de Bourgogne sous les murs de Nancy.....	109
	Le duché de Bourgogne réuni à la France.	»
	Viellisse soupçonneuse de Louis XI.	110
	Son séjour au château du Plessis-lès-Tours.....	111
	Remords et terreurs involontaires de Louis.....	111
1483.	Arrivée de saint François de Paule au Plessis-lès-Tours.....	112
	Derniers moments et mort de Louis XI.	113

## CHARLES VIII.

1483—1498.

1483—1498.	CHARLES VIII.....	114
	Aversion naturelle de Louis XI pour son successeur.....	115

	Avènement de ce prince sous la tutelle de sa sœur Anne de Beaujeu.....	117
	Première enfance et qualités chevaleresques du jeune roi..... »	
	Châtiment mérité d'Olivier le Daim... »	
	Caractère politique de la dame de Beau- jeu..... »	
	Prétentions du duc d'Orléans à la régence du royaume.....	118
	Arrêt mémorable du parlement à cette occa- sion.....	119
1484.	Convocation des États généraux à Tours.	120
1488.	Rébellion ouverte du duc d'Orléans.. »	
	Bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, en Bre- tagne, et captivité de Louis d'Orléans.	121
	Majorité de Charles VIII..... »	
	Sa clémence envers son cousin..... »	
1491.	Son mariage avec Anne de Bretagne.	122
	Portrait de Charles VIII..... »	
1494.	Tournoi indiqué à Lyon.....	123
1495.	Départ de Charles et d'une armée française pour conquérir le royaume de Naples.	124
	Son entrée triomphale dans cette capitale »	
	Bataille de Fornoue.....	125
	Valeur du roi; admirable dévouement de neuf chevaliers français.....	126
	Son retour en France..... »	
1498.	Mort de Charles VIII au château d'Am- boise..... »	
	Ses funérailles à Saint-Denis.....	127



## 2. Valois-Orléans. — 1498-1515.

## LE PÈRE DU PEUPLE.

1498—1515.

	Faits mémorables accomplis en Europe pendant le quinzième siècle.....	128
	Résultats de l'invention de la poudre à canon et de l'imprimerie.....	129
1492.	Découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb et Améric Vespuce..	130
	Progrès immenses du commerce maritime.....	131
1498—	1515. Louis XII.....	132
	Ses belles paroles à ses courtisans. . »	
	Son mariage avec Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII.....	133
	Réunion définitive du duché de Bretagne à la France.....	»
1501.	Prétentions de Louis XII sur le Milanais. »	
	Passage d'une armée française en Italie.	134
	Premières années et exploits du chevalier Bayard.....	»
	Sa belle conduite à Brescia.....	136
	Courage personnel de Louis XII.....	137
1512.	Brillante valeur de Gaston de Foix, duc de Nemours.....	138
	Sa victoire à Ravenne et sa mort.....	»
1510.	Retour de Louis XII en France.....	139
	Sa popularité et sa justice.....	»
	Vertus d'Anne de Bretagne.....	140
1514.	Mort de cette princesse.....	»
1515.	Second mariage et mort du roi.....	141

Regrets universels causés par cet événement.....	141
--	-----

### 3. Valois-Angoulême. — 1515-1589.

#### FRANÇOIS I<sup>er</sup>.

1515—1547.

1515—1547. FRANÇOIS I <sup>er</sup> .....	142
Qualités brillantes du nouveau roi.... »	
Epoque de la Renaissance des lettres et des arts.....	143
Princes célèbres contemporains de François I <sup>er</sup> ..... »	
1520. Entrevue du camp du Drap d'Ore entre les rois de France et d'Angleterre.....	144
Magnificence déployée par les courtisans des deux monarques..... »	
Accroissement progressif du royaume de France, depuis Philippe Auguste jusqu'à François I <sup>er</sup> .....	145
1515. Nouvelle tentative du roi de France sur le Milanais.....	146
Bataille de Marignan gagnée sur les Suisses par François I <sup>er</sup> .....	147
Le roi armé chevalier, de la main de Bayard, sur le champ de bataille de Marignan. »	
1524. Mort glorieuse du chevalier Bayard en Italie.....	148
1525. Bataille de Pavie.....	150
Captivité de François I <sup>er</sup> .....	151
Sa lettre mémorable à sa mère..... »	
Conduite peu généreuse de Charles-Quint envers son prisonnier..... »	

	Traité de Madrid.....	152
1526.	Retour de François I <sup>er</sup> dans ses États. »	
1540.	Passage de Charles-Quint à Paris.... »	
	Réception qui lui est faite par François I <sup>er</sup> ..... »	
	Saillie du fou du roi à cette occasion.	153
1547.	Mort de François I <sup>er</sup> au château de Rambouillet.....	155

## LES PROTESTANTS.

1547—1559.

1517.	Premières prédications de Luther en Allemagne.....	156
1535.	Introduction du calvinisme en France.	158
	Origine de la dénomination de protestants.....	159
	Poursuites dirigées par le Parlement contre les calvinistes sous François I <sup>er</sup> .... »	
1547—1559.	HENRI II.....	160
	Commencement des guerres de religion. »	
	Caractère dissimulé de Catherine de Médicis.....	161
	Elévation et crédit des princes de la maison de Lorraine..... »	
	Rivalité du duc de Guise et du connétable de Montmorency.....	162
1557.	Bataille de Saint-Quentin..... »	
1559.	Condamnation d'Anne Dubourg.....	163
	Mort de Henri II.....	164

## LA CONJURATION D'AMBOISE.

1559—1560.

1559—1560. FRANÇOIS II.....	165
Régence de Catherine de Médicis.... »	
1558. Mariage de François II avec Marie Stuart, reine d'Ecosse.....	166
Inclination de Catherine de Médicis pour l'astrologie judiciaire.....	167
Illustration de la maison de Bourbon.	168
Caractères différents d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et du prince de Condé, son frère..... »	
1560. Objet de la conjuration d'Amboise...	169
Ses résultats..... »	
Mort prématurée du jeune François II.	170
Retour de Marie Stuart dans ses Etats d'E- cosse..... »	

## LA SAINT-BARTHÉLEMY.

1560—1574.

1560—1574. CHARLES IX.....	172
Continuation des guerres de religion. »	
Le prince de Condé et l'amiral de Coligny se mettent à la tête des protestants...	173
Vertus et modération du chancelier de l'Hos- pital.....	174
Désastres causés dans le royaume par les pro- grès de la guerre civile.....	175

	Sort funeste de la plupart des chefs ennemis .....	175
1563.	Lâche assassinat du duc de Guise par Poltrot, devant Orléans..... »	
	Grandeur d'âme de ce prince envers son meurtrier..... »	
	Commencements de Henri le Balafré, second duc de Guise, et de Henri de Bourbon, roi de Navarre.....	176
1572.	Mariage projeté de Henri de Bourbon avec Marguerite de Valois.....	177
	Mort subite de Jeanne d'Albret, reine de Navarre.....	179
	Tentative d'assassinat sur la personne de l'amiral de Coligny.....	180
	Noces du jeune roi de Navarre.....	181
	Horribles massacres de la Saint-Barthélemy.....	182
	Meurtre de Coligny.....	183
1574.	Maladie de langueur et mort de Charles IX.....	186

## LA LIGUE.

1574—1587.

1574—1589.	HENRI III.....	188
	Henri de Valois, appelé par élection au trône de Pologne, revient furtivement en France.....	188
	Exaspération réciproque des calvinistes et des catholiques, après la Saint-Barthélemy. »	
	Mœurs sanguinaires et efféminées de la cour de Henri III.....	189
1576.	Origine de la Ligue catholique.....	191

	Premiers États convoqués à Blois.....	191
1586.	Fuite secrète du roi de Navarre.....	192
1587.	Bataille de Coutras.....	194
	Austérité de Mornay.....	»
	Mort du duc de Joyeuse.....	195
	Humanité du roi de Navarre après sa vic- toire .....	»
	Sort funeste des mignons de Henri III.	196

## LA JOURNÉE DES BARRICADES.

1587—1589.

	Mécontentement des ligueurs de Paris contre Henri III.....	197
	Institution du conseil des Seize.....	»
	Popularité du duc de Guise.....	198
1588.	Entrée triomphale du Balafre à Paris.	200
	Journée des Barricades.....	201
	Nouvelle convocation des États généraux à Blois.....	»
	Meurtre des princes de Lorraine.....	202
1589.	Réconciliation de Henri III et du roi de Na- varre.....	203
	Soulèvement du peuple de Paris contre l'au- torité royale.....	204
	Le duc de Mayenne proclamé chef de la Li- gue .....	»
	Henri III assassiné par Jacques Clément.	205
	Henri de Navarre prend le titre de roi de France et le nom de Henri IV.....	207
	Fin de la maison de Valois, et commencement de celle de Bourbon.....	»

3<sup>e</sup> BRANCHE. — BOURBONS.**1589-1792.****HENRI IV.**

1589—1594.

1589-1610.	HENRI IV.....	208
	Sa naissance et son éducation.....	209
	Transports de joie parmi les ligueurs en ap- prenant la mort de Henri III....	211
	Déclaration qui exclut Henri IV du trône de France.....	212
1590.	Bataille d'Ivry; valeur et humanité de Henri IV.....	213
	Siège de Paris.....	217
	Horrible famine endurée par les assiégés.	»
	Conduite généreuse de Henri IV envers les Parisiens fugitifs.....	219
1593.	Tentative inutile de la faction des Seize pour décerner la couronne de France au roi d'Espagne.....	220
	Arrêt mémorable du parlement....	»
	Soumission de la Ligue.....	»
	Abjuration de Henri IV.....	221
1594.	Son entrée solennelle à Paris.....	222

## LE MARÉCHAL DE BIRON.

1594—1610.

	Clémence de Henri IV envers les ligueurs.	223
	Dissolution de son mariage avec Marguerite de Valois.....	224
1600.	Le roi épouse en secondes noces Marie de Médicis.....	»
	Les amis de Henri IV.....	»
1602.	Ingratitude du maréchal de Biron.....	225
	Ses liaisons secrètes avec le roi d'Espagne.....	226
	Procès fameux et mort du maréchal..	»
	Prospérité du royaume sous l'administration paternelle de Sully.....	227
1598.	Publication de l'Édit de Nantes.....	229
	Naissance de Louis XIII et de son frère Gaston d'Orléans.....	»
1610.	Couronnement de Marie de Médicis à Saint-Denis.....	230
	Assassinat de Henri IV par Ravailiac.	»

## LE CARDINAL DE RICHELIEU.

1610—1643.

1610—1643.	Louis XIII.....	232
	Régence de Marie de Médicis.....	»
	Attachement de la régente pour Léonore Galigai.....	»
1613.	Concini créé maréchal d'Ancre.....	234
	Arrogance de ces parvenus envers les principaux seigneurs de la cour.....	»



	Aversion de Louis XIII pour les favoris de sa mère.....	235
	Influence d'Albert de Luynes sur l'esprit du jeune roi.....	236
1617.	Meurtre du maréchal d'Ancre et sort funeste de Léonore Galigaï.....	236
	La reine régente s'éloigne de la cour.	237
	Caractère faible et timide du roi Louis XIII.....	»
1624.	Élévation rapide du cardinal de Richelieu.....	237
	Situation précaire du royaume au commencement de ce règne.....	»
	Éloignement de la reine mère et de Gaston d'Orléans, frère du roi.....	239
1626 -1632.	Exécutions juridiques du comte de Chalais et du duc de Montmorency.	240
1627.	Condamnation du comte de Bouteville.	243
1628.	Siège de La Rochelle.....	244
	Sage administration du cardinal.....	»
	Accroissement progressif de l'autorité royale en France.....	245
1635.	Institution de l'Académie française..	»
1638.	Vœu de Louis XIII.....	246
	Naissance de Louis XIV et de son frère Philippe d'Orléans.....	»
1642.	Conjuration de Cinq-Mars.....	247
	Châtiment terrible de cet imprudent et de son ami de Thou.....	248
	Retour triomphant du cardinal de Richelieu à Paris.....	»
	Mort successive de Marie de Médicis et du cardinal de Richelieu.....	250
1643.	Mort de Louis XIII.....	»

## LA FRONDE.

1643—1661.

1643—	1715.	LOUIS XIV.....	251
		Régence d'Anne d'Autriche.....	»
		Cabale des Importants.....	252
		Élévation et habileté du cardinal Mazarin.....	»
		Prodigalités du cardinal envers la haute noblesse.....	253
		Formalité de l'Enregistrement des édits fiscaux.....	254
		Autorité du parlement au xvii <sup>e</sup> siècle.....	255
1648.		Cérémonie du Lit de Justice.....	256
		Soulèvement du peuple de Paris contre le cardinal Mazarin.....	»
		Origine de la Fronde.....	257
		Principaux personnages du parti des Frondeurs.....	258
		Tentative inutile pour réformer la constitution du royaume.....	259
		Caractère frivole et politique des troubles de la Fronde.....	260
1651.		Exil de Mazarin.....	261
1653.		Son retour.....	»
1659.		Conclusion du traité des Pyrénées, et mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne.....	»
		Réunion de la Flandre et du Roussillon au royaume de France.....	262
1661.		Mort de Mazarin.....	»

## LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

1661—1678.

	Décadence des principes constitutifs de l'ancienne monarchie française.....	263
	Grandeur et qualités éminentes de Louis XIV.....	264
	Mot célèbre de ce monarque.....	»
	Songôût pour le faste et la magnificence.	265
	Institution de l'hôtel des Invalides...	266
	Construction du Louvre.....	»
	Encouragements donnés aux lettres et aux arts .....	»
	Création de routes et de canaux dans plusieurs provinces du royaume.....	»
	Fondation de Versailles.....	267
1668.	Conquête des Pays-Bas et de la Franche-Comté.....	268
1672.	Invasion de la Hollande.....	»
1678.	Traité de Nimègue.....	»
	Personnages illustres, généraux, ministres, poètes, savants, orateurs, contemporains du siècle de Louis XIV.....	269

## LE MASQUE DE FER.

Vers 1686.

	Prisonnier mystérieux connu sous le nom de Masque de fer.....	271
	Sa captivité aux îles Sainte-Marguerite.	273
	Son séjour à la Bastille et sa mort...	275

## LA VIEILLESSE DU GRAND ROI.

1688—1715.

1688.	Jacques II, roi d'Angleterre, vient demander asile à Louis XIV.....	277
	Guerre de la succession d'Angleterre..	278
	Succès divers des armées françaises..	279
1697.	Traité de Ryswick.....	»
1700.	Mort de Charles II, roi d'Espagne..	»
	Son testament en faveur du duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV.....	»
1701.	Guerre de la succession d'Espagne..	280
	Longue durée du règne de Louis XIV..	»
	Malheurs de la France pendant cette dernière période.....	»
	Victoires de Marlborough et du prince Eugène sur les armées françaises.....	281
1709.	Hiver désastreux et misère générale dans le royaume.....	282
1712.	Lettre mémorable de Louis XIV au maréchal de Villars.....	»
	Bataille et victoire de Denain.....	283
	Traité d'Utrecht.....	»
1715.	Dernière maladie et mort de Louis XIV..	284

## LOUIS XV.

1715—1770.

	Vertus du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV.....	286
	Sa belle éducation par le duc de Beauvilliers et Fénelon.....	»

1712.	Mort prématurée du duc de Bourgogne.	289
1715—1774.	Louis XV.....	»
	Régence du duc d'Orléans.....	290
	Qualités extérieures et affabilité du jeune roi.....	»
1743.	Son voyage et sa maladie à Metz...	291
	Louis XV reçoit le surnom de Bien-Aimé.....	»
	Mœurs honteuses et efféminées de la cour de France.....	292
1745.	Bataille de Fontenoy gagnée par le maréchal de Saxe.....	293
	Vertus du dauphin, fils aîné de Louis XV.	294
	Belles leçons données par le dauphin aux jeunes princes ses fils.....	»
1765.	Sa mort prématurée.....	296

## LA MORT DE LOUIS XVI.

1770—1793.

1770.	Célébration des noces du duc de Berry et de Marie-Antoinette d'Autriche.....	297
	Malheurs publics à l'occasion d'un feu d'artifice.....	»
1774.	Mort de Louis XV.....	299
1774—1792.	Louis XVI.....	»
	Situation du royaume à cette époque.	»
	Abolition de la servitude et de la torture judiciaire.....	300
	Propagation des lumières.....	»
	Abus résultant des usages de l'ancienne monarchie.....	301
	Exemption de l'impôt en faveur de la noblesse et du clergé.....	302
1789.	Convocation des États généraux....	303

	Révolution française.....	304
1792.	Horribles malheurs de Louis XVI et de sa famille.....	»
	Émigration.....	305
	Convention nationale.....	306
1793.	Odieuses condamnations de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de Madame Elisabeth.....	»
	Testament de Louis XVI.....	307

### LA PRISON DU TEMPLE.

1793—1795.

	Sort affreux du fils de Louis XVI....	308
	Traitements inhumains exercés contre ce prince infortuné.....	»
	Barbarie du cordonnier Simon.....	300
	Douceur et résignation du jeune prince.	311
1795.	Son dépérissement et sa mort.....	316

### 4<sup>e</sup> PÉRIODE.

#### Révolution française.

### LA RÉPUBLIQUE.

1792—1804.

1792—1804.	RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.....	313
	Calamités publiques et générales....	314
1792.	Massacre des prisons.....	314
1793—1794.	Règne de la Terreur.....	315

	Première coalition des rois de l'Europe contre la République.....	»
1794.	Victoires des armées françaises sur les armées étrangères.....	316
	Élévation rapide de Napoléon Bonaparte ..	»
	Ses talents militaires et son génie...	317
1796.	Première campagne d'Italie.....	»
1798.	Expédition de Bonaparte en Égypte..	»
	Sa popularité en France.....	»
1799.	Etablissement du Consulat.....	»
1800.	Deuxième campagne d'Italie.....	»
	Bataille de Marengo.....	318
1802.	Paix d'Amiens avec l'Angleterre.....	318
	Restauration de la religion catholique.	319
	Promulgation du Code civil.....	»
	Meurtre du duc d'Enghien.....	320
1804.	Napoléon proclamé Empereur des Français.....	»

## L'EMPIRE.

1804—1812.

1804—1814.	NAPOLÉON I <sup>er</sup> .....	321
1808.	Grandeur de Napoléon.....	»
1810.	Son mariage avec une archiduchesse d'Autriche .....	322
1811.	Naissance du roi de Rome.....	»
	Élévation de la colonne d'Austerlitz.	»
1812.	Expédition de Napoléon en Russie..	323
	Situation géographique de cet empire.	»
	Incendie de Moscou.....	324
	Désastre de l'armée française et retour de Napoléon.....	325

## LA RESTAURATION.

1812—1824.

1813.	Inutiles efforts de Napoléon contre l'Europe coalisée.....	327
	Campagne de Saxe.....	»
	Bataille de Leipzig.....	328
1814.	Invasion du territoire français.....	329
	Prise de Paris.....	330
	Abdication de Napoléon.....	331
1814—1824.	LOUIS XVIII.....	»
	Publication de la Charte constitutionnelle.....	»
	Napoléon relégué à l'île d'Elbe.....	332
1815.	Débarquement inattendu de Napoléon en Provence.....	»
	Fuite de la famille royale de Bourbon.....	333
	Les Cent-Jours.....	»
	Nouvelle coalition contre l'empereur.....	334
	Bataille de Waterloo.....	»
1821.	Captivité et mort de Napoléon à Sainte-Hélène.....	337
1820.	Assassinat du duc de Berry.....	338
1823.	Expédition d'Espagne.....	»
1824.	Mort de Louis XVIII.....	»

## LA RÉVOLUTION DE 1830.

1824—1830.

1824—1830.	CHARLES X.....	339
	Commencements heureux de son règne.....	»
1827.	Bataille de Navarin.....	341



1830.	Expédition contre Alger.....	342
	Conquête glorieuse de cette ville et destruction des pirates d'Afrique.....	343
	Ordonnances de Juillet.....	»
	Soulèvement à Paris contre l'autorité royale.....	344
	Combats de trois jours.....	»
	Exil de Charles X et de la branche aînée des Bourbons.....	»
	Élévation du duc d'Orléans au trône.....	»

## LA MONARCHIE DE JUILLET.

1830—1848.

1830—1848.	LOUIS-PHILIPPE I <sup>er</sup> .....	345
	Épreuves cruelles imposées au nouveau règne.....	346
1832—1835.	Émeutes populaires. Complots et attentats contre la vie du roi.....	»
1832.	Choléra.....	347
1833—1847.	Conquêtes en Afrique. Colonisation de l'Algérie.....	348
1840.	Progrès de la prospérité matérielle du pays.....	349
	Construction des premiers chemins de fer en France.....	»
1842.	Mort accidentelle du fils aîné du roi.	350
1848.	Soulèvement inattendu du peuple à Paris.....	»
	Révolution de 1848.....	351

## LE SECOND EMPIRE.

1848—1862.

1848—1852.	SECONDE RÉPUBLIQUE.	
1848.	Louis-Napoléon élu président de la République.....	354
1851.	Coup d'État.....	355
1852.	Rétablissement de l'Empire par le suffrage universel.....	»
	NAPOLÉON III proclamé empereur...	»
	Retour de l'ordre public et prospérité générale.....	»
1854.	Différend de l'Angleterre et de la France avec l'empereur de Russie.....	357
	Les armées anglo-françaises en Turquie.	358
	Débarquement en Crimée.....	»
	Bataille de l'Alma.....	»
	Siège de Sébastopol.....	359
1855.	Prise de cette ville.....	»
1856.	Traité de Paris.....	»
1859.	Rupture avec l'Autriche.....	360
	Guerre d'Italie.....	»
	Victoires de Montebello, de Magenta et de Solferino.....	361
	Suspension d'armes.....	»
	Traité de Zurich.....	362
1860.	Révolutions italiennes.....	»
	Fondation du royaume d'Italie.....	»
	Expéditions anglo-françaises en Chine et en Cochinchine.....	363
1862.	Progrès des relations internationales. Vastes embellissements à Paris et dans les principales villes de France.....	364

# INDEX ALPHABÉTIQUE

(Les noms des rois de France sont en petites capitales).

Académie française...	245	Azincourt (bat. d')...	74
Alger (prise d').....	343		
Alger (dey d').....	343	Barricades (Journ. d.)	201
Algérie (conquête de l')	348	Bayard.....	134
Alma (bataille de l')..	358	Beaufort (duc de)....	253
Alpes Pennines (les)..	125	Beaumanoir (Jean de).	21
Amboise (château d').	115	Beauvais (siège de)...	108
Amboise (cardinal d').	134	Beauvilliers (duc de).	285
Amboise (conspirat. d')	170	Berry (Charles, duc de)	101
Améric Vespuce.....	131	Berry (Ferdinand, duc de).....	338
Amérique (découverte de l').....	131	Besme.....	183
Andelot (baron d')...	160	Biron (duc de).. ...	225
Angoulême (comte d')	142	<i>Blasphémateurs</i> .....	16
Anjou (Henri, duc d').	188	Blois (États de).....	191
Anne, dame de Beaujeu.	117	Bonaparte (Napoléon).	316
Anne de Bretagne....	122	Bordeaux.....	34
Anne d'Autriche.....	246	Bordeaux (duc de)...	338
Archers génois.....	9	Bossuet.....	269
Armagnac (comte d').	67	Bourbon (connétab. de)	149
Armagnacs (les).....	88	Bourbon (Antoine de)	168
Artois (Robert d')....	5	Bourbons (dyn. des).	207
Artois (comte d')....	305	Bourdaloue.....	269
Astrologie (l').....	167	Bourgogne (duc de)..	286
Astronomie (l').....	167	Boussole (la).....	130
Aubigné (Agrippa d').	215	Bouteville (comte de).	243
Austerlitz (bat. d')...	322	Boyne (bat. de la)...	278

Brescia (prise de)....	131	Choléra (le).....	348
Bretagne(réunion de la)	133	Cinq-Mars.....	247
Brétigny (paix de)...	44	Clément (Jacques)....	205
Broussel.....	256	Clisson (Olivier de)..	60
		Code civil (le).....	319
Caboche.....	73	Colbert.....	269
Cabochiens (les).....	73	Coligny (l'amiral de)..	160
Calais (siège de).....	13	Combat des Trente...	22
Calais (reprise de)...	161	Compagnies (grandes)..	55
Calvin.....	158	Compagnies d'ordon-	
Calvinistes (les).....	158	nance.....	93
Camp du Drap d'Or (le)	144	Compiègne (siège de)..	88
Canons (premiers)...	11	Concini.....	233
Captivité du roi Jean..	33	Condé (prince de)....	168
Catherine de France..	77	Condé (prince de),	
Catherine de Médicis..	160	dit le Grand Condé	265
Catholiques (les).....	159	Conflans (traité de)..	102
Catinat.....	269	Connétable.....	23
Cent-Jours (les).....	334	Convention (la).....	306
Chalais (comte de)...	240	Corneille.....	269
Chambord (comte de)..	338	<i>Corps privilégiés</i> .....	302
Champagne (maréchal		Coup d'État (le).....	355
de).....	41	Coutras (bataille de)..	194
CHARLES V.....	47	Coythier (Jacques)...	113
CHARLES VI.....	59	Crécy (bataille de)...	8
CHARLES VII.....	79		
CHARLES VIII.....	117	Dauphiné (le).....	24
CHARLES IX.....	172	<i>Dauphin</i> .....	25
CHARLES X.....	339	Denain (bataille de)..	282
Charles le Mauvais...	23	Dijon.....	96
Charles le Téméraire..	101	Domrémy.....	80
Charles-Quint.....	143	<i>Droit de prise</i> .....	30
Charles II, roi d'Espa-		Dubourg (Anne).....	163
gne.....	279	<i>Duels</i> .....	242
Charte (la).....	331	Duguay-Trouin.....	269
Chemins de fer.....	349	Dunois.....	86
Chine (expédition de)..	363	Duquesne.....	269

Écluse (port de l')...	7	Guerre d'Orient.....	357
Écorcheurs (les).....	73	Guerres de religion..	159
Édit de Nantes.....	229	Guerres d'Italie.....	
Édit de Nantes (révoca- tion de l').....	284	123, 133, 146, 317,	360
Édouard III.....	3	Guesclin (Bertr. du)..	47
Élisabeth. de Valois..	163	Guillaume III.....	273
Élisabeth (Madame)..	305	Guise (François de)..	161
Émigrés (les).....	305	Guise (Henri de), dit le Balafré.....	176
Empire (l').....	321	HENRI II.....	155
Empire (le second)...	355	HENRI III.....	188
Enghien (duc d').....	320	Henri de Navarre....	177
Entrée de Louis XI...	97	HENRI IV.....	207
Éperons (gagner ses)..	10	Henri V, roi d'Anglet.	73
États généraux.....	29	Henri VI, Id.....	89
Eugène de Savoie....	281	Henri VII, Id.....	140
		Henri VIII, Id.....	143
Fénelon.....	286	Huguenots (les).....	212
Foi et hommage.....	3	Importants (les).....	252
Foix (Gaston de) ....	138	Imprimerie (l').....	107
Fontenoy (bataille de)	293	Invalides (hôtel des)..	266
Fornoue (bataille de).	125	Isabeau de Bavière...	65
Fou du roi (le).....	153	Italie (royaume d')...	362
Franche-Comté (la)...	263	Ivry (bataille d').....	213
FRANÇOIS I <sup>er</sup> .....	142		
FRANÇOIS II.....	165	Jacques Bonhomme...	39
François II d. de Bret.	101	Jacquerie (la).....	39
François de Paule...	112	Jacques (les).....	42
Fronde (la).....	257	Jacques II, roid'Anglet.	277
Frondeurs (les).....	257	JEAN II.....	19
		Jean, roi de Bohême.	11
Galigai (Léonore)....	233	Jean sans Peur.....	67
Gallipoli (port de) ...	358	Jeanne, fille de L. XI.	118
Grèce (soulèv. de la).	340	Jeanne d'Arc.....	80
Guerre de Cent ans..	7	Jeanne Hachette.....	108
Guerre de la Succession d'Espagne.....	280	Jeanne d'Albret.....	163

Journées de Juin.....	358	Madrid (Franç. 1 <sup>er</sup> à).	151
Joyeuse (duc de).....	193	Magenta (bataille de)	361
Juifs(perséc.contreles)	17	Maillard (Jean).....	43
		Marcel (Etienne) ....	37
La Balue.....	105	Marengo (bataille de).	318
La Cerda.....	23	Marguerite de Valois.	178
La Hire.....	86	Marie-Antoinette ....	297
La Renaudie.....	169	Marie de Médicis....	224
La Rochelle (siège de).	244	Marie-Thérèse .....	262
Lancastre (Henri de).	78	Marie Stuart.....	166
Lecoq (Robert).....	37	Marie Tudor.....	140
Leipzig (bataille de).	328	Marignan (bat. de)..	147
Léopoldr <sup>er</sup> , emp.d'Aut.	279	Marlborough .....	281
L'Hospital (Michel de)	173	Mascaron.....	269
Ligue (la).....	191	Masque de Fer (le)..	271
Ligue du Bien public.	101	Massillon.....	269
<i>Lit de Justice</i> .....	256	Maurevert .....	180
Longueville(duch.de).	258	Mayenne (duc de)...	204
Lorraine (la).....	109	Mazarin (cardinal)...	252
Lorraine (cardinal de)	161	Mazarins (les).....	258
Lorraine (princes de).	161	Michel (archange St)..	82
LOUIS XI.....	97	Mignons (les) du roi..	190
LOUIS XII.....	131	Milanais (le).....	133
LOUIS XIII.....	232	Molière .....	269
LOUIS XIV.....	250	Monarchie de Juillet.	344
LOUIS XV.....	289	Montagne (la).....	314
LOUIS XVI.....	308	Montereau (pont de).	75
LOUIS XVII.....	308	Montgomery (sire de)	164
LOUIS XVIII.....	330	<i>Montjoie-St-Denis</i> ...	43
LOUIS-PHILIPPE 1 <sup>er</sup> ...	344	Montlhéry (bat. de)..	101
Louvel .....	328	Montmorency(Annede)	162
Louvois .....	269	Montmorency (duc de)	241
Louvre (château du) .	27	Morée (expédition de)	342
Luther (Martin) .....	156	Mornay (Philippe de).	194
Luthériens (les) .....	158	Moscou (incendie de).	323
Luxembourg .....	269		
Luynes (Albert de)...	215	Nancy (bataille de)..	109

NAPOLÉON 1 <sup>er</sup> .....	320	<i>Parlement</i> ..	119, 163, 255
Napoléon II.....	335	Pavie (bataille de)...	150
Napoléon (Louis)....	354	Pays-Bas (conq. des).	268
NAPOLÉON III.....	355	Père du Peuple (le)..	133
Nassau (Guillaume de)	277	Peste noire.....	14
Navarin (bataille de).	341	PHILIPPE VI de Valois.	1
Navarre (royaume de).	168	Philippe, fils de Jean II	33
Navigation à vapeur..	364	Philippe le Bon.....	96
Nemours (duc de)....	164	Philippe II, roi d'Esp.	164
Nicolas I, emp. de Russie	357	Philippe, duc d'Anjou.	278
Nimègue (traité de)..	269	Philippe V, roi d'Esp.	281
<i>Noblesse française</i> , 2.	123	Plessis-lès-Tours.....	110
....142, 239, 241.	245	Ploërmel (combat de)	21
Noir (le prince).....	8	<i>Point d'honneur</i> .....	242
Normandie (maréch. de)	41	Poitiers (bataille de).	32
<i>Notre-Dame-Guesclin</i> .	54	<i>Politique</i> .....	213
Nouveau Monde (le)..	130	Pologne (royaume de).	187
		Poltrot.....	175
Olivier le Daim.....	104	Poudre à canon.....	129
Orléans (Louis d')..	67	Premier Consul.....	317
Orléans (Louis d')...	118	Prévôt des marchands.	37
Orléans (Gaston d')...	238	Protestants (les).....	159
Orléans (Philippe d').	246	Provence (comte de).	305
Orléans (Philippe d'),		Pyénées (traité des).	261
régent de France...	296		
Orléans (Louis-Phil. d')	344	Racine . . . . .	269
Orléans (Ferdinand d')	350	<i>Raffinés</i> .....	243
Orléans (siège d')....	84	Rambouillet (chât. de)	155
Orléans (pucelle d').	86	Randon (château de)..	56
		Ravallac .....	231
Palais-Cardinal .....	249	Ravenne (bataille de).	138
Palikao (combat de)..	364	Renaissance (la).....	143
Paris (armoiries de)..	99	République (la).....	313
Paris (embell. de)....	366	République (seconde).	352
Paris (comte de)....	351	Restauration (la).....	331
Paris (traité de).....	359	Retz (cardinal de)....	259
		Révolution (la).....	304

Révolution de 1830..	344	Solférino (bat. de)...	361
Révolution de 1848..	351	Suez (canal de).....	365
Richelieu (cardinal de)	238	Sully.....	225
Roi de Bourges (le)..	39	Tanneguy du Châtel.	75
Roi des halles (le)...	258	Télégraphie électrique	364
Roi de Rome (le).....	322	Temple (prison du)...	308
Rouen.....		Terreur (la).....	315
Routiers (les).....	54	Thou (François de)...	247
<i>Royauté héréditaire</i> ...	187	Tournoi de Lyon....	123
<i>Royauté élective</i> .....	187	<i>Tournois</i> .....	50
Ruggieri (Cosme)....	167	Tourville.....	269
Russie (campagne de)	321	Triboulet.....	153
Ryswick (traité de)...	279	Tristan l'Ermite.....	104
St-Antoine (porte)...	43	Turenne.....	265
St-Antoine (bastille)..	75	Utrecht (traité d')....	233
St-Aubin-du-Cormier .	121	Valentine de Milan...	70
Saint-Barthélemy (la).	184	Vauban.....	269
Saint-Paul (hôtel)....	58	Vendôme.....	269
St-Paul(bibl. del'hôtel)	58	Versailles (palais de).	267
St-Quentin(bataille de)	162	Villars.....	269
Sainte-Hélène (île)...	337	Vitry.....	235
Ste-Marguerite (îles) .	273	Waterloo (bat. de)...	335
Saxe (maréchal de)...	293	Xaintrailles.....	86
Sébastopol (siège de).	359	Zurich (traité de)...	362
Seize (les).....	197		
Siècle de Louis XIV...	270		
Simon (le cordonnier).	309		
Sinope port de).....	357		



# TABLE DES CHAPITRES

## DE LA DEUXIÈME PARTIE.

---

	Pages.
LE PREMIER DES VALOIS . . . . .	1
LA PESTE NOIRE . . . . .	14
LE COMBAT DES TRENTÉ . . . . .	19
LA CAPTIVITÉ DU ROI JEAN . . . . .	28
ÉTIENNE MARCEL . . . . .	35
LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN . . . . .	47
LA DÉMENCE DE CHARLES VI . . . . .	59
JEANNE D'ARC . . . . .	79
LOUIS XI . . . . .	92
CHARLES VIII . . . . .	114
LE PÈRE DU PEUPLE . . . . .	128
FRANÇOIS I <sup>er</sup> . . . . .	142
LES PROTESTANTS . . . . .	156
LA CONJURATION D'AMBOISE . . . . .	165
LA SAINT-BARTHÉLEMY . . . . .	172
LA LIGUE . . . . .	187
LA JOURNÉE DES BARRICADES . . . . .	197
HENRI IV . . . . .	208
LE MARÉCHAL DE BIRON . . . . .	223
LE CARDINAL DE RICHELIEU . . . . .	232
LA FRONDE . . . . .	251
LE SIÈCLE DE LOUIS XIV . . . . .	262
LE MASQUE DE FER . . . . .	270

	Pages.
LA VIEILLESSE DU GRAND ROI.....	276
LOUIS XV.....	285
LA MORT DE LOUIS XVI.....	296
LA PRISON DU TEMPLE.....	307
LA RÉPUBLIQUE.....	311
L'EMPIRE.....	319
LA RESTAURATION.....	325
LA RÉVOLUTION DE 1830.....	337
LA MONARCHIE DE JUILLET.....	343
LE SECOND EMPIRE.....	352
TABLE ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE.....	365
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	393

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES

W  
P  
S

Friday - 337 -  
(b-15) - write 18 -

## OUVRAGES DE M. LÉVI ALVARES PÈRE

NOUVELLES ÉDITIONS

### HISTOIRE

- Nouveaux éléments d'Histoire générale**, rédigés sur un plan méthodique et entièrement neuf, ouvrage propre à faciliter l'enseignement et l'étude des principaux événements depuis la Création jusqu'à nos jours. 1 vol. grand in-18, cart. . . . . 4 fr. 50
- Esquisses historiques**, ou Cours méthodique d'histoire composé sur un plan nouveau. 1 vol. grand in-18, cart. . . . . 2 fr. 50
- Manuel historique** des peuples anciens et modernes, à l'usage de l'enseignement primaire, élémentaire et secondaire. 1 vol. gr. in-18, cart. . . . . 1 fr. 20
- Tableau synoptique de l'échelle des peuples**, d'après le MANUEL HISTORIQUE. . . . . 1 fr. 50
- Enigmes historiques**, ou petit Musée classique. 1 volume gr. in-18, cart. . . . . 1 fr. 70
- Histoire universelle**. Explication des Enigmes historiques, par Mlle Gombault. 1 vol. grand in-18, cart. . . . . 3 fr. 50
- Abrégé méthodique de l'Histoire de France**, rédigé d'après les leçons et la méthode de M. Lévi, par Mlle Gombault; nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, par M. Lévi. 1 vol. gr. in-18, cart. . . . . 4 fr. 50
- Questionnaire d'Histoire de France**, gr. in-18, cart. . . . . 90 c.
- Recueil de tableaux historiques**, 13 tableaux (chaque tableau 40 c.) petit in-folio, cart. . . . . 4 fr.

### LANGUE FRANÇAISE

- Grammaire normale des Examens**, ou Solutions raisonnées de toutes les questions sur la grammaire française, proposées dans les examens de toutes les académies de France, par MM. Lévi et Rivail. 1 volume grand in-18, cart. . . . . 3 fr.
- Dictées normales des Examens**, recueillies et choisies dans les examens de la Sorbonne, de l'Hôtel de Ville de Paris, etc., avec des notes grammaticales, étymologiques, historiques et anecdotes sur l'origine et l'orthographe d'un grand nombre de mots, par les mêmes. 1 vol. gr. in-18, cart. . . . . 2 fr. 50
- Nomenclateur orthographique**. Premiers exercices d'orthographe. Gr. in-18, cart. . . . . 2 fr. 50

Imprimerie LABURE, rue de Valenciennes, 9, à Paris.